

Le chenal noir

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

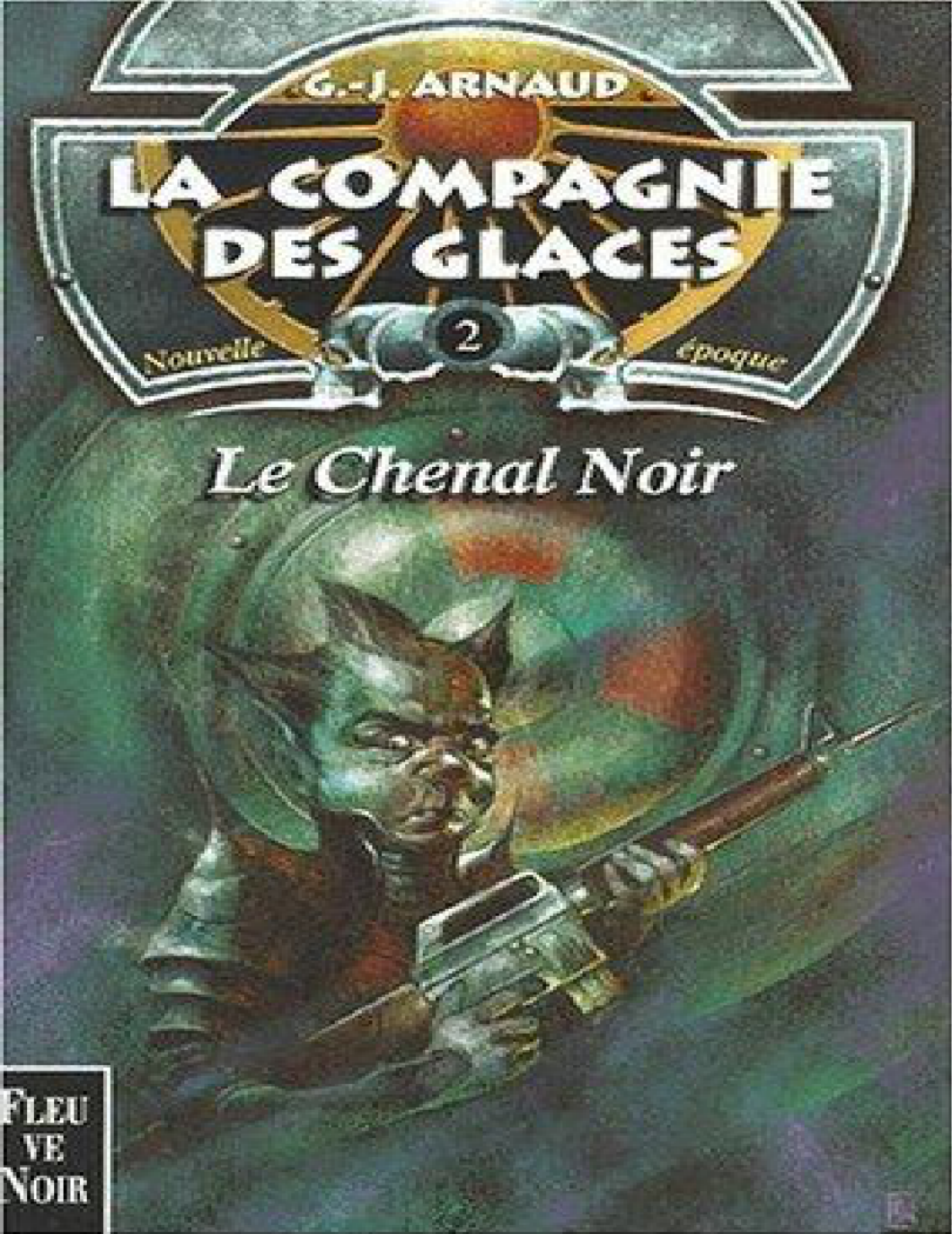
Nouvelle

2

époque

Le Chenal Noir

FLEU
VE
NOIR



G.-J. ARNAUD

LE CHENAL NOIR

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

2

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2001, Édition Fleuve Noir, département d'Havas Poche

ISBN : 2-265-07076-9



Louria Finister, assistante du professeur Charlster

CHAPITRE PREMIER

Des tribus avaient traversé en quelques journées de marche ininterrompue tout le continent antarctique pour assister au retour de Jdrien, de Jdrou et de Jdrièle dans leurs tombeaux. Par dizaines de milliers, les Roux s'étaient regroupés en une immense couronne autour du sanctuaire où l'on procédait à la fabrication des cercueils en glace cristalline. On avait utilisé la glace la plus pure, faite d'eau douce congelée et les trois défunts apparaissaient nettement à l'intérieur de ces sarcophages.

Jdriège se tenait accroupi, appuyé sur son harpon en os de baleine, les yeux fixés sur ses parents. Il était là depuis deux jours, n'avait avalé qu'une boulette de graisse de phoque pour toute nourriture.

Lorsqu'il avait ramené les corps jusque-là, il ne s'attendait pas à de telles funérailles. Les Roux n'entretenaient pas le culte des morts, estimant que ces derniers continuaient à vivre, invisibles mais présents, protégeant ceux qui restaient contre les cauchemars, au nombre desquels ils redoutaient surtout les Hommes du Chaud. Pourquoi donc la Voix avait-elle prévenu les tribus les plus éloignées, y compris celles qui chassaient les cétacés dans la baie des Baleines sur la côte Ouest, sachant qu'elles devraient marcher nuit et jour durant plus des doigts des deux mains.

À l'imitation de Jdriège, les assistants se tenaient accroupis eux aussi, appuyés sur leurs harpons, en os de phoque ceux-là, voire d'orque mais rares étaient ceux en os de baleine. Ils ne cessaient de manger des boulettes de viande et de graisse. Les nouveaux venus faisaient circuler celles qu'ils apportaient enfilées sur de longs tendons d'animaux. Et lorsque les chasseurs de baleines furent là, des quartiers entiers de cette viande savoureuse furent débités.

Les yeux mi-fermés, Jdriège éprouvait une sorte de terreur à la pensée que tous ces Roux n'étaient venus que pour assister à un événement majeur, le retour des défunts n'étant qu'un prétexte pour les rassembler tous. N'étaient restés dans les territoires que les plus âgés et les plus jeunes en compagnie des mères. Mais tous ceux qui pouvaient encore marcher vingt-quatre heures sur vingt-quatre étaient là et attendaient ce que la Voix allait leur annoncer. Chacun savait que cette Voix se morcelait en centaines de milliers de pensées individuelles, qu'elle n'était pas l'organe secret d'un dieu ou d'un mort, mais qu'elle se présentait comme le sommet d'une pyramide faite du confluent des sentiments les plus intimes. Et lorsqu'il y réfléchissait, Jdriège était pris de

vertige.

Le groupe qui façonnait la glace cristalline cessa le travail et s'éloigna des sépultures, prouvant que celles-ci étaient terminées. Dans une impulsion qui lui était étrangère le garçon se leva, s'approcha des trois cercueils et se pencha sur chacun d'eux. Chaque fois la beauté de sa grand-mère le troublait au point de lui gonfler la gorge de sanglots. Il ne pleurait pas, les Roux ne possédant pas de glandes lacrymales pour extérioriser leurs émotions.

— Ne reviens pas vers nous, dit la Voix en cet instant. Jdrien le Messie, ton père, t'a guidé vers les mauvais rêves qui avaient volé son corps et celui des siens. Tu les as retrouvés et nous les avons ramenés ici. L'esprit de Jdrien le Messie est désormais complètement en toi et tu devras dès aujourd'hui reprendre sa mission. Jdrien avait d'autres enfants dispersés sur cette glace mais aussi au-delà de ce que les cauchemars appellent la Ceinture de Feu, mais toi seul es son héritier. Tu devras aller trouver toutes les tribus pour te présenter à eux. Ils savent qu'un autre messie, fils du précédent, leur est donné mais tant qu'ils ne t'auront pas vu ils ne jugeront pas nécessaire d'y croire.

Cette exigence accablait Jdriège qui n'osait relever la tête pour regarder ses frères. Comment pouvaient-ils exiger de lui qu'il se risque à traverser cette Ceinture de Feu, lui qui ne pouvait vivre que dans les basses températures. Lorsqu'il avait rendu visite à son grand-père du Rêve, Lien Rag, il avait dû vivre enfermé dans une sorte d'igloo réfrigéré. Puis on lui avait fourni une combinaison spéciale et enfin il avait absorbé ce qu'ils appelaient des cryohormones. Il en avait tant abusé qu'il avait failli mourir.

— Comment pouvez-vous me dire que je suis l'héritier de mon père Jdrien le Messie et m'envoyer à une mort certaine ? protesta-t-il avec respect. Vous savez très bien qu'au-delà de la banquise, là où la mer n'est plus figée nous ne pouvons vivre que quelques heures. Et vous m'envoyez traverser la Ceinture de Feu ?

Et voilà que soudain le silence devenait total comme si les murmures, le frottement des mâchoires mastiquant la viande congelée, les menus bruits d'une foule aussi épaisse s'étaient également gelés. Il savait que sa question nécessitait réflexion et réponse appropriées de chacun puis synthèse, et il attendait dans la plus grande détresse le verdict des siens. Curieusement, il pensait à son grand-père de rêve Lien Rag, regrettait de n'avoir pas su véritablement atteindre son cœur. L'Homme du Chaud se méfiait de lui, redoutait qu'il ne lui prenne sa fille, Fleur. Et l'image de Fleur lui envahit doucement l'esprit, l'apaisa et même le fit sourire. La Voix n'avait jamais dit qu'il existait des Hommes du Chaud pareils à des rêves agréables. Tous n'étaient donc pas des cauchemars.

— Tu dois aller rejoindre nos frères de l'autre côté de la Ceinture de Feu,

car le plus grand nombre se trouve encore dominé par les Hommes du Chaud. Tu dois leur apporter le récit de notre Liberté totale, comment nous nous sommes débarrassés de ces démons de cauchemar qui nous empêchaient de vivre comme nous le voulions.

— Mais la Ceinture de Feu, gémit Jdriège. Comment l'affronter ?

— Tu as l'esprit de ton père en toi et cela devrait suffire. Tu remonteras vers les régions dangereuses du Chaud en prenant ton temps, en écoutant ce que te dira Jdrien le Messie. Désormais il te guidera seul.

— Mais que ferai-je sans la Voix ?

— La Voix ne sait pas ce que Jdrien savait et tu finiras par progresser. Tu trouveras l'énergie de vivre dans le Chaud et même de t'y complaire.

— Le Chaud n'est pas la Ceinture de Feu et des hommes comme Lien Rag, son fils Liensun, tous ses amis ne pourraient pas vivre dans la Ceinture de Feu.

— Tu n'oublies personne ? demanda la Voix qui pour la première fois adoptait un ton persifleur, à la grande surprise confuse du garçon. D'ordinaire la Voix était privée de sentiments, ne se perdait pas en frivolités. Il comprit qu'un ami sachant son attrait pour Fleur s'était répandu en ragots innocents sur son sentiment amoureux et la Voix ne faisait que reprendre ce que des milliers de Roux en savaient désormais.

— Il n'a jamais été dit que mon père Jdrien pouvait affronter vraiment le Chaud. Il avait une double appartenance au réel et au rêve, et n'aurait pu supporter une trop forte chaleur. En son temps, les Roux vivaient sur toute la Terre et à proximité des Hommes du Chaud enfermés dans leur monde. Aujourd'hui c'est impossible et pour l'avoir essayé, j'ai failli mourir.

— Ton père n'avait nul besoin d'exploiter ses possibilités mais en certaines circonstances il le fit, ne serait-ce que pour s'unir à des Femmes du Chaud, à l'une de ces créatures du rêve dont certaines se révélèrent de véritables cauchemars.

— Nul ne pourrait traverser la Ceinture de Feu.

— Toi, tu le feras mais des Hommes du Chaud l'ont déjà fait ces derniers temps. Il existe un passage et tu en trouveras l'accès, non loin de la banquise car il débute précisément dans cette région. C'est comme une longue traînée noire qui taillerait dans la chaleur et la lumière pour nous relier à nos frères. Mais tu devras te méfier, car nous savons que dans ce passage d'un noir absolu séjournent des milliers de cadavres d'animaux, d'hommes irréels et de Roux. Tu sais très bien que cette fille, cette Fleur du règne rêvé est sur le point

de quitter son père Lien Rag. N'es-tu pas entré dans son esprit. Elle accompagne le demi-frère de ton père et un chasseur de baleines pour tenter de traverser la Ceinture, précisément en empruntant ce passage.

Jdriège baissa un peu plus la tête. La Voix savait tout et lui reprochait de faire tant de manières. Il savait bien que Fleur s'en allait avec son demi-frère Liensun et ce Kurty chasseur de baleines, sur son grand bateau.

— J'irai, fit mine de se résigner Jdriège, émerveillé d'apprendre que Fleur allait aussi emprunter ce passage effroyable. Même si je dois brûler tout entier.

— Eh bien, va donc.

— Quoi, tout de suite ?

Il releva la tête et découvrit que les Roux lui avaient ouvert un étroit canyon en direction de l'est. Il protesta, disant qu'il n'avait pas eu le temps de préparer ses tendons de boulettes, mais aussitôt des centaines de ces bâtons furent agités par les gens massés de chaque côté du corridor. Il regarda une dernière fois son père Jdrien, si serein dans son éternité et commença d'avancer. L'épaisseur de cette couronne humaine qui formait le cercle autour des tombeaux était telle qu'il lui faudrait des heures pour en sortir. Au passage il accepta quelques bâtons de boulettes mais ensuite dut en refuser, ayant de quoi se nourrir pendant plusieurs jours.

Lorsqu'il songea à se retourner plus tard, la couronne s'était soudée à nouveau, lui ôtant sinon tout espoir de retour mais aussi ses regrets de devoir quitter les siens.

CHAPITRE 2

— C'est de la folie, ne cessait de murmurer Lienty Ragus, surnommé Gus, lorsqu'il découvrait au fil des jours les préparatifs de plus en plus précis entrepris par Reiner, le plus ancien conseiller de Yeuse et Benfield, son chef d'état-major. Lui-même avait été promu conseiller mais ne pouvait que constater son inutilité. Depuis la visite éclair de Lien Rag, Liensun et Ann Suba ramenant Reiner arraché à la vengeance des Roux, la présidente de la Patagonie occidentale n'était plus la même personne. Alors qu'elle flottait dans ses indécisions, ne sachant que faire pour sortir sa concession et les gens qui l'habitaient de cette pénurie désastreuse, la rencontre avec Lien Rag surtout avait été comme le catalyseur de ses nouvelles entreprises. En un mot Yeuse et son entourage, ulcérés par cette mise en garde d'anciens amis, avaient décidé de rompre les accords tacites avec le peuple Roux et de se livrer à la chasse sur leur domaine privé. À la suite de quoi elle faisait réparer le vieux cargo *Rewa* qui avait connu, au cours des précédents vingt-cinq ans, des fortunes diverses. Il rouillait dans le port de Punta Arenas lorsque la présidente ordonna de le conduire en cale de radoub. Il avait fallu la créer, d'où l'embauche de milliers de réfugiés au salaire de deux mille calories alimentaires par jour. Une misère, mais pour ces gens-là c'était la possibilité de multiplier par deux, voire trois leur ration quotidienne. Et peu après Yeuse créa un système de primes qui permettait de doubler cette attribution.

Simultanément Reiner avait fortement conseillé à différents habitants du détroit de partir à la recherche d'huile de phoque. Ceux qu'on fustigeait du nom de braconniers étaient de ce fait investis d'une mission officielle. Grâce à des attributions de matériel et l'assistance de techniciens militaires ils purent construire des bâtiments, toujours sur le même modèle. En fait, il s'agissait de radeaux dont la flottabilité était garantie par des dizaines de bidons de cinq cents litres supportant un grand plancher. Une machine à vapeur d'une grande rusticité donnait la force motrice et permettait également de fondre le lard de phoque et d'éléphant de mer dans de grandes chaudières. Un habitacle léger abritait l'équipage. Bien avant que les radeaux ne soient prêts à prendre la mer pour traverser le détroit de Drake, les anciens braconniers se regroupèrent en une association de défense de leurs intérêts.

Etait-ce une stupidité ou bien révélaient-ils ainsi leurs intentions cachées, mais lorsqu'ils voulurent s'intituler *Guilde des Phoquiers*, Yeuse entra dans une violente colère :

— Ils veulent ressusciter la *Guilde des Harponneurs*, ces criminels que

nous avons réussi à faire disparaître. Il n'en est pas question. Je leur refuse le droit d'association.

— Je vous en prie, plaïda Reiner, il faut qu'ils aient un représentant pour discuter avec nous. Ce qu'ils veulent c'est une appellation qui reconnaisse leurs mérites. Ils vont risquer leur peau chaque fois qu'ils attaqueront un troupeau. Ils veulent s'organiser pour opérer en même temps en différents endroits, ainsi ils disperseront les Roux sur des milliers de kilomètres et les affaibliront.

— Sur leurs rafiots minables ils n'iront pas loin.

— Justement, plus tard ils armeront des bateaux plus efficaces... Le *Rewa*, une fois reconstruit, nous permettra de les surveiller et aussi de les protéger des tribus des Hommes du Froid.

Bien sûr, chaque soir Yeuse devait supporter les mises en garde de Gus, voire ses menaces. Il souhaitait quitter la Patagonie occidentale pour rejoindre Lien Rag aux Kerguelen.

— Je n'ai plus rien à faire ici en tant que conseiller et aussi comme compagnon de ta vie. Je regrette de ne pas avoir profité du dirigeavion lorsque Lien Rag a ramené Reiner. Mais j'étais à l'hôpital à cause de ma fracture.

Il lui répétait qu'en allant braconner chez les Roux elle allait s'attirer les mises en garde de Lien Rag.

— Tu sais très bien qu'en souvenir de son fils Jdrien, le messie des Roux, il prendra le parti de ce peuple. Je connais Lien, il est même capable d'intervenir contre tes radeaux de maraudeurs.

— Avec le dirigeavion qui bouffe des tonnes d'huile à chaque décollage ? Je n'y crois pas. Et ses baleiniers sont trop occupés à chasser le cachalot pour intervenir dans les zones de chasse aux phoques. Sauf le *Dragon* de Farnelle.

— Tu riposterais si jamais il exigeait de tes braconniers qu'ils se retirent ?

— Ce ne sont plus des braconniers mais des marins pêcheurs. Voilà, je vais leur proposer de créer l'union des marins pêcheurs puisqu'ils veulent s'associer pour défendre leurs intérêts et organiser leurs campagnes. Si je dois faire tirer sur le dirigeavion j'en donnerai l'ordre, comme je vais autoriser les chasseurs d'éléphants de mer à s'armer pour se défendre contre les Roux. Nous sommes en train de faire quelque chose pour en finir avec la misère générale et je suis prête à tout pour réussir cette entreprise.

— Si tu te fâches avec Lien Rag tu n'auras plus un allié de qualité pour te défendre contre les Aiguilleurs.

— Les Aiguilleurs sont loin, occupés à leur propre plan là-haut dans les altiplanos. Nous sommes tranquilles pour des années de ce côté-là. Je ne vais pas passer ma vie, laisser crever les gens pour ne fâcher ni Lien Rag ni les Roux. Des millions de têtes de phoques nous attendent sur les banquises antarctiques et nous allons en prélever. Nous avons besoin de millions de litres d'huile de toute origine pour l'énergie et de viande pour les estomacs vides. Nous les remplirons et avec l'huile nous ferons marcher les industries, les cultures de toute nature. Nous lutterons contre la chaleur comme nous avons lutté contre le froid jadis. Nous devons exploiter les terres les plus au sud et pour ce faire il faut des machines et du carburant pour les faire fonctionner. Je veux qu'en dix ans il n'y ait plus un seul être humain qui soit désigné du terme offensant de réfugié.

— Cette noble ambition sera alimentée par une destruction d'un cheptel sauvage qui ne t'appartient pas. Je pense que tu devrais avant toute chose négocier avec les Roux.

— Nous essayons depuis quinze ans de négocier. Le Kid a vainement tenté de les convaincre de nous céder des concessions, moi-même j'ai voulu les persuader qu'on pouvait s'entendre. Ils ne veulent plus des Hommes du Chaud.

— À juste titre. Nous les avons exploités des siècles durant.

— Nous sommes des cauchemars pour eux. Nous appartenons à leurs mauvais rêves et ils ne veulent plus que nous les approchions. Mais que veux-tu négocier avec eux ? Ils n'ont aucun autre besoin que de chair et de graisse de phoque. La viande d'ovibos et de renne qu'ils pourraient aussi consommer ne les intéresse pas. Tu veux qu'on leur fournisse quoi ? Des armes, de l'alcool ? Tiens, au sujet de l'alcool, ils ont isolé tous les Roux qui avaient pris l'habitude d'en boire du temps où ils travaillaient sur les verrières, les dômes, les coupoles de nos stations ferroviaires. Oui, tes gentils Roux, primitifs sympas ont réinventé les ghettos pour isoler les alcoolos, jusqu'à ce qu'ils disparaissent peu à peu ou se résignent à ne plus picoler.

— Iras-tu jusqu'à créer des comptoirs sur l'inlandsis de l'Antarctique, des colonies ?

— Pourquoi pas ? Tu sais il y a l'Erebus, ce fantastique volcan que nous pourrions exploiter. La chaleur qu'il produit pourrait fournir de l'énergie à tout l'hémisphère Sud.

— Il est à cinq mille kilomètres de l'extrémité nord de la péninsule Palmer. Tu ne recommenceras jamais le travail de titan que le Kid avait réalisé dans sa Compagnie de la Banquise. Personne ne pourra jamais imiter cette folie positive que ce nabot possédait, une rage de vaincre, de prouver la supériorité

de son esprit puisque son corps était déformé.

— C'était une pure ambition personnelle, le désir de démontrer qu'il était le plus fort. Ce n'est pas mon cas. Mon ambition, comme tu viens de le dire, est plus noble.

— Justement c'est ce que je redoute. Lorsqu'on se justifie de la sorte, tout est à craindre et surtout le pire. L'idéologie qui se dissimule derrière est prête à tout, à toutes les illégalités, les crimes, les abus. Le Kid savait jusqu'où il pouvait aller et il dut sans cesse composer avec les forces auxquelles il se heurtait, ne l'oublie pas.

Gus l'ennuyait tant qu'elle le fuyait. Elle s'efforçait de le tenir à distance, passait ses journées à tout vérifier, à tout prévoir. Les premiers radeaux de chasseurs allaient bientôt prendre la mer, et elle remit en personne aux équipages les armes défensives dont ils pourraient avoir besoin en cas d'attaque. Elle se contenta de leur attribuer des carabines à répétition et des pistolets anciens. Pas question d'armes plus sophistiquées, ni de lance-missiles de petit calibre. Ni de grenades sous-marines contre les hommes-grenouilles.

Reiner allait les accompagner pour cette première campagne de chasse. Par la suite les attaques de troupes seraient échelonnées à des dates différentes et selon des périodes de durées variables. Le *Rewa* serait plus spécialement destiné à surveiller les mouvements des Roux. Dans son for intérieur, Yeuse se demandait si plus tard elle ne pourrait pas acquérir un dirigeable pour effectuer le survol de l'Antarctique et repérer les tribus sur le point d'attaquer ses chasseurs. Lien Rag devait en posséder en stock, complètement démontés. Mais si elle s'en faisait un adversaire, elle n'osait penser « ennemi », serait-il disposé à lui rendre ce service ?

CHAPITRE 3

Au sein de la génération des Neveuxgrands, Centdix avait organisé une petite commission de six membres, qu'il considérait comme la base du futur commandement de la *Chimère* lorsqu'ils auraient pris le pouvoir. Le Conseil du Tabernacle ne se composait que de vieillards et une partie des Simone souhaitait qu'il soit renouvelé.

Depuis une semaine la *Chimère* naviguait au cœur infernal du Chenal Noir, ce passage étroit qui reliait l'hémisphère Nord à l'hémisphère Sud à travers la Ceinture de Feu. Le voilier des Simone n'avancait qu'à toute petite vitesse depuis qu'ils avaient rencontré les premiers blocs de glace, puis la banquise. La nuit était d'une épaisseur peu commune et tous les projecteurs fonctionnaient. Indépendamment des dangers de la glace, il y avait les possibles collisions avec les cadavres d'énormes animaux, cachalots, baleines, orques. La plupart s'étaient trop approchés de la Ceinture à l'équateur, en étaient morts brûlés et le violent courant qui descendait depuis le pôle Nord les entraînait dans ce canyon étroit. Les Simone avaient remarqué que, contrairement à leur passage à l'aller, le retour s'effectuait entre deux parois de glace. Quelques semaines auparavant le Chenal Noir était délimité virtuellement par l'obscurité profonde, le froid, la banquise, mais très vite s'étaient élevées ces falaises de glace à une hauteur impossible à évaluer.

— Oui, disait précisément Centdix à ses amis, le Chenal Noir est donc matérialisé par ces deux à-pics et sans le violent courant nord-sud il n'y aurait plus de passage possible, l'ensemble formerait un colossal iceberg long de dix mille kilomètres sur une dizaine de large. Mais ce courant, pour aussi violent qu'il soit, n'empêche pas la formation d'une épaisse banquise. Et qui donc le Conseil du Tabernacle envoie-t-il pour ouvrir cette couche trop épaisse pour l'étrave ?

— Nous, crièrent les six membres de ce conseil secret baptisé la Loge des Six. Les vieux du Tabernacle ne s'y risqueraient pas. Le maniement des explosifs nous est confié avec tous les risques encourus.

— Vous avez exactement décrit notre situation, déclara Centdix avec sa démagogie habituelle. Je voulais attirer votre attention sur cette nouvelle apparence du Chenal Noir. Tant qu'il n'était qu'un passage mal défini, difficile à découvrir, nous pouvions prétendre être les seuls navigateurs à l'avoir emprunté. Seulement voilà que le Chenal Noir est désormais facile à emprunter, même si son accès au sud n'est pas aisé. Tôt ou tard les marins de

l'hémisphère Sud apprendront qu'on peut traverser la Ceinture de Feu en remontant entre deux parois de glace, en faisant sauter la banquise locale. Je crains qu'un trafic de plus en plus intense ne se crée, nous faisant perdre le bénéfice de notre témérité. Car, enfin, nous avons eu l'audace de nous lancer dans cette aventure insensée. Nous en connaissons tous les dangers.

Les membres de la Loge des Six approuvaient silencieusement sans comprendre où voulait en venir leur chef. Celui-ci marqua un temps de silence pour les laisser réfléchir, mais se rendit compte que ses amis n'avaient aucune solution à proposer.

— Frères Neveuxgrands, voilà ce que je vous propose. Les Simone doivent devenir les gardiens du Chenal Noir. Le destin nous offre cette chance extraordinaire. Nous serons les maîtres de ce passage et tous ceux qui voudront l'emprunter devront s'acquitter d'un droit important. Nous n'allons pas nous laisser déposséder de notre découverte. Nous n'allons pas continuer à jouer les mercenaires pour ce pape des Néos. Depuis plus de vingt ans, Tom-Tom accumule les stupidités. Ne s'était-il pas lié avec la Guilde des Harponneurs dirigée par le Caudillo Herandez ? Celui qui devait finir sous les bombes du Kid, ce valeureux gnome si proche de nous et que nos dirigeants ont négligé ? Voilà un personnage digne de notre admiration. Nous aurions dû nous allier avec lui au lieu de devenir les domestiques de ce Herandez.

Les six Neveuxgrands étaient saisis par la déclaration de leur chef. Ils n'auraient jamais imaginé qu'ils puissent un jour se retrouver investis d'une mission aussi grandiose. Gardiens du Chenal Noir ? Maître de la communication entre les deux hémisphères ? D'eux dépendraient toutes les relations de la planète, ils régneraient en réalité sur le monde et leurs noms deviendraient vite célèbres dans les coins les plus reculés ? Ils se regardaient les uns les autres, n'osant encore y croire, se demandant si l'enjeu n'était pas trop important. Il y en eut pour se demander si Centdix, emporté par son orgueil de dépasser par sa taille tous les Simone, ne se risquait pas dans un projet au-delà de leurs possibilités physiques et morales.

Ce fut Doum-Doum, l'éternel adversaire de Centdix, qui intervint sur le sujet. Il le fit avec une modération prudente. Il avait eu le tort de provoquer Centdix juste avant leur traversée du Chenal Noir à l'aller et avait été battu au cours d'un duel de lutte à mains nues. Il avait-été le premier surpris que Centdix lui demande de faire partie de ce conseil secret et ne souhaitait pas en être chassé. Il se doutait que la bienveillance de son ennemi cachait un piège. Il lui fallait éviter de s'opposer trop ouvertement à lui et à ses projets irréalisables.

— Mais nous allons donc affronter des marins de toute nature ? Nous savons que dans l'hémisphère Sud de nombreux bateaux pirates ravagent les

îles, les côtes de la Patagonie orientale, la banquise antarctique. Si ces bandits prétendent passer la Ceinture de Feu nous devons les en empêcher au cas où ils refuseraient de payer ?

— Exactement.

— Mais les risques seront énormes. Non seulement nous aurons à affronter les dangers du Chenal Noir, mais nous aurons à lutter contre des forbans dont la cruauté est célèbre dans cette partie du monde.

— Nous avons des armes puissantes, mon cher Doum-Doum, ne serait-ce que les explosifs. Pour s'ouvrir un passage dans la banquise du Chenal il en faut de très puissants et nous en fabriquons. Depuis toujours, car notre vieille *Chimère* s'est toujours ouvert un passage dans les banquises du Pacifique et de l'Atlantique. Nous n'avons cessé de naviguer à bord de notre cher voilier, méprisant la société ferroviaire. De plus, nous disposons de lasers puissants qui peuvent détruire n'importe quel bâtiment. Et d'après les renseignements que nous avons, ces fameux pirates opèrent leurs forfaits sur d'infâmes barcasses.

— Oui mais, fit Lan-Lan, une des trois filles du Conseil, amoureuse de Centdix qui la rejetait car il souhaitait s'unir à une fille de l'extérieur, une fille qui mesurerait au moins un mètre soixante et qui lui donnerait des enfants de taille normale, nous devons donc passer notre existence dans cet horrible endroit, vivre dans la nuit constante, endurer le froid, la puanteur de tous ces cadavres que le courant entraîne vers le sud ? Comment trouverons-nous le courage de subir ces épreuves, uniquement pour contrôler deux ou trois bateaux annuels ?

Elle parlait avec une douceur inquiétante et Centdix réalisa soudain que lassée, ulcérée par son indifférence, elle basculait peu à peu dans l'acrimonie. Il s'était montré trop méprisant avec elle, s'imaginant qu'elle se consumerait d'amour pour lui toute sa vie durant. Il avait commis là une faute politique. En la repoussant d'abord et en lui offrant ce siège à la Loge des Six. Il aimait ce genre de provocation dans la ligne infatuée de ses prétentions nouvelles. Jouer les tolérants, montrer une générosité secrètement calculée.

— Il n'y aura que deux ou trois bateaux à vouloir emprunter ce Chenal Noir dans les prochains mois, mais très vite n'importe quel capitaine de barcasse souhaitera se retrouver en hémisphère Nord, et inversement ceux du Nord seront tentés par le Sud. Vous verrez que nous ne chômerons pas. Mais voyons, Lan-Lan, crois-tu que je n'ai pas réfléchi au problème que représentent la nuit continue, le froid, la puanteur, ces milliers de cadavres qui s'écoulent vers le sud ? Tu me fais injure en laissant supposer ma légèreté. J'ai étudié ce dossier avec attention durant des jours et je peux te répondre. Il n'y aura pas que la *Chimère* pour surveiller le Chenal Noir.

Il n'était pas mécontent, réflexion faite, de cette interpellation qui l'avait choqué au début. Il n'avait qu'à voir les visages interloqués des Neveuxgrands pour se réjouir que la question eût été posée et qu'il y ait répondu sur-le-champ. En réalité il venait d'improviser et appréhendait tout de même les nouvelles questions.

— Nous n'avons qu'un seul bateau, dit Jol-Jol en rougissant. Peut-être as-tu l'intention de créer à chaque entrée des postes fixes, des installations dans les parois de glace ?

Avec un sourire amusé Centdix la regarda d'une certaine façon, lui rappelant qu'elle l'assistait volontairement la nuit dans la salle du Tabernacle et se montrait fort complaisante à sa demande. Elle baissa les yeux en soupirant. Centdix était un garçon impossible, vaniteux et retors mais elle ne pouvait lui résister. Sous prétexte de veiller sur le Tabernacle avec lui, elle se laissait entraîner à des jeux érotiques qui, s'ils épargnaient sa virginité, n'en étaient pas moins interdits. Les Simone jugeaient toujours avec sévérité les égarements sexuels, et surpris ils auraient été sévèrement condamnés, peut-être bannis. Au cours des dix dernières années trois personnes, deux hommes et une femme avaient ainsi été exclus de la communauté et débarqués dans des îles habitées. Les deux hommes pour homosexualité, la femme pour adultères à répétition.

— Ma chère Jol-Jol, la solution est simple. Nous construirons un autre navire. Du même type que ceux imaginés il y a une vingtaine d'années par Lien Rag, le président des Kerguelen. Vous avez dû tous en entendre parler ?

— Mais, s'écria Doum-Doum, il s'agissait d'icebergs dotés de moteurs puissants. Leur technique de fabrication était très sophistiquée. Lien Rag est un glaciologue de formation et sait bâtir en glace. N'est-il pas le promoteur de ce gigantesque viaduc que le Kid, ce génie dont tu parlais en regrettant que nous n'en ayons pas fait un allié, voulait lancer en travers de la banquise sud du Pacifique ? Si je me souviens bien, Lien Rag utilisait des capillaires où circulait un fluide réfrigérant et cette structure pourtant légère, suffisait à maintenir, en forme profilée de navire, ces immenses tankers. Ils pouvaient transporter jusqu'à cinq cent mille tonnes de fuphoc.

Les connaissances de son ennemi sur le sujet agaçaient Centdix qui avait cru être le seul à les détenir. Il ne pouvait qu'approuver et utiliser l'enthousiasme de Doum-Doum pour fortifier son projet. Mais l'intervenant lui posa la question qu'il n'avait pas encore résolue :

— On peut construire pareil bâtiment ici même dans cet univers glacé, mais comment le feras-tu naviguer ? Avec quels moteurs ? Lien Rag utilisait de puissants moteurs en céramique que fabriquaient les usines du Kid. Mais celles-ci ont disparu avec l'île du Titan. Du moins cette île est-elle désormais

inaccessible puisque située dans la Ceinture de Feu.

CHAPITRE 4

Alors qu'il présidait l'assemblée élue des Kerguelen et qu'il trouvait la discussion insipide, il s'agissait de questions futiles, on prévint Lien Rag que le *Dragon* de Farnelle et Danglov se préparait à accoster, chargé à ras bord du fuphoc. Il se fit remplacer par son premier assesseur et se hâta de descendre vers les quais. Chaque fois que le baleinier partait en campagne vers l'Antarctique, il redoutait qu'il ne revienne vide aux Kerguelen. Parce que les Roux auraient changé d'avis ou pour tout autre raison. Depuis qu'ils avaient aidé Jdriège, son petit-fils, à retrouver les cadavres de sa famille, les relations étaient excellentes avec le Peuple du Froid, mais le moindre incident pouvait remettre en question cette entente paisible. Les Roux savaient que Liensun et lui avaient sauvé de la mort Reiner, le conseiller de Yeuse, à la suite de cette malheureuse affaire. Jdriège avait dû calmer les esprits, mais qu'en serait-il par la suite ? Tout en regardant le baleinier manœuvrer pour se rapprocher de son poste d'accostage, il se disait qu'il n'avait pas su manifester son affection à son petit-fils, mais le garçon lui-même se montrait réticent, voire indifférent. Cette notion de grand-père lui était étrangère, exception faite du culte qu'il portait à sa grand-mère Jdrou qui reposait aux côtés de son père Jdrien.

— Nous sommes pour lui des créatures de rêve, se dit-il entre les dents, surprenant les gens qui se rendaient sur les quais.

On allait vite savoir dans Cooktown qu'il parlait tout seul, et on mettrait en avant son âge certain.

Il aperçut Farnelle qui lui faisait de grands signes à l'avant et il la salua de même. Il aimait revoir cette vieille amie qui, malgré son visage ingrat, était toujours la même femme désirable, faisant le bonheur de son compagnon Danglov. Ce dernier était un sacré bonhomme qui, jadis, conduisait des trains de radeaux de bois, depuis le détroit de Béring jusqu'à Lacustra City. C'était ainsi que Farnelle l'avait rencontré. Et depuis ils vivaient ensemble.

Comme d'habitude Farnelle sauta sur le quai bien avant qu'on ait amarré son bateau et se précipita vers Lien Rag. Ils s'étreignirent mais son amie en profita pour lui dire à l'oreille :

— J'ai des nouvelles plus qu'inquiétantes, mais prudence.

Il dut patienter assez longtemps, monta à bord pour lire le connaissance du navire que lui présentait Danglov. Comme toujours ils rapportaient de

grandes quantités d'huile et repartiraient avant une semaine. Depuis que les Roux leur avaient accordé un quota de chasse aux éléphants de mer, le *Dragon* effectuait jusqu'à quinze campagnes dans l'année.

Farnelle les rejoignit alors qu'ils buvaient un verre de vodka teintée au sirop synthétique d'orange.

— Gdami, mon fils, a fait escale à Punta Arenas.

Il croyait voir Yeuse mais elle n'a pas pu le recevoir, et il pense qu'elle le fuyait. Parce qu'elle craignait de devoir se justifier.

— Se justifier ?

— Elle a fait construire une cale de radoub par des réfugiés. Sans engins de terrassement, tout à la pioche et à la pelle dans le sol encore gelé. Des centaines de réfugiés embauchés pour deux mille calories-jour, mais il y a des primes. Et dans cette cale on a fait entrer le *Rewa* pour une reconstruction totale. Yeuse est en train de brûler ses dernières cartouches en fournissant les matériaux encore en stock et l'huile nécessaire.

— Elle veut un bâtiment pour sortir de son isolement, chasser le cachalot, fit Lien Rag. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter vraiment.

— Le chantier est interdit mais Gdami a réussi à savoir que le bateau sera mixte. Doté d'un armement puissant, lance-missiles et lasers, radars démontés sur les hydravions au rebut et installés sur le navire. Mais ce n'est pas tout. Il se construit huit énormes radeaux sur le modèle de celui qui fut intercepté là-bas dans la baie de Filchner, à côté du cimetière des cargos de la Guilde.

— Celui que les Roux ont coulé avec une dizaine de braconniers à bord ? Pas un n'en a réchappé. Yeuse laisse faire ou bien ignore la chose ?

— Les constructeurs ne se cachent pas. Au contraire. Gdami a rencontré un bonhomme qu'il connaît. Il paraît que la chasse aux phoques va reprendre dans de grandes proportions. Les gens disent que les Roux ont accordé un droit mais mon fils sait très bien qu'il n'en est rien.

Lien Rag regarda le fond orangé de son verre. Il savait que Yeuse avait d'énormes difficultés pour nourrir ces dizaines de milliers de réfugiés qui fuyaient la chaleur de la Ceinture de Feu. Même les Altiplanos étaient atteints et les paysans ne pouvaient vivre dans de telles températures. Elle ne pouvait plus fournir le minimum vital à ces pauvres gens.

— Je comprends bien, dit Farnelle, quand il eut justifié cette attitude de son amie Yeuse, mais nous allons vers de graves ennuis. Les Roux nous surveillent étroitement quand nous chassons et nous respectons les quotas. Si

les braconniers sont désormais reconnus comme des chasseurs au service de la Patagonie occidentale, les Roux vont réagir brutalement et nous interdiront certainement de chasser, alors que nous le faisons aussi proprement que possible, ne choisissant que les bêtes les plus âgées, épargnant les femelles. Les Patagons n'auront pas les mêmes scrupules et pour le Peuple du Froid la solution sera l'interdiction totale pour tous d'approcher l'Antarctique. Je connais Yeuse, elle ne se laissera pas intimider et le *Rewa* sera là pour bombarder les rassemblements de Roux.

— Tu sais fort bien qu'ils ne risquent pas grand-chose puisqu'ils ne vivent pas de façon sédentaire, n'ont pas d'agglomérations, juste des rassemblements importants.

— Tiens, à propos, la cérémonie du retour des corps enlevés par Reiner et les braconniers a été grandiose. D'après Gdami c'est près d'un million de Roux qui s'étaient rassemblés pour assister au retour des trois cadavres dans les tombeaux. Et à la fin de la cérémonie Jdriège, ton petit-fils, s'est éloigné seul vers l'est. On lui a offert tant de bâtons de boules de viande et de graisse qu'il a dû en refuser. Tu dis que les Roux ne risquent pas d'être décimés, mais ils ne pourront approcher aisément des braconniers si le *Rewa* les protège. Déjà les chasseurs patagons seront armés de carabines à répétition. Et ces types-là se feront un plaisir de faire un carnage de Roux.

— Tu m'as toi-même dit que les troupeaux avaient fortement proliféré durant ces dernières années et qu'il n'était pas juste que les Roux nous interdisent de les chasser. Ils auraient pu s'attendre à de telles initiatives et risquent de le payer cher.

Tout en retournant chez lui, il craignait effectivement que des gens comme Farnelle ou son fils Gdami ne soient eux-mêmes considérés comme des prédateurs et interdits de chasse. Ni Gdami ni sa mère ne tireraient sur les Hommes du Froid. Surtout pas Gdami qui était métissé de Roux.

— Je n'aurais pas dû laisser partir Kurty avec la *Salamandre*. Nous aurons peut-être besoin de baleinium si jamais le fuphoc vient à manquer.

Mais qu'allait faire son petit-fils Jdriège vers l'est de l'Antarctique ? Précisément vers le 120^e méridien sud, là où d'après ce qu'en avait dit Kurty s'ouvrait l'horrible passage vers l'hémisphère Nord. Jdriège avait-il eu connaissance du départ de Fleur en compagnie de Kurty et de Liensun ? Sa fille et son petit-fils étaient irrésistiblement attirés l'un vers l'autre et Lien Rag ne pouvait en accepter l'idée. La consanguinité n'était pas son principal argument. Comme il le répétait souvent à sa compagne Jael, mère de Fleur, celle-ci et le jeune Roux vivaient dans deux mondes différents, dans deux sphères mitoyennes mais qui ne communiquaient que difficilement.

Jael était heureuse du retour de Farnelle et Danglov qui avaient l'habitude de dîner chez eux le soir de leur débarquement, après avoir mariné des heures dans le bagno réservé aux équipages baleiniers. Ils avaient le plus grand mal à se débarrasser de l'odeur de graisse de phoque, même si celle-ci empestait moins que le lard de cachalot.

— Yeuse va rompre le pacte avec les Roux, de façon officielle cette fois. Elle prépare toute une flottille pour la chasse aux éléphants de mer et a rénové le *Rewa* qui sera chargé de protéger ses commandos, annonça Lien Rag.

CHAPITRE 5

Grathe, capitaine en second de la *Salamandre*, avait installé un radar en tête d'étrave, un appareil d'occasion fourni par Gdami qui l'avait récupéré dans une épave de cargo de l'ex-Gilde des Harponneurs. L'écran en était quelque peu trouble mais suffisant pour découvrir sur deux ou trois cents mètres la route à parcourir. Le froid s'installait brutalement, et sur la dunette le timonier et le navigateur venaient de rabattre l'intégral de leur combinaison isotherme. Le thermomètre avait chuté d'une dizaine de degrés en quelques dizaines de milles.

— On dirait... commença le navigateur. Oui, on dirait un mur sur la droite.

— J'en vois un autre sur la gauche, renchérit le timonier penché vers l'écran.

— Ça ne peut être que de la glace, mais pas de trace de banquise pour le moment.

Grathe brancha l'interphone pour communiquer avec l'électricien.

— Envoyez les faisceaux sur les côtés.

Il avait cru apercevoir une série de taches noires sur la gauche et le spot éblouissant de lumière confirma son impression. Il en resta muet quelques secondes.

— Des cachalots en inclusion dans ces murailles de glace, murmura-t-il.

— Des baleines Solinas, des orques et même des éléphants de mer, précisa le navigateur. Leurs cadavres ont fait barrage et les lames du courant en les élaboussant ont gelé, édifiant cette muraille.

— Normalement ils n'auraient pu échapper au courant qui coule vers le sud à dix nœuds à l'heure.

— Sauf s'ils étaient encore en vie, du moins à l'agonie. Dans un dernier sursaut ils ont tenté d'échapper à ce torrent furieux.

— La caméra de bâbord, cria Grathe. Branchez-la et essayez d'enregistrer les images. Nous avons un support magnétique à peu près fiable dans son carter.

Un apport de Liensun prélevé sur le dirigeavion. Ann Suba n'était pas vraiment d'accord pour dépouiller son appareil, mais il avait passé outre.

— Avez-vous vu la même chose que moi ? finit-il par demander à ses compagnons de quart.

— Oui, capitaine. Une sorte de bateau en cuir, je suppose, assez important, à demi renversé sur un côté et une dizaine de personnes basculées les unes sur les autres, dit le timonier.

— On trouvait jadis ce genre de bateaux dans les régions polaires du Nord, fabriqués en peau de phoque, précisa le navigateur. Comment ces gens auraient-ils pu lutter contre ces rapides lancés à une vitesse de dix nœuds.

— Ces malheureux ont pu être entraînés par ce violent courant depuis le Grand Nord, protesta Grathe. Sans jamais pouvoir s'en échapper.

Mais d'autres images se présentaient, des cachalots surtout. Certainement tout un troupeau déjà affaibli et emprisonné dans cette fureur aquatique, avant d'être congelé. Ces murailles de glace ne cessaient de croître, dépassaient la rambarde du baleinier. Sous leurs pieds les trois hommes sentaient vibrer les moteurs de la *Salamandre* lancés à fond. Et chacun de se demander si l'énorme stock de baleinium embarqué suffirait à les dégager de ce maudit torrent, une fois la Ceinture de Feu franchie. Avant de s'engager dans le Chenal Noir ils avaient tué un grand nombre de cachalots, rempli les réservoirs et des quantités invraisemblables de futs. Mais la consommation était énorme.

Ces deux murailles de glace resserraient le Chenal, le limitaient et la vitesse de l'eau venue du nord dépassait certainement les dix nœuds du début. Grathe donna un coup de pouce au chadburn et les vibrations devinrent insoutenables, réveillèrent Kurty le commandant. Par son hublot les reflets des projecteurs sur la glace éclairaient sa cabine de lueurs glauques. Surpris, il colla son visage au verre épais, découvrit à son tour les parois déjà hautes. Il s'habilla sans trop de hâte, se heurta dans la coursive à Liensun qui, lui-même, avait été alerté par le nouveau régime des moteurs.

— Cette fois, leur dit Kurty, le passage entre les deux hémisphères est nettement délimité. Un avantage, mais un renforcement de ce maudit courant qui ne peut s'étaler à l'aise.

Lorsqu'il vit les images filmées par la caméra, Liensun retourna dans sa cabine chercher un autre support magnétique. Ann Suba était en train de s'habiller et il lui expliqua la situation, écartant la tape du hublot. En cet instant la *Salamandre* frôlait justement la paroi de gauche. Celle-ci avait gagné un mètre depuis peu. Il était à prévoir qu'au fur et à mesure qu'ils

monteraient vers le nord, le Chenal deviendrait un canyon impressionnant. Finis les hésitations et les égarements dans le labyrinthe primitif de ce passage. Maintenant on naviguait encadré par des falaises immenses. Tranchées en leur sein sur moins de cent mètres de large par un couteau géant. Comme si l'on avait prélevé une tranche épaisse en plein milieu de cette montagne de glace.

Avant de revenir vers la dunette il alla changer le support magnétique. Deux hommes revêtus de combinaisons isothermes veillaient à la proue dans un abri vaguement chauffé. De son ancien équipage de chasseurs de baleines Kurty n'avait conservé que les plus endurcis, se débarrassant des autres. Plus tard ils seraient embauchés sur le prochain baleinier que Lien Rag rêvait de construire sans savoir comment ni quand.

— La vitesse du courant est actuellement de douze nœuds et la nôtre de quinze. Nous avons un bénéfice minable de trois nœuds à l'heure. Il nous faudra des semaines pour nous en sortir, leur expliqua Kurty d'une voix sans émotion. Espérons que le baleinium sera suffisant, que les moteurs tiendront le coup et que le moral restera serein. Nous n'avions pas prévu l'existence de ces murailles qui canalisent le courant et l'accélèrent. Lors de notre dernière tentative elles n'existaient pas. Du moins pas à l'air libre. Possible qu'elles se soient constituées d'abord sous l'eau, mais le courant était beaucoup moins fort et large de centaines de mètres, voire des kilomètres. Désormais, c'est une sorte de conduite forcée à ciel ouvert que nous tentons de remonter. À la moindre défaillance la *Salamandre* commencera de culer, puis sous les coups de boutoir de l'eau se mettra à tourner en heurtant les falaises. Ce qui peut nous arriver de meilleur c'est de nous retrouver en train de descendre vers le sud, à condition que le gouvernail ait résisté.

Ann Suba rejoignit la passerelle, enveloppée de fourrures et regrettant d'avoir négligé sa combi. Le froid était insoutenable, même dans cette dunette aux vitres épaisses givrées de deux doigts de glace, au chauffage coupé par économie.

Un steward leur apporta des boissons chaudes, des imitations de café et de thé, des beignets gras pour amasser des calories. Le quart fut sonné et une nouvelle équipe apparut. Sur la dunette chacun attendait les réactions de ces nouveaux venus lorsqu'ils découvriraient que le navire avançait entre deux abrupts ne cessant de grandir.

Kurty fit préparer des ancrs flottantes au cas où les moteurs auraient des défaillances. Un injecteur bouché et le baleinier s'immobiliserait, deviendrait le jouet de ce courant. Kurty avait exigé des filtrages sévères de l'huile de cachalot à la sortie des chaudières, mais la moindre scorie pouvait leur être fatale.

— Les lance-harpons, proposa Grathe. Si jamais on tombait en panne, ils nous arrimeraient à l'une des falaises, ce qui nous laisserait le temps de réparer ou nous aiderait à pivoter pour reprendre le cap au sud.

— Excellent, apprécia Kurty, qui ne manifestait pas souvent sa satisfaction et se montrait avare de compliments. Occupe-t-en, Grathe. Je vais passer une inspection, je descendrai aux machines si l'on a besoin de moi.

— Je peux vous accompagner ? demanda Ann Suba avec un petit sourire ironique.

— Il ne s'agit pas d'une balade agréable, rétorqua Kurty. Vous devriez même rejoindre votre cabine.

Ils évitèrent d'échanger un seul regard mais tous savaient que Kurty longerait la coursive des cabines sans oser frapper à la porte de Fleur, espérant simplement qu'un heureux hasard la ferait sortir au même instant.

Justement dans l'équipage actuel, deux harponneurs avaient été recrutés pour la chasse aux cachalots. Nul ne pensait alors que les harpons explosifs pourraient servir à les sauver de ce courant diabolique en cas de nécessité. Grathe alla les trouver et leur expliqua franchement ce qu'on attendait d'eux.

— À partir de cet instant vous êtes hors quart. Vous vous remplacerez entre vous deux seulement, pour rester en alerte. Vérifiez le matériel.

— Capitaine, tirer dans un animal ou dans la glace c'est tout à fait différent. Il faudra régler la charge avec un temps retard plus long. Le harpon pénètre dans le cachalot de façon franche et la charge explose libérant les becs. Sur la glace le harpon peut riper. Il faudra aussi doubler l'énergie de lancement pour être certain que la puissance sera suffisante pour pénétrer d'au moins deux mètres dans la paroi. C'est le minimum pour un ancrage résistant.

— Je vous ai vus à l'œuvre au cours des campagnes que nous avons menées ensemble, vous trouverez les meilleures solutions.

Il alla visiter les deux vigies d'étrave, vérifia que les deux marins avaient eu de quoi manger et des boissons chaudes. Il resta quelques instants en leur compagnie, fasciné par le spectacle de ces mille éclats que les projecteurs arrachaient aux parois et à l'eau, se rendit compte qu'une bordure de banquise naissait à la base des falaises. Le courant ne parvenait pas à entraîner cette masse compacte qui se formait à l'air libre. La banquise enjamberait le courant sur toute la largeur en une sorte de pont, mais n'en serait pas pour autant plus fragile. Il faudrait à la fois casser la glace et subir les forces contraires de l'océan. La manœuvre allait rudement se compliquer et peut-être modifierait-il la durée des quarts. Disposer de plus d'hommes sur un temps

plus court. Bien entendu, une fatigue supplémentaire et cela pendant des semaines certainement.

Kurty allait et venait dans la coursive, espérant toujours que Fleur se manifesterait, mais il finit par renoncer et descendit dans la salle des machines. Le chef mécanicien Hériquel vint au-devant de lui, essuyant ses mains grasses dans un torchon noir et gluant. Comme tout le reste de l'équipage il avait été volontaire pour cette aventure exceptionnelle. Kurty le mit au courant, lui expliqua pourquoi le courant s'était renforcé et nécessitait une augmentation de la puissance.

— Nous ne gagnons que trois nœuds à l'heure, dit-il comme s'il n'y attachait guère d'importance. Mais Hériquel connaissait bien son capitaine et cette apparente désinvolture cachait au contraire une question précise.

— Trois nœuds c'est toujours ça de pris, commandant. On ne peut faire mieux sans prendre de risques. Nous sommes dans une limite de sécurité raisonnable, et en cas de coup dur nous pouvons augmenter la puissance durant quelques minutes, voire une heure mais pas plus.

Kurty s'y attendait mais avait tout de même essayé.

— Nous aurons besoin d'électricité pour les projos, surtout si les moteurs se taisent.

— Les batteries sont bonnes.

— Il y a aussi les lance-harpons. Nous les utiliserions pour nous amarrer en cas de pépin. Ils auront besoin, pour expédier un projectile avec force, d'une forte pression de vapeur.

— Pas de problèmes, il suffira de détourner le chauffage des cabines et de l'entrepont d'équipage. C'est une excellente idée que la préparation des harpons, commandant.

— L'idée vient de monsieur Grathe. Je trouve aussi que c'est plutôt rassurant tout en souhaitant ne jamais en venir à cette extrémité.

Il alla inspecter les réserves d'huile. Justement des soutiers manœuvraient des fûts de baleinium pour en remplir un réservoir auxiliaire. Le chef mécanicien expliqua qu'il préférerait puiser le baleinium de cette façon pour garder intact le plein des réservoirs ordinaires.

— En cas d'ennuis on puisera directement dans ceux-ci, sans manipulation à faire en pleine panique.

Kurty remonta en vain par la coursive des cabines. Fleur resta invisible.

CHAPITRE 6

Alors que le soir tombait dans des couleurs mélancoliques de gris, Lienty Ragus s'obstina à accompagner Yeuse jusqu'au petit port côtier où elle embarquerait sur l'un de ces immenses radeaux fabriqués par les anciens braconniers patagons. Gus pensait plutôt bricolés que fabriqués, et n'avait aucune confiance en ces énormes plates-formes qu'une tempête ordinaire pulvériserait.

— Tu aurais dû attendre que le *Rewa* soit lancé pour te rendre en Antarctique. De toute façon, je condamne cette reprise des hostilités avec les Roux.

— Il ne s'agit pas d'hostilités mais de survie de mon peuple et des réfugiés des Altiplanos. Nous allons chasser et si les Roux n'étaient pas aussi entêtés tout se passerait fort bien. La chasse, le dépeçage, la fonte du lard sont bien assez pénibles et dangereux sans que ces Hommes du Froid tentent de nous en empêcher.

— Vas-tu donner l'exemple en les abattant comme des phoques ?

— Nous verrons sur place ce qu'il convient de faire.

Elle monta à bord de ce plancher raboteux, accueillie par le patron du bord. Chaque radeau emportait une quinzaine d'hommes. Lienty remarqua les épais rouleaux de cordages disposés en différents points de l'embarcation. Une fois abattus à la carabine, les éléphants de mer seraient remorqués plus loin pour le dépeçage. Il n'y aurait peut-être pas affrontement direct avec les Roux dans ce cas.

La cheminée de la machine à vapeur commençait à rejeter des étincelles noyées dans une fumée noire, des escarbilles. Le radeau marchait au charbon, ce charbon misérable extrait de mines noyées depuis longtemps par des plongeurs téméraires. Ils le remontaient dans de grands paniers tressés et gagnaient misérablement leur vie. Mais les radeaux économiseraient l'huile si précieuse.

— Tu ne veux pas voir ma cabine ? lui cria Yeuse.

Il la rejoignit, traînant encore la jambe. Les chirurgiens apprenant que, jadis, il était cul-de-jatte, et que c'étaient des synthétiseurs prothétiques du satellite Bulb qui l'avaient doté de jambes nouvelles, avaient refusé de

l'opérer. La soudure de ses os inconnus s'effectuait cependant fort bien mais il en avait pour deux semaines à marcher avec difficulté.

L'habitable était très bas de plafond mais assez bien organisé, avec une cabine isolée pour Yeuse, rapidement adjointe lorsqu'on avait appris que la présidente accompagnerait la première campagne de chasse. Elle n'en avait rien caché et dans toute la Patagonie occidentale son image en sortait grandie. On l'acclamait.

— Tu vois, j'ai ma couchette, un réservoir d'eau douce pour mes ablutions et même des sanitaires. Oh, juste une trappe dans un plancher au-dessus de l'eau mais c'est bien suffisant.

— Tu auras une semaine de mer à l'aller, autant pour revenir si le détroit est calme, plus deux semaines de chasse ? Un mois d'absence pour une présidente de gouvernement, c'est de la folie.

— L'hydravion de l'état-major viendra me chercher avant. Il en profitera pour faire le plein, répliqua-t-elle avec un sourire tranquille.

Il resta sur le quai, assistant au départ des radeaux. Trois en tout qui seraient rejoints par d'autres dans une quinzaine de jours. Si tout allait bien chacun d'eux rapporterait dans les cinquante mille litres de fuphoc au retour de cette campagne. Et si l'ensemble ne connaissait aucun ennui, ce serait dans les quatre cent mille litres que le gouvernement utiliserait dans son économie dirigée. Chaque campagne durerait environ cinq semaines en comptant large, il y en aurait dix par an, mais les radeaux se multiplieraient quand le *Rewa* pourrait les accompagner pour les protéger. Yeuse envisageait la construction de phoquiers de moyen tonnage, avec des citerniers indépendants. Les phoquiers pourraient stationner auprès des colonies de phoques et d'éléphants de mer, tandis que les citerniers feraient la navette. Tous ces beaux projets sous réserve que les Roux soient écartés de la banquise en différents endroits et ne se rebellent pas. Gus savait qu'ils pouvaient nager sous l'eau en apnée prolongée, s'approcher d'un bateau pour le percer en différents endroits et le faire couler. Yeuse le savait aussi, mais lui avait répondu qu'en ce qui concernait les radeaux il leur faudrait percer des dizaines de bidons, et qu'ils seraient rapidement découverts. Quant au *Rewa* il était prévu un doublage de la coque par un alliage spécial, inattaquable avec des outils rudimentaires du type utilisé par les Hommes du Froid.

À bord du radeau baptisé en son honneur *Présidente Yeuse*, elle mangea avec le patron Junquil et l'équipage. Un chauffeur et un barreur suffisaient à la manœuvre, et tous ces hommes connaissaient à merveille l'archipel de ces milliers d'îles et comment s'y glisser avant la haute mer, le cap Horn et le passage de Drake. Les modifications climatiques avaient fait du Horn, à l'époque préglaciaire un géant à la réputation effroyable, un simple îlot

beaucoup moins redouté. La rencontre des deux océans s'y déroulait sans les grandes tempêtes anciennes. Seul inconvénient, ces vents dominants qui soufflaient toujours du sud désormais.

Elle réussit à dormir jusqu'au petit matin, découvrit une nouvelle lumière moins éblouissante que celle des éternelles brumes de Punta Arenas. Ici, en plein détroit, elle était filtrée par de véritables formations nuageuses.

— Nous marchons à huit nœuds, lui dit le patron Junquil. Nous avons déjà parcouru près de cent milles depuis notre départ. Le détroit fait mille kilomètres environ jusqu'à la pointe de la péninsule Palmer. Nous devons passer très au large car une tribu y séjourne constamment et surveille l'océan.

Les hommes péchaient des bonites et les faisaient griller sur la chaudière de la machine, puis les apportaient à Yeuse roulées dans du papier journal. Elle en oubliait ses manières de chef du gouvernement, se mettait de la graisse jusque dans les cheveux mais respirait un air de liberté, se souvenait de ses années de jeunesse et de celles passées dans la Compagnie de la Banquise.

Ils aperçurent un troupeau de baleines Solinas, peut-être cinquante à soixante cétacés qui se dirigeaient vers l'ouest. Elle songea aux Hommes-Jonas qui n'avaient plus reparu depuis que la Ceinture de Feu avait isolé les deux hémisphères. Pourtant leurs baleines pouvaient plonger suffisamment profond pour éviter d'être ébouillantées. Lien Rag interdisait leur chasse à ses baleiniers justement à cause de ses amis, mais il s'agissait de baleines sauvages et non de celles domestiquées par les Jonas. Un jour elle ferait construire elle aussi un baleinier mais hésiterait peut-être à les laisser harponner.

Quatre jours passèrent à lutter contre un vent puissant qui les retardait, mais les radeaux tenaient très bien la houle. Les deux autres suivaient à distance, restant toutefois visibles en permanence.

À cause de ce vent, ils devraient s'approcher beaucoup plus que prévu de l'extrémité de la péninsule Palmer, et Junquil espérait la déborder durant la nuit. Malgré tout il restait sceptique.

— Les Roux nous flairent à grande distance. Certains disent qu'ils captent nos pensées et des patrons demandent à leur équipage de faire le vide dans leur cerveau, mais c'est bien difficile. Vous y croyez, Présidente ?

Elle y croyait, savait que les Hommes du Froid possédaient des dons extrasensoriels. Il y avait la Voix qu'elle avait découverte depuis peu et que les Roux, libérés du joug des Hommes du Chaud, cultivaient à nouveau. N'était-ce pas une forme de télépathie collective ?

— Je ne pense pas, affirma-t-elle, soucieuse de préserver le moral de ces anciens braconniers prêts à gober toutes les superstitions.

Ce fut en approchant de la mer de Weddell et de la banquise de Larsen que Yeuse fit cette découverte préoccupante. Elle scrutait au loin, avec des jumelles puissantes, lorsqu'elle aperçut la masse sombre à ras de l'eau. Elle crut qu'un éléphant marin nageait en pleine mer lorsqu'elle décela les sortes de rames qui débordaient de chaque côté. Et peu après, elle fut certaine d'avoir aperçu le bras velu d'un Roux tenant une de ces rames. Elle réussit à maîtriser sa stupeur, à garder son sang-froid, mais s'obstina à regarder le plus longtemps possible cette apparition. Elle n'avait pas rêvé. Il y avait un ou plusieurs Roux à bord de cette étrange embarcation qui, à son avis, n'était qu'un cadavre d'éléphant de mer rempli d'air. Les peuples primitifs d'Océanie savaient jadis utiliser certains animaux marins pour en faire des sortes de bouées gonflées d'air. Les Roux avaient-ils retrouvé cette technique et l'utilisaient-ils pour s'aventurer sur la mer ? Mais pourquoi auraient-ils quitté la banquise qui était leur lieu de prédilection ? Pour surveiller d'éventuels braconniers ? De mémoire d'homme, les Roux n'avaient jamais construit d'embarcation, n'avaient jamais navigué.

— Vous voyez quelque chose, Présidente ? lui lança un matelot.

Elle secoua la tête mais sachant qu'elle était très pâle n'osa lui faire face. Elle marmonna quelques mots sur le refroidissement de l'air, dit qu'elle allait enfiler sa combinaison isotherme.

— C'est toujours à cette hauteur que le froid se fait rudement sentir, lui dit le matelot. Mais ensuite c'est bien autre chose, vous savez.

— Oh, je connais, dit-elle en disparaissant dans l'habitacle.

CHAPITRE 7

Visiblement, le grand maître Aiguilleur Opérasque ne supportait pas cet interminable voyage dans ce boyau obscur qu'était le Chenal Noir.

— C'est pire qu'un tunnel, enrageait-il, lorsqu'ils se retrouvaient pour les repas. Et ce dirigeable au-dessus de nos têtes dans l'incapacité de communiquer avec nous ? Je croyais que les Néos possédaient la meilleure technique radio au monde mais je constate qu'il n'en est rien.

M^{gr} Etienne de la Couronne d'épines prenait ses réflexions avec bonhomie, Tharbin, président de la Compagnie du Consortium des Bonzes gardait un calme impressionnant, même lorsque la *Chimère* partait soudain en embardées effrayantes, à cause du courant, du vent ou pour éviter quelque obstacle.

— Et je ne supporte pas la suspicion de ces gnomes dès que nous essayons de mettre les pieds hors de nos cabines. La visite de ce fameux Tabernacle fut très frustrante. Ces dégénérés disposent d'un merveilleux producteur d'énergie, inépuisable, et ne veulent pas en partager le secret. Nous-mêmes avions jadis mis au point des centrales à fusion nucléaire, mais le secret s'en est perdu. À bord du Bulb, notre merveilleux satellite vivant, existaient de nombreuses techniques inconnues.

Lorsqu'il se retrouvait seul avec Louria Finister, Charlster se moquait de leur patron.

— Il radote comme un vieux, ne sait que parler du passé prestigieux des Aiguilleurs alors que nous devons affronter un avenir plein de difficultés. Si nous ne parvenons pas à répandre à nouveau les poussières lunaires entre le Soleil et nous, la planète n'en a pas pour cinquante ans. Elle grillera comme un méchant morceau de barbaque.

— Professeur, surveillez votre vocabulaire, dit-elle moqueuse. Si M^{gr} Etienne vous entendait.

— Ces prélats commencent à m'ennuyer profondément mais je suppose que vous n'êtes pas de cet avis. Vous n'arrêtez pas de lancer des œillades aguicheuses à ce pauvre Eloi de la Compassion qui ne sait plus où cacher ses rougeurs. Vous allez le faire mourir si vous persistez. Il est parfois à deux doigts de l'apoplexie.

— Il a découvert le paradis, l'extase en cachette sous sa soutane.

— Vous me choquez, cria-t-il. Vous êtes une fille insupportable et si vous n'étiez pas une scientifique aussi douée je ne vous aurais jamais emmenée avec moi.

— Quel mal y a-t-il à fournir à ce jeune prélat des occasions de manifester sa force juvénile ? Il n'a pas trente ans et le voilà déjà évêque. Ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici avaient tous un grand âge. Voulez-vous que je vous dise ? Cet Eloi a dû chouchouter un grand pontife, voire le pape lui-même, ou mieux se faire chouchouter pour obtenir si jeune un tel grade.

Charlster préféra quitter leur cabine commune. On les avait fourrés ensemble comme s'ils forniquaient. Louria n'aurait pas été contre mais le vieux savant s'indignait à cette pensée. Il considérait la jeune physicienne comme son héritière spirituelle, donc un peu comme sa fille. Ses fantasmes sexuels l'avaient jusqu'alors porté vers les très jeunes filles, voire les fillettes et sa réputation de pédophile le poursuivait encore. Lorsque M^{gr} Etienne s'adressait à lui c'était toujours sur un ton moralisateur qu'il ne supportait plus.

Il se rendit dans la bibliothèque du navire en longeant une longue coursive, jeta un regard par le hublot, aperçut dans la lumière des projecteurs se reflétant sur les parois de glace que le paysage extérieur ne variait guère. Ils descendaient vers le Sud, profitant de la force de ce courant furieux et du vent mais n'atteindraient l'île Alone où siégeait le pape que dans trois semaines, plus sûrement quatre. Comme le proclamait furieusement Opérasque, c'était un voyage interminable, mais au-dessus d'eux le dirigeable *Vatican-Saint-Jean* n'était pas mieux loti. Tous ses instruments de bord étaient déréglés à cette hauteur et pour suivre le chenal il devait constamment se repérer sur la *Chimère*. Par contre, à bord de celle-ci l'électronique fonctionnait relativement bien. Il y avait quelques ratés mais les Simone connaissaient la navigation. Depuis deux mille ans une longue tradition faisait de certains d'entre eux, dès le plus jeune âge, des marins avertis. Et Charlster estimait que pendant encore longtemps aucun autre bateau ne pourrait se risquer dans ce passage que les Simone baptisaient du nom de Chenal Noir.

La découverte de sa propre création, cet endroit aurait dû normalement s'appeler le Passage Charlster, le remplissait à la fois de fierté et d'épouvante. C'était par le plus grand des hasards qu'il avait réussi à occulter le Soleil de cette partie de l'océan, sur une étroite bande large d'une dizaine de kilomètres et aussi longue qu'un méridien nord-sud. Mais sans le vouloir il avait eu la main lourde, avait forcé la dose comme le lui avait reproché brutalement Opérasque au premier jour de cette nuit totale.

— Mais dites-moi, Charlster, avait ajouté le grand maître Aiguilleur, si vos

futures expériences doivent donner un résultat identique, mieux vaudrait vous abstenir. Entre l'incinération de la planète et sa plongée dans le noir et le froid absolus, mieux vaut encore la situation actuelle, même si celle-ci se dégrade et nous conduit inexorablement à griller sur place. Vous avez raté vos calculs ou quoi ?

Charlster se souvenait de ses anciennes expériences, surtout de l'une d'elles là-bas aux Échafaudages. Il avait su créer une lucarne et faire réapparaître le Soleil, mais dans ces régions montagneuses du Tibet la couche d'ozone était intacte. Il n'en était pas de même à hauteur de l'équateur. Il devait donc éviter de défloculer totalement les amas de poussières lunaires qui tournaient autour de la Terre comme de nouveaux satellites, sinon une traînée de ces scories, une masse colossale s'installerait en position géostationnaire le long du 120^e méridien. Lorsqu'il avait pu en évaluer l'épaisseur, il en avait été stupéfait. Entre quatre-vingts et cent kilomètres de débris qui s'attiraient, se repoussaient dans un tourbillon insensé.

— Tant que nous ne disposerons pas d'un satellite pour diriger de là-haut ce type d'opérations, les résultats seront toujours décevants, avait-il répliqué à Opérasque.

La découverte d'un morceau de Lune, nouveau satellite naturel, Altaï, presque rond, d'une superficie de 1 200 kilomètres carrés pouvait faire progresser cette volonté de retourner vers une ère glaciaire plus vivable. C'était en étudiant de très anciennes archives, datant des années 2050, celles qui avaient suivi l'explosion de la Lune, que Charlster avait appris l'existence de plusieurs fragments lunaires. Le plus intéressant était Altaï car, avant de se détacher de la planète morte, il avait été exploité par les hommes et ses installations humaines paraissaient encore intactes. Mais peu de temps après, la jeune Louria Finister lui avait fait part de ce qu'elle-même venait de trouver, d'abord par le calcul puis à l'aide de puissants télescopes installés dans le cercle polaire Nord. Un autre satellite, mais artificiel celui-là et qui par certains indices s'apparentait au Bulb, cette station intersidérale animale qui avait géré pendant des siècles la répartition, le maintien de la couche des poussières autour de la Terre.

— Procurez-moi un vaisseau spatial, une navette et depuis ce satellite artificiel ou d'Altaï pourront commencer les remises en ordre des poussières. Mais depuis la Terre c'est pratiquement impossible.

Ce projet commun aux trois principales puissances de la planète, les Néos, les Aiguilleurs, les Bonzes s'intitulait projet *Permafrost*, le permafrost ou pergélisol étant le gel permanent en profondeur du sol. Et tous les géophysiciens, après de nombreux sondages en différents points, affirmaient que malgré la chaleur torride, voire exceptionnelle à l'équateur, le sol restait

gelé en profondeur plus ou moins variable, comme la mer. Sous la Ceinture de Feu qui traversait les océans, vers moins cent, moins deux cents mètres, l'eau affichait une basse température de trois à quatre degrés. La reconquête de la planète par les glaces, une fois le Soleil isolé par une couche de poussières lunaires, ne demanderait que quelques années pour les régions entre les tropiques, quelques mois pour les autres.

Les représentants de ces puissances allaient se retrouver avec le pape Pie XIII qui devait fournir des études et des plans tenus secrets. Certainement ceux d'un vaisseau spatial. Mais Charlster accusait en lui-même Tharbin de posséder des documents aussi importants. Il allait même jusqu'à soupçonner le chef du Consortium des Bonzes de cacher quelque part une navette recueillie sur les lieux du naufrage du Bulb. Celui-ci s'était abîmé dans l'océan Pacifique, mais avait surnagé durant des jours. Les requins par milliers, on affirmait même par millions, avaient dévoré l'énorme cadavre long de cinquante kilomètres pour un diamètre de dix, douze. De nombreux appareils n'avaient pas accompagné le Bulb lorsqu'il avait fini par disparaître dans les abysses, et à cette époque-là les cargos de Tharbin sillonnaient cette zone.

Par contre, c'était Lien Rag qui, à bord de son tanker en glace, avait recueilli les survivants sur le cadavre du Bulb. Ils étaient trois, Lienty Ragus, dit Gus, cousin de Lien Rag, Grathe et Isaie, deux êtres ayant toujours vécu dans le satellite vivant. Ils y étaient nés, derniers représentants d'une colonie d'humains installés dans le Bulb depuis des siècles. Charlster aurait donné gros pour pouvoir les interroger, leur faire préciser quelle était la situation non seulement à bord mais tout autour, lorsque le satellite avait amerri brutalement sur l'océan. Beaucoup plus tard Opérasque s'était lui aussi rendu sur les lieux, grâce à l'obligeance de Tharbin, ce qui ne manquait pas d'ironie. On disait qu'il avait récolté quelques documents, et même un objet étrange dont il ne parlait jamais. Nul ne savait ce que c'était.

Plongé dans ses réflexions alors qu'il s'était installé dans un recoin de la bibliothèque, il finit par relever la tête, sentant que deux yeux curieux le fixaient depuis quelques instants. C'était le regard d'un jeune Simone qui l'avait sorti de ses spéculations mentales. Un garçon beaucoup plus grand que le reste de ces gnomes, mais encore d'une taille qui aurait passé pour anormale dans la population terrienne.

À tout hasard il lui sourit et cette bienveillance décida Centdix à s'approcher du savant.

— Vous savez qu'il y a des livres qui parlent de vous dans cette bibliothèque ?

— Tiens donc, mentit Charlster, qui n'ignorait pas qu'une dizaine

d'ouvrages lui avaient été consacrés par les Rénovateurs du Soleil. La plupart avaient été imprimés, distribués sous le manteau, excepté dans certaines compagnies de l'ancienne Australasienne et aussi dans la Compagnie de la Banquise. Ce que tout le monde ignorait, à l'exception d'une poignée de familiers, c'est que Charlster avait rédigé lui-même six de ces ouvrages pour s'auto-encenser. À une époque, il était si imbu de lui-même et de son génie qu'il n'avait pas supporté la pensée que le monde entier ignorait son existence et son œuvre. Hormis quelques confrères souvent jaloux, même si eux-mêmes étaient des Rénovateurs du Soleil, personne n'avait idée de l'immensité de son savoir. Il avait réparé cette injustice et, à la suite de ces parutions clandestines d'autres auteurs avaient enfin loué sa personnalité et ses découvertes ainsi que ses théories.

— Je les ai tous lus, ajouta Centdix avec fierté. Je vous admire beaucoup, savez-vous ? Nous autres, les Simone, ne savions trop que penser de votre volonté de refaire briller le Soleil. Avec notre chère *Chimère* nous survivions confortablement, naviguant dans les chenaux qui au centre du Pacifique, à cause d'une activité volcanique sous-marine, fracturaient la banquise. Nous n'éprouvions pas vraiment le besoin de soleil. Quand je dis nous, je fais allusion à mes parents et aux gens de leur génération. Mais ils ont accueilli favorablement la fonte des glaces, car elle leur ouvrait d'autres horizons. Évidemment ce retour du Soleil et surtout de la chaleur n'est plus supportable aujourd'hui et nous force à vivre dans les régions coincées entre la Ceinture de Feu et la banquise antarctique.

— Ce Chenal Noir vous permet de transiter dans l'autre hémisphère, ergota Charlster.

— C'est exact, dit le garçon en bombant le torse, et nous sommes de hardis explorateurs, des pionniers qui seuls ont su remonter ce Chenal pour le descendre aujourd'hui.

— C'est une première tentative, murmura Charlster qui se demandait où le garçon voulait en venir. Nous allons rejoindre le pape Pie XIII pour essayer de mettre sur pied une organisation mondiale qui essaiera de lutter contre cet embrasement partiel de la Terre.

Centdix fronça ses sourcils qu'il avait fort épais. Opérasque se moquait des Simone, les traitait d'affreux gnomes, mais Charlster leur trouvait des physiques souvent agréables et une certaine harmonie dans leur apparence. Bien sûr, quelques-uns étaient davantage difformes, toutefois il semblait qu'une génération nouvelle avait acquis des caractères différents.

— Voyageur Charlster, allez-vous créer d'autres chenaux noirs ?

— Certainement pas et nous allons au contraire essayer d'apporter à la

Terre un climat plus tempéré.

Il ne pouvait révéler à ce garçon que le projet *Permafrost* envisageait au contraire un retour total à une ère glaciaire.

— Je vais vous confier un secret, fit Centdix à voix basse, mais avec une conviction assez impressionnante.

— Je veux devenir le Maître du Chenal Noir. Nul ne pourra l'emprunter sans mon accord et sans avoir réglé un péage.

CHAPITRE 8

Il fallait à ces marins patagons une grande connaissance de la mer, du détroit et des abords de la péninsule pour naviguer ainsi la nuit sans projecteurs, sans instruments ni repères apparents. Jadis les marins utilisaient les étoiles pour se guider, mais les étoiles avaient disparu depuis des millénaires, disait-on. Yeuse admirait ces hommes qui utilisaient tous leurs sens pour faire route vers la banquise. La fraîcheur de l'air, son odeur, la température de l'océan, son goût leur suffisaient pour aller de l'avant avec une grande précision.

À l'approche des zones de pêche Yeuse ne parvenait plus à trouver le sommeil. Au bout d'une heure ou deux elle se relevait et revêtue de sa combinaison isotherme passait sur le plancher du radeau. Le halètement régulier de la machine à vapeur la rassurait et le chauffeur avait toujours une boisson chaude à offrir. Souvent, un mélange d'alcool et d'eau chaude fortement sucré. Elle le buvait avec plaisir.

Depuis la veille cette image d'un gros phoque, éléphant de mer ou morse, transformé en embarcation la poursuivait, lui apparaissait comme un avertissement inquiétant. Elle était de plus en plus certaine d'avoir aperçu le bras velu d'un Roux. Leur fourrure était reconnaissable entre toutes, et celle de ces Hommes du Froid vivant librement en Antarctique était d'un blond inoubliable. Elle se rappelait que, jadis, les Roux qui grattaient la glace sur les verrières ou les dômes des stations ferroviaires n'arboraient plus que des toisons décaties, tristes avec leur couleur marron sale. En même temps elle revoyait leurs sexes souvent tendus, offerts à la vue de tous les gens du Chaud qui circulaient en dessous de ces verrières. Les réactions puritaines des mères voilant de leur main les yeux de leurs enfants l'amusaient autrefois. Elle, toute petite fille, examinait ces virilités, les comparait avec celles des petits garçons qu'elle percevait dans le sauna de sa station.

Toujours tentée, elle n'avait jamais osé céder à ce fantasme. Farnelle par contre l'avait fait, avait eu un ou même plusieurs amants Roux lorsqu'elle vivait seule à bord d'un cargo enserré dans la banquise. De ces relations particulières elle avait eu des jumeaux métis. L'un était mort accidentellement, restait Gdami qui maintenant vivait avec Zabel. À plusieurs reprises elle avait souhaité que ce garçon s'intéresse à elle, mais il s'était toujours montré réservé bien que très amical. Il ne voyait en elle que l'amie de sa mère Farnelle, une sorte de tante en quelque sorte. Parfois il faisait escale à Punta Arenas. Le patron Junquil surgit devant elle, enfoui dans une peau de

bébé phoque. Blanche à l'origine mais souillée de charbon et de gras. La lueur du foyer de la machine les éclairait et Yeuse se demanda si elle était visible de loin.

— Il y a une odeur étrange que je n'arrive pas à déterminer, lui dit ce gros homme. Comme si un cadavre de phoque ou plusieurs flottaient autour de nous.

Tout de suite elle pensa à ce qu'elle avait vu la veille. Une peau de gros phoque insufflée d'air, certainement avec un os évidé de sa moelle. Tout en conservant le reste du corps, si bien que la viande pourrissait lentement malgré la basse température, à cause de la chaleur de l'eau de mer, entre trois et quatre degrés.

— Je dois vous dire quelque chose, capitaine.

— Oh, fit-il, pas capitaine. Juste patron d'un radeau.

Ils passèrent à l'arrière, du côté des chaudières pour fondre le lard et Yeuse effectivement perçut une odeur douceâtre. Elle raconta brièvement ce qu'elle avait cru voir dans ses jumelles à deux ou trois kilomètres du radeau. Junquil commença par douter.

— Vous savez, Présidente, jamais un Roux ne s'est servi d'un simple kayak comme les Inuits du Nord. Ils peuvent nager des heures dans une eau glaciale et cela leur suffit. On dit qu'ils peuvent traverser ainsi de très longues distances en nageant jour et nuit s'il le faut.

— Je n'ai pas eu la berlue. Il y a une technique pour insuffler de l'air et décoller la peau des animaux.

— Oui, mais les Roux ne l'utilisent jamais. Ce sont des gens du détroit chez nous qui le font pour maintenir un cadavre de phoque à la surface de l'eau.

— Des Roux, avant le réchauffement, vécurent justement sur les côtes de Patagonie, chez les Inuits ou les Lapons.

Elle huma l'air, grimaça.

— C'est une odeur de chair en train de se putréfier.

— Par ce froid ?

— À cause de la chaleur relative de l'eau.

Au bout d'un moment, Junquil qui réfléchissait s'éloigna. Elle le suivit à distance, l'aperçut dans le rougeoiement du foyer cherchant quelque chose

dans le long coffre qui servait de bastingage à cet endroit. Il en sortit un projecteur avec un fil très long. La machine pouvait produire de l'électricité, une dynamo étant reliée par courroie au mouvement de l'arbre d'hélice. Mais, comme l'expliqua Junquil, ce système archaïque ralentissait beaucoup le nombre de tours et dévorait un quart supplémentaire de charbon.

Il brancha le système, ce qui lui demanda près d'une heure puis tenant le projecteur à la main il envoya le rayon à l'arrière du radeau. Yeuse était allée chercher ses jumelles puissantes mais elle ne vit rien de suspect. La mer se crêtait de vagues d'un mètre, anarchiques, comme si elles hésitaient sur la direction à prendre.

— Il n'y a rien, dit Junquil.

Elle confirma et il allait faire sauter la courroie de transmission et libérer l'arbre d'hélice afin que le radeau reprenne de la vitesse, mais au dernier moment il braqua le projecteur plus fortement sur bâbord et fit signe à Yeuse de reprendre ses jumelles.

— Il y a quelque chose, fit-elle dans un murmure.

— J'ai surpris un mouvement juste comme je renonçais.

Une masse assez claire, dans les beiges. Elle essaya de distinguer les rames mais celles-ci restaient invisibles. Le mécanicien et le barreur étaient aussi sur le qui-vive depuis que leur patron avait branché ce fichu projecteur qui bouffait toute la vapeur, et un seul geste de Junquil leur suffit. Le radeau abattit d'un quart sur bâbord, et le chauffeur envoya de grandes pelletées dans le foyer pour augmenter la pression. Le faisceau du projecteur parut doubler d'intensité. Yeuse aperçut ces boules rondes qui flottaient de chaque côté du cadavre de morse. Un grand morse avec encore ses défenses et non un éléphant.

— Vous avez vu ? Ils nagent en poussant cette sorte d'embarcation puante. Ils n'aiment pas les rames, préférèrent se foutre à l'eau.

— Ils se contentent de nous suivre pour l'instant.

— Oui, mais ils ne nous lâcheront pas.

Il se tourna vers le barreur et le chauffeur et dans un idiome patagon inconnu de Yeuse donna des ordres secs. Elle en découvrit le sens lorsque le radeau reprit la direction du sud en forçant sa vitesse. Celle-ci dépassa bientôt les dix nœuds et les marins endormis durent se réveiller car deux d'entre eux vinrent aux nouvelles.

— Regardez, ils suivent. Ils nagent comme des fondus.

— Les deux autres radeaux ?

— Ils ont vu le rayon du projecteur, compris que quelque chose d'étrange se produisait car je ne l'allume presque jamais. Ils vont se tenir sur leurs gardes.

À bord du *Présidente Yeuse* c'était presque le branle-bas de combat. Les marins arrivaient les uns après les autres, mais lorsqu'il aperçut deux ou trois carabines, Junquil ordonna qu'on aille les remettre au râtelier dans l'habitacle.

— Tant que nous n'approchons pas des troupeaux ils n'interviendront pas. Ils respectent une sorte de légalité comme s'ils avaient édicté des règlements.

CHAPITRE 9

Durant sa longue marche, des tribus accompagnèrent Jdriège jusqu'à ce qu'ils rencontrent un autre groupe de Roux. Si bien que le garçon se trouvait entraîné à poursuivre jour et nuit sa route. Il ne s'arrêtait que pour dormir une ou deux heures, manger. Dès le troisième jour il apprit que des braconniers patagons, montés sur de très grands radeaux se rapprochaient de la mer de Weddell que les Roux baptisaient d'un autre nom. Et pour la première fois il sut qu'une demi-douzaine de Roux naviguaient, baie de la péninsule Palmer, dans le cadavre d'un morse aménagé en embarcation. Il n'avait jamais entendu rien de tel et pensa tout d'abord qu'il s'agissait d'un de ces contes que les tribus se transmettaient avec ravissement au cours de leurs ripailles, autour d'un gibier fraîchement tué. Mais plus loin on lui dit que les Roux qui avaient vécu en compagnie des Hommes du Chaud, créatures de cauchemar, ces Roux donc utilisaient aussi des cadavres de morses, de phoques et même d'éléphants de mer pour chasser la baleine.

— Tu verras lorsque tu seras chez eux, qu'ils sont nombreux à aller ainsi au-delà de la vue.

Au-delà de la vue ? Au-delà de l'horizon ? En pleine mer, avec juste un cadavre de phoque plus ou moins gros et des rames faites des pattes palmées de ces animaux ? Il n'avait aucune raison de douter de ses frères qui ne mentaient jamais, mais qui pouvaient raconter des rêves agréables et fantastiques.

La Voix l'avait abandonné sous prétexte que l'esprit de Jdrien le Messie, son père, prendrait le relais mais jusqu'à présent Jdriège avait attendu en vain qu'il se manifeste. Il reconnaissait que cette longue marche, à peine interrompue deux ou trois fois chaque jour, n'était guère propice à la sérénité nécessaire pour entrer en communication avec son père. Lorsqu'il se reposait, les Roux, les femmes surtout, ne cessaient de l'accabler de prévenances, se proposaient pour le nourrir bouchée après bouchée, voulaient lui donner du plaisir à son corps défendant. Il finissait par se relever et s'en aller à grandes enjambées.

Avec les tribus qui l'encadraient, il courait durant des heures, mais une fois seul il se contentait de marcher. La plupart du temps les tribus se relayaient, alertées par la Voix. Cependant une nuit il apprécia sa solitude durant quelques heures et l'esprit de son père se manifesta. Il ne l'interpella pas comme le faisait la Voix, mais lui présenta des images et après quelques

hésitations Jdriège comprit que ces images se suivaient pour lui décrire son proche avenir. Il atteindrait une côte où des Roux venus du pays des Hommes du Chaud lui offriraient un morse transformé en embarcation. Le dessin de celle-ci était assez flou et il n'en distinguait pas vraiment les détails. Il s'en irait, dans une série de trois images, loin de la vue, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il perde la banquise des yeux. Alors apparaîtrait à l'horizon une grosse masse noire.

— Est-ce le domaine de la nuit ? demanda-t-il à voix haute.

Il ramerait dans cette direction jusqu'à pénétrer dans cette obscurité qui deviendrait de plus en plus épaisse et le rendrait aveugle.

— Comment ferai-je pour me diriger ?

Il n'obtint pas de réponse et comprit tout de suite pourquoi. Une tribu s'approchait dans la nuit encore claire en faisant beaucoup de bruit. Les femmes se précipitèrent pour le gaver de boulettes de viande et de graisse, l'obligèrent à s'asseoir tandis que les hommes l'enfermaient dans leur cercle. Ils repartirent ensemble en courant, ne laissant derrière eux que les plus vieux, les plus jeunes, les malades et les femmes enceintes.

Un matin Jdriège aperçut la côte d'où il prendrait la mer. La banquise s'étalait au loin et il devrait encore marcher toute la journée pour retrouver ces Roux qui savaient fabriquer des canots avec des cadavres de phoques. Prévenus, ils vinrent au-devant de lui et les mêmes rites l'accablèrent d'attentions. Il avait hâte de voir les canots et ils le comprirent. Au bout de deux heures de course il les aperçut, six rangés en bord de mer. Il ne pouvait croire que c'étaient des embarcations car ils ressemblaient plutôt à de gros morses endormis. D'ailleurs tous conservaient leurs défenses.

Mais une fois assis sur la glace à les regarder, il admira le travail de ses frères. Ils expliquèrent comment ils insufflaient de l'air entre peau et chair à l'aide d'os évidés de leur moelle, mais leur technique ne manquait ni de subtilité ni d'astuce. Ils n'insufflaient pas n'importe où, conservaient un fond lesté fait de la chair et de la graisse de l'animal, et avant d'envoyer de l'air ils sculptaient le cadavre, le creusaient pour qu'au moins six rameurs puissent s'y installer. Il fallait faire vite entre le moment où l'animal était tué et celui où la rigidité cadavérique et le froid intense le rendaient dur comme de la pierre.

On lui désigna son embarcation qui contenait déjà de nombreux tendons alourdis de boules de nourriture, tout un lot de pattes atrophiées en forme de nageoires, des harpons de toute nature. Il avait aussi le sien en os de baleine.

Aucun de ces Roux marins chasseurs ne s'était aventuré jusqu'au domaine de la Nuit éternelle. Ils ignoraient même son existence, mais tous obéissaient à

la Voix. Tout ce qu'ils purent dire, c'est qu'en naviguant dans une certaine direction il découvrirait la queue d'un courant contraire très puissant. En s'en tenant écarté, il éviterait de gaspiller ses forces. Ces gens-là profitaient de ce flux pour rentrer sans se fatiguer avec leur proie, une fois la chasse finie. En général, ils s'attaquaient à de petites baleines et des baleineaux qu'ils insufflaient pour les ramener. Certains d'entre eux s'installaient sur le dos de l'animal pour repousser les requins et tous les autres prédateurs. Jdriège leur demanda s'ils n'avaient jamais songé à transformer une de ces baleines en embarcation. Ils dirent que si, car ils souhaitaient retrouver leur tribu d'origine qui vivait de l'autre côté de la Ceinture de Feu, mais qu'ils ne savaient comment traverser celle-ci et supporter la chaleur qui brûlait tout de chaque côté.

Jdriège les quitta alors que les lueurs du volcan Erebus, pourtant situé très loin, éclairaient la nuit. Ses frères le tirèrent vers la haute mer et il commença de ramer comme ils le lui avaient appris la veille. Il finit par les perdre de vue. À plusieurs reprises il tomba dans le piège du courant, fut désarmé la première fois car l'embarcation tourna sur elle-même sans qu'il pût la maîtriser. Il s'épuisa pour sortir du lit de cette eau lancée à grande vitesse, dut se reposer avant de reprendre sa route. Il lui fallut trois jours complets avant d'apercevoir le domaine de la Nuit éternelle annoncé par son père, muet depuis.

Il essaya de faire le vide dans sa tête, espérant que Jdrien interviendrait mais il n'en fut rien. Et seul le mugissement de plus en plus fort de ce torrent proche se faisait entendre. Il n'osait dormir trop longtemps de crainte d'être aspiré et de se retrouver des jours en arrière. Ce courant pouvait même le ramener à son point de départ s'il n'y prenait garde.

Une fois sur deux au cours de ces sommeils très brefs, il rêvait de Fleur. En compagnie de son demi-frère Liensun et de quelques autres elle remontait ce courant infernal et ces ténèbres épaisses. Lui ne pourrait jamais en faire autant à la seule force de ses bras et il se demandait comment il poursuivrait sa route. Au fur et à mesure qu'il naviguait dans le cœur de cette nuit effrayante, il ne cessait de se poser cette question. Et son père ne jugeait pas utile de lui répondre, le laissant batailler contre le courant et surtout contre cette masse de cadavres entraînés par la puissance de ce fleuve rageur. Des cadavres drainés tout au long de son immense parcours, le plus souvent les cadavres ébouillantés de gros cétacés mais aussi d'animaux terrestres. Il n'en identifiait aucun, n'ayant jamais vu que des ovibos et des rennes, ignorait ce qu'était un cheval ou une vache. Il y avait aussi des corps humains. Au début il n'avait aperçu que des Hommes du Chaud mais par la suite des Roux de tous les âges, roulés par les eaux furieuses apparurent, du moins tant que persistèrent quelques lueurs de jour. Il finit par ne plus distinguer les humains des animaux, mais à ce moment-là il n'était plus sur la mer.

Jdriège ramait à l'extrême limite de ce courant qui semblait se rétrécir peu à peu. Il n'en connaissait pas la raison, devait se soucier surtout de ne pas être emporté en arrière, et pour dormir une heure ou deux ramait à de grandes distances de ce courant.

Cette nuit-là son père apparut. Enfant posthume, il ne l'avait jamais vu que mort, mais Jdrien était devant lui, auréolé de sa chevelure blonde, le regard lumineux plein de tendresse.

— Tu vas abandonner cette embarcation. Tu la confieras au courant qui la ramènera peut-être à cette tribu qui te l'a prêtée. Toi, tu n'en auras plus besoin mais tu devras nager, puis avancer dans l'eau jusqu'à ce que tu rencontres une muraille de glace. Tu l'escaladeras et c'est de son sommet que tu pourras poursuivre ta route. N'essaie pas d'y voir, c'est inutile. Si tu fermes les yeux, tu utiliseras tous tes autres sens pour avancer, te privant de celui qui ne te servira à rien pour le moment.

— Comment le pourrais-je ? Lorsque je me déplace dans notre pays je sais qu'il est immense et que je ne risque guère de m'égarer vraiment, seulement de prendre une autre direction. S'il s'agit d'un mur je devrais marcher à quatre pattes à son faite pour ne pas basculer dans le vide ?

— Ce mur ira en s'épaississant lorsque tu auras marché deux jours. Le seul danger sera sur ta gauche car il tombe droit jusqu'au courant, mais le mugissement de celui-ci te guidera avec précision. Tu pourras prendre beaucoup plus de repos que sur la mer.

Peu de temps après son embarcation heurta mollement un bloc de glace. Il crut que celui-ci était emporté par l'eau mais découvrit qu'il s'agissait d'un récif solidement fixé en profondeur. Il était arrivé au fameux mur et allait devoir nager un temps avant de prendre pied, dans un jour ou deux. Il abandonna sans regret son étrange embarcation au courant. Elle disparut rapidement, du moins il le pensa, emportant sa puanteur. Elle se décomposait, s'amollissait et il redoutait à chaque instant que l'air insufflé ne s'échappe. Déjà ce creux où il s'était installé pour ramer s'était modifié, le fond se gonflant sous la pression des gaz de décomposition. L'eau, avant qu'il n'atteigne ce domaine de la Nuit éternelle, s'était réchauffée de plus en plus et avait activé la putréfaction. Il nagea, se cogna à ces excroissances de glace qui pointaient au-dessus de la surface, put enfin les utiliser pour marcher sans cesser totalement de nager. Enfin cette paroi s'éleva suffisamment au-dessus de l'océan pour qu'il puisse l'emprunter sans plonger dans l'eau. Son père disait vrai. Il n'eut nul besoin de ses yeux. Ses oreilles, son nez lui suffisaient pour aller sans risquer de basculer dans le vide. Il pouvait également se reposer de longues heures en utilisant des trous dans la glace pour se protéger du vent. Celui-ci était de plus en plus fort et son hurlement accompagnait

celui du torrent tout en bas. Vint le moment où il estima avancer à une très grande hauteur. D'ordinaire il marchait sur les banquises et aussi à l'intérieur de l'Antarctique, mais en s'élevant progressivement. Ici le vide sur sa gauche était un perpétuel danger et une tentation. Il se demandait combien de temps durerait sa plongée si, par malheur, il devait faire un faux pas. Une éternité ?

Durant de longues heures il s'asseyait, les jambes dans le vide, essayant d'entendre un autre bruit que ceux du vent et du courant. Le bruit d'un moteur de bateau. Celui de cette *Salamandre* qu'il avait connue aux Kerguelen chez son grand-père de rêve. Mais en vain. Le navire était peut-être au loin ou bien n'avait pas encore abordé ce passage.

Il se restreignait sur la nourriture, ne sachant comment s'en procurer si son voyage devait durer encore longtemps. Lui faudrait-il descendre dans ce gouffre, essayer d'agripper le cadavre d'un animal entraîné par le courant ? Sur cette montagne de glace il n'y avait aucune vie, même pas un oiseau pour pondre des œufs. Il s'éloignait du vacarme de l'eau et du vent pour essayer d'entendre autre chose de vivant, mais c'était une perte de temps. Il fit cependant une découverte. À quelques heures de marche en travers de cette montagne, celle-ci descendait en pente douce vers l'océan et aussi vers un semblant de clarté. La première fois, lui qui depuis des jours et des nuits vivait les yeux fermés, il s'était effrayé que ses paupières se teignent d'une couleur jaunâtre. Il n'avait pas tout de suite réalisé qu'il s'agissait de la lumière d'un jour médiocre. En même temps des bouffées d'un air moins froid lui avaient caressé le visage. Il avait eu peur de s'habituer à cet endroit moins effrayant, s'était hâté de retrouver sa profonde tranchée au cœur de cette longue île glacée. Mais il savait que pour retrouver la lumière et un silence bienfaisant il fallait marcher au moins quatre heures. Peut-être trouverait-il quelque nourriture à l'endroit où la glace plongeait dans l'océan. Oh, peut-être pas des phoques, mais des coquillages, des poissons échoués pris au piège d'une cuvette. La banquise, car cette montagne n'était pas autre chose qu'une banquise couvrant des immensités d'océan, se modifiait sans cesse, se brisait, se reconstituait et c'est ainsi que des poissons se trouvaient pris comme dans une nasse.

Il préférait ne pas trop y penser et économiser ses boulettes, mais viendrait un moment où il lui faudrait rejoindre cette plage silencieuse. Seulement une fois là-bas, si la *Salamandre* passait, il n'entendrait même pas le bruit de son moteur.

CHAPITRE 10

Lien Rag avait du mal à dominer sa mauvaise humeur. Une nouvelle fois il avait dû abandonner les Kerguelen où il y avait tant à faire, pour essayer d'amadouer les Roux. Yeuse était en train de les provoquer en officialisant cette chasse aux phoques à l'aide de grands radeaux montés par des Patagons. Et depuis la veille une émission de Punta Arenas avait salué le grand courage de la présidente qui accompagnait cette première expédition en Antarctique. On l'avait même interviewée à cette fin et, d'une voix presque claironnante, elle avait expliqué qu'on ne pouvait laisser mourir des dizaines de milliers de gens, alors qu'une nourriture abondante était disponible sur la banquise Sud.

— Les troupeaux de phoques se sont reconstitués au cours des dernières années d'interdiction de chasse lancée par les Roux. Nous n'avons rien contre les actuels habitants de l'Antarctique, mais nous rappelons qu'ils ne sont pas les premiers occupants de ce territoire et que personne ne peut prétendre en être propriétaire. Des millions de phoques, de morses, d'éléphants de mer, d'otaries s'entassent sur les rivages de glace et peuvent nous apporter des quantités énormes de calories. Je ne dirige pas une opération de force mais s'il le faut nous nous défendrons.

Lien Rag l'avait écoutée avec attention. D'ailleurs cette déclaration avait été diffusée à plusieurs reprises sur les différentes antennes de la Patagonie occidentale. Le gouvernement avait récupéré des émetteurs de grande puissance, lorsqu'il avait été mis fin, jadis, aux agissements d'un certain Cyril le Visionnaire qui avait réussi à tromper les Néos, obtenant d'eux du matériel radio. Les émissions patagones pouvaient être reçues dans tout l'hémisphère Sud et c'était ce qui mettait Lien Rag en colère.

— Elle n'aurait pas dû faire ça. Tous les forbans installés dans les îles, tous ceux qui sont à la recherche d'huile vont se précipiter sur l'Antarctique et ravager les troupeaux jusqu'à ce que les Roux interviennent et en fassent un massacre. Même avec un bon armement aucun de ces aventuriers ne pourra tirer profit de ses tentatives. Les Roux gagneront toujours. Ils peuvent nager sous l'eau et en surface des heures durant, intervenir alors qu'on ne les attend plus. Ils ne le font jamais pour empêcher les intrus de chasser mais une fois que ceux-ci s'enfuient avec leur gibier, croyant avoir déjoué leur surveillance. Et nous qui agissons en toute légalité avec les Roux serons aussi suspects que ces imbéciles.

Farnelle n'avait aucune nouvelle de son fils dont l'émetteur était de faible

puissance, mais elle espérait que lorsqu'ils se seraient rapprochés Gdami pourrait lui décrire la situation.

Lien Rag était d'autant plus furieux qu'il avait laissé Kurty et la *Salamandre* tenter cette aventure insensée du Chenal Noir. Peut-être réussiraient-ils à franchir ce passage mais Lien Rag craignait le pire, surtout pour sa fille embarquée à bord et pour son baleinier. Si les Roux interdisaient la chasse, la pénurie d'huile et de viande serait totale aux Kerguelen et, inévitablement, le mécontentement engendrerait des troubles que sa petite police ne pourrait contenir.

— Et si Jdriège ne juge pas utile de venir te rencontrer ? lui demanda Farnelle un soir. Nous savons très bien que s'il est considéré comme l'héritier de Jdrien, il n'a aucun pouvoir sur son peuple. Le pouvoir c'est la Voix et pas autre chose. Si la Voix ordonne que les Hommes du Chaud soient tous combattus, nous n'aurons droit à aucun statut spécial. Et veux-tu que je te dise, Lien, j'en arrive à approuver Yeuse.

Lien Rag lui jeta un regard noir.

— Tu peux me foudroyer des yeux, mais après tout pourquoi nous seuls aurions ce privilège de tuer une certaine quantité d'éléphants de mer et d'en tirer de l'huile et de la viande ? Yeuse connaît de véritables drames dans son coin. Elle veut les résoudre. Il y a quinze ans que nous négocions avec les Roux. Elle s'est rendue chez eux très souvent, comme le Kid, comme nous-mêmes, pour nous heurter à un refus impitoyable. Nous sommes des êtres de cauchemar qui doivent être détruits. Crois-tu que je vais me laisser détruire, que je vais amarrer définitivement ce baleinier pour me tourner les pouces ? Dans notre maison des Kerguelen ? Ça n'a rien de folichon entre nous, cet archipel. Nous y survivons mais nous ne pouvons affirmer que nous y sommes vraiment heureux.

— Toi aussi, tu déclarerais la guerre aux Roux ? Dans ce cas je serais forcé de réagir.

— Tu nous supprimeras, à Danglov et à moi-même, le commandement du *Dragon* ?

— Nous reprendrons la chasse aux cachalots.

— Pourquoi pas aux Solinas ? Oui, je sais, les Hommes-Jonas les dressent ou vivent en symbiose avec car c'est une race de baleines qui a superbement évolué au cours de la période glaciaire. Mais il y a des millions de Solinas sauvages. Elles viennent même batifoler au large des Kerguelen et la population, ta population, se demande pourquoi elle se prive de nourriture et d'électricité, alors que ces énormes bêtes pourraient fournir huile et bidoche.

Lien Rag ne répondait pas. Depuis quinze ans il attendait que les Hommes-Jonas se manifestent, lui fassent un petit signe, lui prouvent qu'il restait leur ami. Il avait espéré en vain. En protégeant les Solinas il leur avait en quelque sorte envoyé un message mais ces gens-là n'avaient pas daigné y répondre.

— Il est possible, fit-il sans conviction, que si les Roux nous retirent notre privilège, je permette la chasse aux Solinas mais il faudra établir un plan très strict. Nous sommes les seuls aux Kerguelen à nous intéresser aux cétacés. Les forbans et pirates des îles préfèrent la chasse plus facile des phoques. Cependant il ne faudrait pas qu'ils se sentent encouragés à tuer les baleines.

La campagne dirigée par Yeuse avait débuté depuis quinze jours. L'émission de radio avait été diffusée avec une semaine de retard pour laisser à la flottille des radeaux le temps d'atteindre les lieux de chasse. Depuis on n'avait pas d'autres nouvelles, et quand il s'étendait le soir sur sa couchette Lien Rag ne pouvait s'endormir sans penser longuement à Yeuse. Il voyait dans sa provocation une manifestation d'hostilité dirigée ouvertement contre lui. Ils s'étaient aimés des années durant avec des crises, des séparations qui pouvaient s'éterniser. Dans sa folie de lutter contre les Aiguilleurs et contre l'ère glaciaire, il s'était embarqué en direction de ce Bulb qui gravitait autour de la Terre, en compagnie de Kurts, le père de Kurty. Pendant son absence Yeuse se prostituait puis épousait un écrivain, devenait dans la Compagnie de la Banquise organisatrice culturelle, avant d'être appelée bizarrement par Lady Diana pour lui succéder à la tête de la Panaméricaine. Revenu sur Terre, sa première urgence fut de retrouver Yeuse, mais plus jamais ils ne réussirent à reconstituer ce couple qu'ils avaient formé dans le temps.

Il regrettait que Jael ait refusé de l'accompagner. Elle ne pouvait, disait-elle, quitter les Kerguelen alors que leur fille Fleur était engagée dans une expédition dangereuse.

— Imagine, lui avait-elle dit, qu'ils échouent, qu'ils doivent revenir en catastrophe ou qu'ils appellent au secours ? Il n'y aura plus personne ici pour leur venir en aide ?

— Que feras-tu ? Tu t'envoleras dans le dirigeavion, se moqua-t-il, jusqu'à ce qu'il aperçoive des larmes dans ses yeux.

Il regrettait cependant son absence. Lorsqu'elle était à ses côtés il n'évoquait que très rarement le souvenir de Yeuse, mais dans la solitude de cette étroite cabine et face à l'initiative de son amie, il ne pouvait s'empêcher de songer avec une nostalgie attendrie à leur première rencontre dans le traintel de la capitale de la Transeuropéenne. Elle sortait à peu près nue, et le corps couvert de paillettes, du compartiment d'un ami. À cette époque elle était strip-teaseuse dans un cabaret roulant et changeait d'amant chaque nuit. Dès lors, pendant longtemps, ils ne se quittèrent plus.

— Que vais-je faire là-bas dans la mer de Weddell, sinon lui porter secours. Quel hypocrite je fais. La dernière fois à Punta Arenas, sans la présence de Liensun et d’Ann Suba, je l’aurais prise dans mes bras.

CHAPITRE 11

Le représentant de Tharbin, président du Consortium des Bonzes à Tomsk, n'était autre qu'un certain Liu-Tsing qu'elle avait déjà rencontré lorsqu'elle faisait des affaires à China Voksal. C'était un petit homme rondouillard très vif, au regard scrutateur. À Tomsk, son principal travail consistait à expédier des marchandises vers le Nord. Jusque dans la Compagnie du Consortium et surtout à glaner toutes les nouvelles en provenance du Sud. Songe comprit très vite que les Bonzes s'inquiétaient de la mainmise de Fangh sur les petites compagnies au nord du Tibet et au sud de leur concession.

— Pourquoi, lui demanda Liu-Tsing, Fangh a-t-il quitté Evrest Station pour faire la guerre aux pillards mongols ? Ces derniers ne forment que des bandes éparpillées, sans intérêt militaire et ils ne menaçaient en rien ces différentes compagnies.

Elle lui expliqua ce qu'elle avait vu et entendu dans la capitale de la Tachuan Cie. En résumé, Fangh désirait se créer un royaume au-delà du Tibet et laissait les marchands fournir des armes ici même à Tomsk, en échange de viande de mouton et de céréales.

— Mais ce sont des armes légères assez archaïques. Elles n'ont rien de très sophistiqué.

— Je sais, mais dans ces régions elles suffisent à armer les factions rebelles sibériennes et cette compagnie et la nôtre s'en trouvent menacées, car ces terroristes ne pratiquent que la guérilla, attaquent nos convois et les petites stations. Si bien qu'à la frontière les habitants commencent à fuir leurs campements. Les autorités de cette station vous ont donc laissée entrer librement ?

— J'ai voyagé avec des marchands venus de Tachuan par les lignes de montagnes et personne ne m'a interpellée.

— S'ils avaient su que vous étiez avec Fangh à Tachuan, on vous aurait arrêtée sur-le-champ et jetée en prison. Je vous épargne le récit de ce que sont ces prisons, surtout pour une femme, vous n'en sortiriez pas vivante. Vous me dites vouloir rencontrer Tharbin, mais je sais que notre président a quitté le territoire de la Compagnie pour des raisons inconnues.

Il ne se doutait pas que Songe savait où se trouvait Tharbin en ce moment. Helmatt son employeur, représentant des Aiguilleurs aux Échafaudages de la

Tibet Company, l'avait appris. Avec le grand maître Opérasque, il faisait route vers l'île d'Alone où le pape s'était installé, au-delà de la Ceinture de Feu que la *Chimère* des Simone devait leur faire franchir.

— Je pourrais vous fournir un passeport du Consortium, murmura Liu-Tsing sans la regarder franchement. Ainsi vous pourriez circuler librement dans cette grande ville, en attendant d'être autorisée à remonter vers le nord pour rencontrer Tharbin à son retour. Ce qui va demander des semaines, voire des mois. Pour diriger le Consortium à sa place il a nommé un parent. Notre capitale est Talmyr Station, sur la presqu'île du même nom, en bordure de la banquise et du petit cercle polaire.

— J'ai appris qu'il n'y avait pas de liaison ferroviaire directe, qu'il fallait emprunter un radeau omnibus pour rejoindre un poste frontière, là même où l'Ob commence de geler et coule sous une épaisse couche de glace.

— C'est exact, à deux journées de radeau de Tomsk, fit-il à regret ou bien pensant à autre chose. Il la regardait à la dérobée comme s'il n'osait lui demander quelque chose et Songe commençait de se sentir mal à l'aise.

— Je suis ici à Tomsk avec ma femme, mes enfants mais aussi avec la famille de ma femme qui possède des intérêts dans cette compagnie. Ils sont propriétaires de radeaux qui se trouvent sur les marécages de la Vassiougan plus au nord et que l'Ob, avant de geler, alimente par ses crues. On cultive des légumes, du soja et du maïs sur ces grands radeaux articulés. Certains peuvent atteindre plusieurs dizaines d'hectares. En ce moment toute ma famille se trouve là-bas car la chaleur y est plus supportable qu'ici à Tomsk.

Il fit pivoter son siège sur le côté, regarda droit devant lui une carte de l'ancienne Sibérienne morcelée par des dizaines de nouvelles compagnies.

— Il est possible que les autorités de Tomsk aient appris votre présence et je risque gros en vous accordant un passeport, mais je peux prendre ce risque si, en reconnaissance... L'absence de ma femme commence à me peser car elle dure depuis deux mois et je ne peux la rejoindre que très rarement. Je ne l'ai fait qu'une seule fois depuis son départ. Le service d'achats que je dirige me prend beaucoup de temps car il faut discuter sans cesse les conditions.

Songe avait compris depuis longtemps ce que ce petit rondouillard attendait d'elle. Il savait, comme tous ceux de l'entourage de Tharbin, qu'elle se prêtait volontiers à certaines exigences secrètes des contrats qu'elle passait avec leur chef. Exigences non spécifiées clairement, mais le bonze disposait d'un secrétariat maître dans l'art de dresser, à la convenance du patron, les différents articles écrits d'un marché. Et soudain elle se souvenait que ce Liu-Tsing était précisément chargé de cette rédaction. Lorsque par la suite Songe relisait les termes de la convention elle n'en revenait pas de tant de rouerie.

— Ce que je peux fournir à Tharbin, dit-elle sans prendre de précautions, peut lui faciliter la tâche dans ses relations avec la Caste des Aiguilleurs.

Elle n'avait pas du tout l'intention de céder au chantage sexuel de ce sale faux jeton mais craignait qu'à la longue il ne triomphe de sa résistance.

— Voyageur Tharbin appréciera sans nul doute, murmura-t-il, mais encore faudra-t-il avoir la patience d'attendre cette rencontre, de vivre ici à Tomsk sans courir le risque d'une arrestation. Les porteurs de nos passeports sont efficacement protégés et les gouvernants de la Tomsk Cie ne se risqueraient pas à leur chercher des ennuis. Nous allons donc rédiger une convention selon les règlements pour étudier la possibilité de vous accorder ce merveilleux document.

Ce petit sourire chafouin la révolta en même temps qu'elle savait devoir composer avec cet odieux délégué.

— Vous êtes, si je me souviens bien, un grand spécialiste de ce type de convention. Vous avez l'art d'y inclure sous un texte innocent des clauses secrètes ?

— Je suis heureux que vous vous en souveniez, cela facilitera donc nos rapports.

Jusqu'à ce dernier mot, qui était intentionnel, il fit mine de réfléchir puis d'une voix flûtée murmura :

— Je me bornerai cependant à recopier dans cette convention ce que voyageur Tharbin souhaitait obtenir, sans vaines circonlocutions et, si vous le voulez bien sans plus tarder.

Ce n'était qu'un petit employé envieux d'obtenir d'elle les mêmes agréments que son patron.

CHAPITRE 12

Avec l'apparition de la banquise dans le Chenal Noir, les inquiétudes d'Hériquel, le chef-mécanicien, au sujet des réserves de baleinium devinrent chaque jour plus préoccupantes. Kurty décida que l'on utiliserait surtout les explosifs pour s'ouvrir un passage et non la puissance motrice de la *Salamandre*. Dans les débuts le baleinier avait fait merveille pour enfoncer les premières plaques de glace, mais désormais celles-ci devenaient trop épaisses. La banquise formait un pont au-dessus du courant puissant, solidement appuyé sur les deux murailles.

Liensun était passé maître dans l'art du dynamitage de la banquise et s'y consacrait des heures durant, ne rejoignant le baleinier que lorsqu'il était épuisé dès que Grathe ou le bosco le remplaçait.

— Nous perdons du temps avec la banquise. Notre gain n'est plus que deux à trois nœuds.

Fleur n'hésitait pas à rejoindre son frère Liensun pour l'aider, à la grande inquiétude de Kurty qui avait promis à Lien Rag de veiller sur elle, mais cette charge n'était pas la seule cause de ses soucis. Son amour pour la jeune fille souffrait qu'elle s'éloigne, qu'elle risque sa vie, qu'elle s'amuse parfois avec Liensun de petits riens.

Précédant les artificiers, deux marins exploraient le Chenal très en amont et revenaient ensuite donner des précisions, prévenir en cas d'obstacle inattendu ou d'une épaisseur différente de la glace. Ce jour ils accoururent annoncer qu'un cachalot mort encombrait tout le Chenal. À la question de Liensun ils répondirent qu'il n'était pas en état de putréfaction mais certainement congelé, du moins en surface. Prévenu, Kurty décida de refaire ses stocks de baleinium, exigea que toutes les précautions soient prises auparavant pour éviter l'explosion du cétacé. Celles-ci très fréquentes quand on heurtait un de ces cadavres étaient le cauchemar de tout l'équipage et des passagers. Des lambeaux de chair putride allaient s'accrocher dans les mâts tandis que le pont se recouvrait d'une couche de gras infect.

— Nous allons nous amarrer à la banquise avec des ancres de bonne taille et nous débarquerons tout le matériel de fonte, utiliserons des réchauds pour faire fondre le lard.

Les harponneurs se rendirent auprès de l'animal et l'examinèrent

longuement avant de faire leur rapport. Ils confirmèrent que le cétacé n'était nullement dangereux.

— Il a dû se laisser coincer sur la banquise où il est mort d'épuisement, pour finir enfin congelé. Pas de traces de putréfaction. On peut carrément le découper à la tronçonneuse ou à la scie passe-partout.

On attaqua la banquise aux explosifs, pour se rapprocher au maximum de cette source de baleinium que les harponneurs estimaient à quatre cents barils de deux cents litres.

— Au moins nous pourrions travailler tranquilles sans craindre les squales et tous les autres carnassiers de la mer.

Liensun fut volontaire pour ce dépeçage qui, cette fois, se déroula dans une propreté relative, sans écoulement spectaculaire de sang et d'excréments. On tronçonnait le cachalot en énormes rondins qu'on découpait ensuite pour les faire tenir dans les grandes chaudières. Les seuls animaux qui s'en mêlèrent furent d'énormes goélands qui descendaient le Chenal depuis quelques jours, se laissant porter par le vent nord-sud.

Le pompage de l'huile s'effectua à chaud pour éviter qu'elle gèle, malgré les craintes de Kurty sur la vulnérabilité des joints de ses pompes. On remplit les réservoirs après avoir filtré l'huile brute, puis les tonneaux dans les cales.

— Jamais nous n'aurons suffisamment de barils pour emporter toute l'huile obtenue, prévint le chef-mécanicien.

— Nous allons la congeler dans des bacs, dit Kurty, et l'entreposer ainsi.

— Vous savez très bien qu'elle reste tout de même gélatineuse. Nous pourrions recouvrir les blocs de ce plastique qui nous sert pour aveugler des voies d'eau. Nous disposons d'un stock suffisant même en cas d'avarie.

Tout le monde participait à cette tâche répugnante mais le froid intense épargnait des odeurs désagréables.

— Nous ne pouvons pas laisser les débris au milieu de la banquise du chenal, dit Liensun. Lorsque nous dynamiterons la glace, ces déchets seront projetés en l'air et retomberont sur la *Salamandre*.

— Si la glace n'est pas trop épaisse nous avons assez d'huile pour emballer les moteurs et enfoncer celle-ci. Du moins jusqu'à ce que nous soyons loin de ces débris.

Le baleinier réussit à s'ouvrir un passage. La glace raclait ses flancs, mais le bateau avançait malgré la force du courant invisible.

Le radio était un jeune garçon très doué qui adorait jouer avec les fréquences. Il avait réussi à capter des émissions du Vatican, de l'île d'Alone et aussi de Punta Arenas. C'est ainsi qu'ils avaient appris que Yeuse avait décidé de rompre les accords avec les Roux, et que ses chasseurs de phoques allaient attaquer les troupeaux de la banquise antarctique.

Le jeune radio, Anxello, prévint Kurty qu'il avait surpris une émission en morse, ce langage codé si ancien auquel les circonstances redonnaient une nouvelle jeunesse, les points et les traits étant plus facilement transmissibles que la voix d'un opérateur.

— Je les ai notés et décodés. Voici le court message que j'ai pu surprendre.

Kurty en prit connaissance et resta silencieux : « *Ici Chimère. J'appelle Vatican-Saint-Jean.* »

— J'ai l'impression, dit le radio, que cet appel est souvent émis mais reste sans réponse. Vous vous souvenez lors de notre première tentative pour remonter ce fichu chenal, nous avons surpris des échanges radio entre la *Chimère* et un dirigeable du pape ? Croyez-vous que les Simone seraient restés coincés quelque part dans le Chenal Noir ?

— Pouvez-vous estimer à quelle distance ils se trouvent ?

— Avec une belle marge d'erreur. Ils peuvent émettre à cent milles de nous, comme à cinq cents. Avec le morse c'est tout à fait différent. En fait, ce n'est qu'une sorte de parasite structuré en traits courts et longs. Je crains de ne pas y avoir prêté attention tout de suite, mais c'est un tel cafouillage dans les émissions radio. Seules surnagent celles du Vatican et de Patagonie occidentale, et encore ces dernières ont le plus souvent des problèmes, s'éteignent d'un coup, reprennent durant une seconde, disparaissent. Je pense qu'ils ont un bon matériel qu'ils oublient d'entretenir.

Contrairement à Anxello, Kurty ne pensait pas que les Simone se trouvaient coincés dans le Chenal. Ils étaient trop bons marins pour s'être laissés surprendre. En réalité, ils se trouvaient sur le chemin du retour et les deux navires allaient se présenter en face l'un de l'autre.

Il rejoignit la passerelle mais ne jugea pas utile d'informer et d'inquiéter ses amis et l'équipage. Il avait recommandé le silence au radio et savait que le garçon respecterait ses ordres. En y réfléchissant sereinement il n'y avait aucune raison d'appréhender la rencontre des deux navires, mais le croisement provoquerait certaines difficultés. Le Chenal était plus étroit sous cette latitude et on devrait faire sauter de grandes largeurs de glace pour cette manœuvre délicate. Il prendrait lui-même la barre, mais s'il devait approcher un peu trop des parois de ce canyon il y aurait des risques de déchirures, donc

de voie d'eau.

Le plus grand danger se trouvait dans la qualité des personnages embarqués à bord de *Chimère*. Ils n'étaient que quelques-uns avec lui à savoir qu'une délégation du Vatican avait fait ce voyage à l'aller, et que le pape désirait rencontrer le patron de la Caste des Aiguilleurs et Tharbin du Consortium des Bonzes, pour une entrevue secrète. Ces gens-là accepteraient-ils que ceux de la *Salamandre* risquent de les découvrir et de les identifier ?

CHAPITRE 13

La première attaque du troupeau d'éléphants de mer s'était effectuée en pleine nuit, et avec une rapidité qui convainquit Yeuse que ces hommes, tous anciens braconniers venus opérer des années durant sur cette banquise, possédaient une maîtrise et un savoir-faire extraordinaires. Sans s'éclairer, sans autres repères que leur odorat et leur ouïe, le commando des chasseurs avait égorgé quatre éléphants d'un poids total, de vingt-cinq tonnes environ. Rien que des solitaires vivant à l'écart du grand troupeau et proches de la mer. Ils avaient été halés, insufflés selon une très ancienne technique des Patagons habitant les îles du détroit. Le radeau s'était ensuite éloigné en les halant vers le large, mais le patron Junquil avait tout de même pris ses précautions. Grâce à Yeuse, qui leur avait fourni des combinaisons isothermes étanches, deux plongeurs avaient pu surveiller le dessous du radeau, de crainte que les Roux aperçus dans cette étrange embarcation faite du cadavre insufflé d'un morse ne veuillent percer les bidons de flottaison. Mais ce fut inutile, les Roux ne se manifestèrent pas. Voyant que Yeuse s'en félicitait, le patron du *Présidente Yeuse* la mit en garde :

— Ils risquent de nous surprendre quand nous en serons au dépeçage.

Des requins attaquaient déjà les cadavres à la traîne et Junquil fit allumer son unique projecteur pour les repérer et les faire abattre à coups de carabine. Après une heure de route, environ dix milles, le radeau s'immobilisa et on hissa le premier cadavre à débiter, quelque peu déchiqueté par les requins. Si la peau épaisse et le derme avaient commencé de geler, l'intérieur était encore chaud et Yeuse découvrit que ces hommes se dévêtaient entièrement pour entreprendre le découpage, malgré la très basse température. Ils se roulaient dans le lard, s'en enduisaient pour se protéger du froid. Si la plupart gardaient un caleçon ou un simple linge noué pour cacher leur bas-ventre, les plus jeunes, les plus beaux également s'exhibaient sans vergogne avec des regards provocateurs pour leur présidente.

Elle resta debout une partie de la nuit tandis qu'on fondait le lard et qu'on recueillait l'huile. Les prévisions de Junquil se révélèrent exactes. Les vingt-cinq tonnes d'éléphants donnèrent quinze mille litres d'huile et deux tonnes de viande qu'on sala sur-le-champ.

— Pour remplir nos bidons il nous faudra quatre nuits identiques, lui dit le patron, lui-même nu, à l'exception d'un caleçon. Nous ne remplissons les bidons qu'à moitié pour garder la flottabilité. Mais nous ramènerons cinquante

mille litres, comme promis et au moins dix tonnes de viande et les foies de requins abattus.

— Les autres radeaux auront-ils réussi une aussi belle chasse ?

— Ce *sont* des malins. Maintenant nous allons surveiller vraiment la mer en dessous du radeau.

Les deux hommes ne disposaient que d'un tube enfoncé dans la bouche et alimenté en air frais par une pompe à bras plus que rustique. Identique à celles utilisées par les mineurs sous-marins allant chercher du charbon dans un filon noyé sous les eaux.

— Ça pue le morse pourri, murmura Junquil à l'oreille de Yeuse.

Il l'avait approchée en silence et son relent de lard fondu la suffoqua.

— Ils sont à proximité mais ils ont un défaut, celui de sous-estimer les Hommes du Chaud, les êtres de cauchemar disent-ils, et ils ne pensent pas que nous puissions les repérer à la puanteur de leur embarcation en train de se décomposer dans l'eau tempérée.

L'un des plongeurs cogna avec force sur un bidon vide, donnant l'alarme et le projecteur s'éclaira. Le temps qu'elles disparaissent sous l'eau, Yeuse put voir trois têtes de Roux et les grands yeux surpris, éblouis par la lumière.

— Ça grouille de requins et les Roux les craignent autant que nos plongeurs, mais eux se cachent entre les bidons. Nous traînons la tripaille, des chiffons imbibés du sang des éléphants dans une cage en fer et les requins qui nous ont suivis nagent autour de nous. Je pense que les Roux renonceront. Pour cette nuit, mais je me doute qu'ils trouveront une parade.

Un jeune garçon entièrement nu, couvert de sang et du gras des éléphants dépecés, osa quand même plonger dans la mer, se nettoya et remonta aussitôt. Lorsqu'il se hissa juste devant elle, Yeuse put voir son érection avant de tourner le dos. Elle se dirigea vers sa cabine. Junquil lui proposa de l'alcool de maïs avec de l'eau chaude bien sucrée.

— Je vous l'apporte dans votre cabine, murmura-t-il.

Il avait certainement surpris ses regards sur les corps des hommes dépeçant les bêtes et, comme il était le patron, s'arrogeait le droit de proposer éventuellement ses services.

Elle s'assit sur sa banquette, essayant de ne plus penser au jeune garçon qui avait osé se laver dans l'eau de mer glacée, juste sous ses yeux, bravant les squales, et ressortant la virilité triomphante. Elle allait faire comprendre à

Junquil qu'il n'avait aucune chance. Mais lorsqu'il arriva avec le pot d'alcool brûlant au sucre caramélisé, elle appuya sa main sur son ventre.

CHAPITRE 14

L'officier de quart pria Tom-Tom, président du Conseil du Tabernacle, de le rejoindre sur la passerelle de la *Chimère* aussi vite que possible. Le Simone quitta son bureau où il étudiait les rapports des différents magasiniers et monta jusqu'à la dunette.

— Nous avons des interférences radars, lui dit l'officier Mel-Mel, les ondes de nos appareils sont parasitées par d'autres de même nature.

— C'est-à-dire ? demanda Tom-Tom sans fausse honte.

— Qu'un autre radar en mauvais état opère devant nous dans le Chenal Noir. Le précédent officier de quart l'avait signalé sur la main courante mais depuis les interférences se sont aggravées.

— En concluez-vous qu'un bateau vient à notre rencontre ?

— Peut-être pas un bateau, mais un engin qui se déplacerait sur la banquise du Chenal et serait équipé d'un radar. Mais il paraît plus logique de songer à un bateau.

— Nous allons donc nous croiser ? Dans combien de temps ?

— Les calculs sont sur ordinateur mais nous n'obtiendrons qu'une fourchette imprécise. Président, vous parlez de croisement mais celui-ci risque d'être difficile, voire impossible. Depuis deux jours nous naviguons dans un chenal rétréci avec à bâbord comme à tribord une bande d'une dizaine de mètres.

— Un autre mur de glace est en train de doubler les parois existantes tant la température est extrême dans cette zone. Pour ménager la place d'un croisement il faudra utiliser de grosses quantités d'explosifs. Mais ce n'est pas le seul risque. Je me permets de vous signaler que nous avons, à notre bord, les représentants de trois puissances économiques, morales ou encore occultes. La présence de ce bâtiment inconnu faisant route vers nous n'est peut-être pas une simple coïncidence.

Tom-Tom n'avait pas besoin qu'un simple officier de navigation le lui rappelle, il était déjà bien assez ennuyé et perplexe. Néanmoins il remercia, exigea d'être tenu au courant toutes les dix minutes et décida de réunir le Conseil du Tabernacle. Son adjoint lui demanda s'il devait également prévenir

Centdix.

— N'oubliez pas, président Tom-Tom, ce que nous avons appris par notre informateur. Centdix a obtenu de la Loge des Six qu'un projet de péage sur le Chenal Noir soit créé. Les Simone deviendraient donc les gardiens et les propriétaires de cet unique passage entre les deux hémisphères.

— C'est impossible à mettre en place. Notre peuple n'acceptera jamais de vivre perpétuellement dans le noir absolu, le froid intense, plus les risques qu'entraînent un courant et un vent violent nord-sud.

— Centdix voudra à tous les coups faire un exemple et exiger que ce bateau inconnu soit taxé. Enfin, il y a nos invités, les prélats, Tharbin, Opérasque et Charlster. N'avons-nous pas affirmé que nous étions les seuls à avoir franchi le Chenal ?

— Il ne s'agit pas d'un bateau inconnu. J'ai l'idée que c'est l'un des baleiniers des Kerguelen. Soit la *Salamandre* soit le *Dragon*. Mais je pencherais plutôt pour le premier, commandé par ce jeune homme Kurty, fils de Kurts, fameux pirate s'il en fut. Si le garçon a la volonté et l'énergie de son père, il ne renoncera jamais à traverser le Chenal. Écoutez, nous allons simplement oublier Centdix. Je sais qu'il va essayer de rameuter sa génération des Neveuxgrands, mais nous avons besoin de discuter dans la sérénité. Agissons cependant dans le plus grand secret. Si jamais la Loge des Six se doute de quelque chose nous en serons vite informés par notre petit espion.

— Restent les invités, insista son adjoint.

— Pour l'instant pas un mot. Je dois avoir des précisions sur la distance qui nous sépare de ce bateau en face. Les ondes radars ont la fâcheuse tendance, paraît-il, à se propager un peu n'importe comment lorsque l'émetteur est défectueux. Si le bateau se trouve suffisamment loin de nous cela nous laissera le temps de tout prévoir, même le pire.

Juste au même instant Mel-Mel appela de la passerelle. L'ordinateur proposait une fourchette entre vingt-cinq et quarante milles. C'est-à-dire qu'avant la fin de la journée les deux bâtiments seraient face à face. Le mot journée ne voulait rien dire dans cette nuit totale de vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais l'emploi du temps à bord de la *Chimère* restait le même. Il était dix heures du matin et la rencontre s'effectuerait certainement entre dix-sept et vingt heures du soir.

Les membres du Conseil s'affolèrent malgré les précautions oratoires de Tom-Tom, et plus d'un gémit qu'on n'aurait jamais dû entreprendre la traversée de la Ceinture de Feu, surtout en empruntant ce Chenal Noir plein de dangers. Ceux-là se contentaient des petites croisières que les Simone

effectuaient dans l'hémisphère Sud où justement les océans occupaient une grande surface.

— Qu'avions-nous à faire de cette délégation de la papauté ? Nous ne sommes pas des Néos et nous ne devons pas nous mêler des affaires des autres. Que les Bonzes, les Aiguilleurs, les Néos se débrouillent ensemble et nous fichent la paix. Et puis ce Charlster, hein, qui vit en concubinage avec une femme qui pourrait être sa fille et même sa petite-fille. Quel bel exemple pour notre jeunesse ! Nous avons des lois morales très strictes à bord de notre beau navire. La présence d'un couple uni seulement par le désir de forniquer nous est intolérable.

— Encore heureux que ce freluquet de Nona-Nona ne soit pas parmi nous. Oui, moi je persiste à l'appeler de son véritable nom et refuse celui de Centdix. Ce garçon est trop prétentieux, il nous attirera des ennuis.

— Quand vous en aurez fini avec vos récriminations, nous parlerons sérieusement de la situation présente qui ne souffre aucune tergiversation. Nous allons être en face d'un autre bateau. Certainement l'un des baleiniers des Kerguelen et je parierais sur la *Salamandre*. Que ferons-nous ?

Tom-Tom exposa les difficultés que lui avait laissé entrevoir Mel-Mel sur l'étroitesse du Chenal et l'élévation de deux autres parois qui le rétrécissaient encore, activant le courant.

— Arrêtons-nous dès que nous trouverons un élargissement pour attendre l'autre bateau.

— Ne pouvez-vous entrer en communication avec son commandant ? s'étonna un autre membre du Conseil.

— Nous essayons, fit Tom-Tom, espérant que son adjoint y avait songé à sa place. Le téléphone sonna et Mel-Mel lui annonça que les interférences persistaient. L'ordinateur établissait une fourchette plus serrée. En l'état des choses la rencontre devrait s'effectuer aux alentours de dix-sept heures.

Le président communiqua ce dernier chiffre aux conseillers qui s'affolèrent encore plus.

— Toujours pas d'échanges radio ? hurla l'un d'eux.

— Faites marche arrière si vous ne trouvez pas un endroit pour ce fameux croisement, glapit Jila-Jila, une femme, la doyenne de l'assemblée avec ses cinquante ans. On avait d'ailleurs fêté son grand âge si rare chez les Simone.

— Impossible de repartir en arrière avec notre poupe. La banquise se reforme très vite et nous ne pourrions la fendre, juste la faire sauter. En allant

de l'avant nous pouvons parfois nous dispenser d'utiliser d'explosifs. Nous en fabriquons, me direz-vous, mais en ce moment la demande dépasse la production et nous puisons dans nos stocks.

— Quelqu'un nous a trahis, déclara solennellement Typhise, qui refusait depuis toujours que l'on double son nom comme c'était la coutume à bord. Nous avons été trahis par le pape ou par les prélats puisque eux seuls savaient que le Chenal existait et nous avaient donné ses coordonnées géographiques. Ce secret confié par Pie XIII était le paiement de cette croisière dangereuse, ne l'oubliez pas.

— Un instant, Typhise, s'énerma Tom-Tom. Nous avons à bord le grand savant Charlster, créateur des conditions atmosphériques pour obtenir ce passage. Il a réussi à immobiliser, le long de ce méridien proche du 120^e, une masse de poussières lunaires si épaisse que le Soleil est occulté, ce qui amène nuit et froid glacial sur une zone large de dix à vingt kilomètres, mais avec une sorte de canal médullaire central où les conditions de vie sont extrêmement difficiles, ce Chenal Noir. Charlster est un savant qui a pu bavarder. A-t-on seulement exigé de lui le secret ? Ne parlez pas inconsidérément de trahison.

— Seriez-vous devenu néo ? ricana Typhise.

— Ne dites pas de sottise. Je suis le président et l'ordonnateur du culte du Tabernacle. Depuis de longues années vous me faites confiance.

— Oui, mais je le regrette, dit Jila-Jila. Lorsque vous nous avez arraché la décision de faire engrosser nos sœurs par cet équipage de la vedette *Titan*, que commandait Lien Rag, nous aurions dû vous forcer à démissionner, car nous voilà avec la génération de ces Simone mesurant tous dans les un mètre et qui en prennent la grosse tête. Ils finiront par établir un régime d'apartheid qui exclura tous ceux qui n'atteignent pas cette taille.

Cette attaque fit glousser Typhise qui, après s'être étranglé de rire, lança avec ironie :

— Jila-Jila est surtout pleine de regret et de ressentiment de ne pas avoir été sélectionnée. Elle avait plus de trente ans à l'époque et on l'a tenue à l'écart. Je sais qu'elle aurait bien aimé se faire engrosser par le beau capitaine de la vedette, celui qui s'appelle Lien Rag et qui dirige les Kerguelen.

Tom-Tom comprit que le conseil allait se transformer en pugilat, car le chahut devint invraisemblable et il quitta la salle lorsque Jila-Jila se rua sur Typhise, pour lui arracher les cheveux et lui envoyer son pied dans le bas-ventre. Il retrouva son adjoint qui le rassura. Il avait songé à entrer en communication avec le bateau inconnu mais en vain. De même le dirigeable

contacté en morse ne pouvait fournir aucune précision. Il volait à l'aplomb de la *Chimère* et n'osait s'en écarter. Son équipage ne distinguait rien depuis cette hauteur de quatre cents mètres environ.

Il se dirigeait vers la passerelle lorsqu'il se trouva face à Centdix campé dans la cursive, jambes écartées, mains sur les hanches, impressionnante silhouette pour un homme déjà âgé qui mesurait moins de soixante centimètres. Derrière lui la Loge des Six barrait le passage. Tom-Tom eut pour la première fois de sa vie peur de ce représentant de son propre peuple. Jamais il n'avait eu affaire à des Simone aussi contestataires et aussi pétris de violence.

— N'était-il pas décidé que je devais assister à chaque réunion du Conseil du Tabernacle ? fit Centdix avec un sourire effrayant. Si vous ne tenez pas vos engagements nous allons devoir prendre le commandement de la *Chimère* à votre place.

— L'urgence était telle, murmura Tom-Tom sans se faire d'illusion, que nous ne pouvions contacter tout le monde.

CHAPITRE 15

Un matin, Farnelle vint frapper à la cabine de Lien Rag, lui criant à travers la porte que le *Gdabel*, le bateau de son fils Gdami, venait de donner sa position.

— Nous le rejoindrons au milieu du jour. Il est en train de pêcher.

— Pêcher ? Il a quitté son poste d'hivernage au fond de la mer de Weddell ?

Mais déjà Farnelle était repartie. Il s'habilla en hâte, décida de ne pas enfiler sa combinaison isotherme. À cette latitude le froid, dans les moins dix, restait encore supportable avec une bonne veste fourrée. Il accéda à la dunette où Danglov était de quart.

— C'est quoi cette histoire de pêche ?

— Le *Gdabel* a dû quitter son hivernage pour pêcher du côté des Orcades du Sud.

— À cause de Yeuse et de sa nouvelle politique ?

— Sûrement.

— Alors notre droit de chasse serait supprimé ?

Farnelle les rejoignit, venant de la radio.

— Ils ont tué un orque, un jeunot, et sont en train de le dépecer. Surtout pour la viande car le gras d'un orque est plutôt mince. Ce sont des tueurs, des excités qui ne sont que muscles. Ne me demande rien, Lien, je n'en sais pas plus. Gdami n'est jamais bien bavard mais à la radio encore moins. Et Zabel est en train de saler la viande d'orque. S'il a quitté la baie c'est qu'il y a du grabuge.

Entre le moment où ils distinguèrent dans les brumes les croix des deux mâts envergués de la barcasse de Gdami, et celui où ils l'accostèrent dans une mer très calme, s'écoulèrent deux longues heures.

— La chaudière fume encore, tout le lard n'est pas fondu, remarqua Farnelle.

Ils rejoignirent l'autre bord avec un canot à rames, grimpèrent à bord. Le *Gdabel*, baptisé du nom du fils du couple, était une ancienne chaloupe massive aménagée en phoquier. Le plat-bord pouvait donc s'escalader sans échelle et Farnelle n'était pas la moins agile pour ce faire. Elle étreignit son fils, sa bru, son petit-fils, huma l'air pour déclarer que la graisse d'orque avait une odeur plus sauvage que celle des éléphants de mer.

— Nous avons préféré prendre le large sans demander d'explications. Les radeaux de Yeuse, d'abord trois puis cinq, ont emporté dans les quatre cent à cinq cent mille litres d'huile. En gros, les Patagons ont tué entre cent vingt et cent cinquante éléphants de mer. De vieux solitaires échoués en bord de mer qu'ils peuvent gagner plus facilement, car leurs ailerons ont du mal à soutenir leur poids.

— Ce n'est pas excessif, remarqua Lien Rag. Le troupeau de la banquise Fisher doit compter au minimum un million de têtes.

— Tu as raison, dit Gdami. Mais les Roux n'acceptent pas qu'on tue une seule bête. Et comble de malchance si j'ose dire, trois Roux qui nageaient sous l'eau pour percer les bidons du premier radeau ont été coupés en deux par des requins. Le patron de ce radeau, un vieux braconnier fichtrement malin et excellent marin avait accroché de la tripaille et des morceaux sanglants dans une cage en fer. Les squales suivaient à la trace et les Roux ne se sont pas méfiés. Sur ce radeau, je l'ai repérée avec ma longue-vue spéciale, il y avait Yeuse. Et plus tard j'ai vu des combinaisons de plongée pour les Patagons.

— C'est son peuple, plaida Lien Rag. Elle ne veut pas qu'il disparaisse à cause de la famine.

— Cinq cent mille litres, et environ cinquante tonnes de viande ne vont pas la réduire d'un coup, s'écria Gdami. Ce qui laisse supposer des expéditions de chasse encore plus considérables. Bientôt des nuées de radeaux s'abattront sur le troupeau de Fisher. Un million de bêtes oui, entre quatre et cinq millions de tonnes. Combien d'habitants en Patagonie ? Deux millions avec les réfugiés ? Besoins : environ deux cents millions de litres d'huile et autant de bidoche en kilos. Entre cent cinquante et cent quatre-vingt mille éléphants de mer abattus chaque année. Naissances actuelles très réduites sans qu'on puisse expliquer pourquoi, sinon que les femelles deviennent stériles ou encore les mâles, ou les deux. Ce serait acceptable, l'équilibre étant préservé, mais pas pour les Roux.

— Parce que le nombre actuel est trop important pour la richesse en poissons de la mer de Weddell. Le hareng devient rare et du coup les éléphants de mer restreignent leur natalité. Il y a d'autres troupeaux encore plus importants de l'autre côté du continent, dans la mer de Davis.

— Une trop longue traversée pour les radeaux. Non que les Patagons soient des froussards, mais la quantité de charbon nécessaire serait excessive et enfoncerait les radeaux dans l'eau. Quand le *Rewa* que Yeuse fait refondre entièrement sera opérationnel, il pourra aller là-bas et remplir ses soutes. Dans les cinq mille tonnes chaque fois.

— Crois-tu que nous pouvons nous rendre sur Fisher pour user de notre droit de chasse ? Les Roux vont-ils nous en chasser ? L'effervescence a dû se calmer.

— Les radeaux sont revenus. Ils ont eu la chance incroyable d'avoir une mer plate, ont traversé le Drake en un temps record, vidé les bidons et sont réapparus. Les Roux sont sur le pied de guerre désormais et ne verront pas d'un bon œil votre approche.

— Si nous transférons notre droit sur la mer de Davis. Trois semaines de navigation supplémentaires et là-bas nous ne prendrons que le même quota, fit la mère de Gdami.

Ce dernier haussa les épaules.

— Sans l'accord des Roux ? C'est tout juste bon à leur faire résilier ce contrat tacite. Écoutez, essayez la banquise Fisher, vous y serez demain et vous verrez.

— Jdriège est toujours absent ?

— Certainement. Je sais qu'il a utilisé un de ces morses insufflés que les Roux installés sur la banquise de Getz utilisent en guise d'embarcation. Il est parti avec, a rejoint ce nouveau courant effroyable qui meurt non loin de là, l'a remonté en évitant de se laisser happer et de se retrouver au point de départ. Ensuite, je ne sais pourquoi, son morse à moitié décomposé serait revenu s'échouer sur la banquise de Getz.

J'ignore ce que ton petit-fils est devenu. Les Roux ne paraissent pas inquiets. Je pense qu'il remonte le fameux Chenal Noir. Comment ? Ça aussi je l'ignore.

— Nous allons vers la banquise Fischer, décida Farnelle. Nous attendrons le milieu de la journée pour nous présenter là-bas et être parfaitement identifiables. Toujours sur notre coin de chasse.

— Essaie de me tenir au courant si ces foutus émetteurs-récepteurs veulent bien pour une fois fonctionner.

CHAPITRE 16

Depuis peu, des goélands gigantesques se laissaient emporter par le vent puissant et s'amusaient parfois à le frôler. Dans l'obscurité il les avait tout de suite identifiés à leurs cris, à leur odeur forte de guano et de poisson dont leurs plumes ne se débarrassaient jamais, surtout le duvet plus cotonneux de leur ventre. Dès lors, il s'était tenu sur ses gardes, avait pressenti quelques secondes avant qu'un de ces oiseaux lui fonce dessus. Soit par jeu soit par intimidation, mais il les connaissait assez pour pencher pour la seconde explication. Il devina donc cette approche et saisit l'oiseau à bras-le-corps. Tout de suite il trouva le cou, le tordit sans pitié. Le poids de l'animal mort lui fit baisser le bras, le surprenant. C'étaient des animaux énormes et celui-là pesait aussi lourd qu'un manchot bien gras. Jdriège savait que leur chair était comme celle du poisson, mais avec des relents de viande corrompue parfois. Cela ne l'empêcha pas de plumer le cou, de mordre l'artère pour boire le sang. Il s'allongea sur le faite de la paroi, souleva l'oiseau à bout de bras pour que tout son sang descende dans sa gorge. Lorsqu'il n'y eut plus que des gouttes, il déchiqueta le corps à mains nues, ouvrit le ventre et dévora son foie gros comme ses deux mains réunies. Il arracha ensuite les filets et termina par une cuisse que, finalement, il rejeta. Trop dure. Il lui fallait économiser ses boules de viande et de graisse car la traversée de ce passage s'avérait plus longue que prévu. Lorsqu'il utilisait ses dons pour évaluer la distance à parcourir, il ne retrouvait que des images obscures et les sensations habituelles, l'odeur de la glace, celle de ce torrent furieux qui, parfois, projetait des éclaboussures salées jusqu'à sa hauteur. Il lui arrivait de descendre la paroi en utilisant la moindre encoche, la moindre saillie. Il savait qu'un autre mur était en formation et que l'eau charriait de gros glaçons. Bientôt il atteindrait la banquise et essaierait de pêcher avec son harpon. Il savait que des animaux morts étaient entraînés par le courant. Des cadavres de baleines formaient des barrages momentanés que la force de l'eau finissait par balayer.

Jamais ne lui parvenait l'image de grand bateau sur lequel se trouvaient Fleur, son frère et plusieurs autres êtres du Chaud dont il recevait les images plus ou moins floues. Mais celles de Fleur étaient si nettes qu'elles ne pouvaient jaillir d'un rêve. Et si la Voix se trompait sur l'origine des Hommes du Chaud ?

La Voix ne l'accompagnait plus et l'esprit de son père Jdrien se faisait rare. Il n'en recevait ni encouragements ni conseils, il était son propre maître, ce qui était tout à fait inattendu pour un Roux. Tous ses frères de race vivaient

en communauté, se déplaçaient selon les conseils de la Voix.

De plus en plus souvent, lorsqu'il se penchait sur l'abîme, montaient vers lui les chocs des blocs de glace et les odeurs de celle-ci toujours emportée par le courant. C'étaient de véritables petits icebergs qui circulaient en bas. Leur odeur mêlait celle du sel à celle du poisson et des algues, avec parfois un relent inconnu, mauvais quand un cadavre se trouvait inclus, congelé dans un gros bloc, plus agréable quand les plantes d'une région tempérée avaient subi le même sort. Une fois où il était descendu à ras de l'eau, il avait eu une grande surprise. Sur l'étroite corniche qu'il suivait, un objet étrange s'était échoué, long, avec des excroissances multiples. Certaines très dures, d'autres tendres et comestibles. Il se souvint alors des arbres des Kerguelen que Yeuse lui avait détaillés. C'était un tronc d'arbre, venu de très loin avec ses racines, ses branches et ses feuilles.

La Voix lui avait assuré qu'il parviendrait à lutter contre le Chaud s'il le désirait profondément et s'il faisait appel à l'esprit de son père, le Messie. Alors il s'enthousiasmait pour des images merveilleuses. Il escaladait le bateau de Fleur, pénétrait dans sa cabine pourtant surchauffée et la prenait dans ses bras. Sans nul besoin de cryohormones ou de combinaison embarrassante.

Peu après la capture du goéland, il trouva enfin la banquise et se déplaça plus rapidement vers le nord.

CHAPITRE 17

Reiner vint lui annoncer que le dix-septième radeau venait d'être mis à l'eau et qu'il pourrait rapporter environ cent mille litres de fuphoc et vingt tonnes de viande. La technique de construction avait consisté à fixer un gros réservoir de cinquante mille litres au centre du plancher et ensuite de faire reposer celui-ci sur les bidons habituels.

— Un réservoir cylindrique. Il s'agit en fait d'une citerne ferroviaire abandonnée depuis longtemps dans un entrepôt de la Compagnie. Nous l'avons sciée aux deux tiers pour l'utiliser. L'intérieur doublé d'une matière plastique était sain et surtout inodore.

— Ce ne sont plus des radeaux mais de véritables bateaux, fit Yeuse en souriant.

— De plus nous leur avons adjoint une étrave, oh juste deux plaques en V qui permettent d'avancer plus rapidement dans la mer et d'économiser du charbon. Ah, le charbon, voici le problème. Il faut assécher une des mines, la plus riche et en reprendre l'exploitation. Mais nous devons d'abord l'isoler de la mer et pomper. Et des pompes nous en manquons. Les seules assez puissantes que nous connaissons se trouvent aux environs du 45^e parallèle, là où la température moyenne atteint les soixante degrés. Un ingénieur réfugié ici m'a confirmé que deux grosses pompes puissantes aspiraient l'eau d'un canyon, pour irriguer un altiplano où l'on cultivait du café sous serre durant l'ère glaciaire, voici vingt-cinq ans. Les tuyaux plongeaient sous la glace pour atteindre l'eau de ce rio encaissé qui coulait sans jamais se tarir. Les deux pompes sont en place et, tenez-vous bien, fonctionnent à la vapeur. N'est-ce pas extraordinaire ?

— Qui ira les chercher ? demanda Yeuse en haussant les épaules. N'est-ce pas utopique ?

— Cet ingénieur se propose avec des amis à lui, à condition qu'au retour on les sorte eux et leurs familles du camp de réfugiés, qu'on leur trouve un toit et du travail. Il accepterait de diriger l'épuisement de la mine la plus exploitable. Il dit qu'en moins de six mois on peut l'assécher et commencer l'exploitation.

— Il s'appelle comment ce rêveur ?

— Jougez. Je me suis renseigné, c'est un homme très compétent. Bien

entendu, il a besoin qu'on lui fournisse de quoi entreprendre son expédition. Pensez-vous que l'hydravion pourrait...

— Jamais de la vie ! J'ai trop d'ennuis avec Benfield qui veille jalousement sur ses réserves d'huile. Il redoute toujours des émeutes ou je ne sais quelle attaque. Il pense que les Roux vont finir par réagir et contre-attaquer ici chez nous. Et quand j'y réfléchis, je ne trouve pas cette hypothèse stupide. Nous leur avons quand même arraché près d'un million de litres d'huile et de la viande. Mille tonnes d'huile, plus de trois cents éléphants de mer tués. Vous avez inspecté le *Rewa* ? Je suis déçue par la lenteur des travaux.

— Il fallait choisir, distribuer l'huile et la viande aux plus démunis ou hâter les réparations de ce cargo transformé en phoquier. Mais nous parviendrons à le faire naviguer.

— Dans combien de temps, des années ?

— Non, pas plus de six mois. Que décidez-vous pour Juguez ?

— Faites-moi un rapport.

— C'est surtout une question de matériel. Nous pouvons nous le procurer par le troc.

— Le troc, toujours le troc alors que nous avons ce projet d'une monnaie qui rétablirait une économie plus forte. Le troc nous fait végéter dans une économie même pas artisanale. Une économie de petits producteurs sans grande ambition. Nous sommes, pour cette monnaie, à la recherche d'un nom qui serait aussitôt populaire et recevrait la confiance des petites gens. Lienty Ragus travaille là-dessus.

Reiner évita tout commentaire. Entre les deux hommes, tous deux portant le titre de conseiller, c'était l'hostilité feutrée, la méfiance continue et hypocrite. Lienty Ragus, plus communément appelé Gus, désavouait totalement la reprise de la chasse sur le territoire des Roux. Il jugeait Reiner comme un homme sans éthique, uniquement préoccupé de réussite. Désormais l'un et l'autre s'abstenaient de toute polémique. Gus, comme le disait Yeuse, essayait de mettre sur pied un système monétaire. Mais le troc était tellement implanté dans les habitudes quotidiennes qu'il serait difficile d'obtenir la confiance pour des billets de banque. Cependant les commerçants demandaient justement une monnaie. Certaines transactions actuelles, notamment les achats en gros de marchandises se faisaient en or, pièces, pépites et aussi poudre d'or scellée dans une capsule en plastique qu'il fallait sans cesse peser, analyser car des filous remplaçaient l'or par des matières de même apparence.

— Si j'allais trouver Benfield moi-même ? proposa Reiner. Je lui, offrirais de l'huile pour le prêt de son hydravion. En une journée Juguez et ses compagnons seraient sur place pour démonter les fameuses pompes. L'endroit est désert, abandonné par la population. La nuit la température descend vers les quarante. On peut s'abriter le jour au fond de grottes profondes mais le travail sera quand même pénible.

— Comment transporterez-vous ces pompes ? Elles doivent être lourdes ?

— Dans les six tonnes chacune, mais avec la chaudière, les pistons, tout. Un vieux modèle, certes, mais fiable. Jamais en panne. Juguez doit me faire une proposition pour l'enlèvement et le transport.

Une fois seule, elle se dirigea vers sa fenêtre qui ouvrait sur le rivage. Depuis quelque temps de petites embarcations bricolées avec de la corde végétale et du liège prenaient la mer, du moins les chenaux à travers les îles du détroit, pour pêcher. On vendait de l'huile de poisson pour les moteurs. Elle empestait les rues faute d'être raffinée. Mais une économie souterraine, illégale, s'organisait et un jour elle absorberait l'économie officielle trop rigide, soumise à des règlements draconiens, à des avidités trop négatives.

Elle retourna à son bureau, lut une lettre de l'évêque qui demandait comment se procurer du vin de messe. On lui en avait proposé fabriqué avec toutes sortes d'ingrédients, sauf des raisins. Et sur la zone tempérée de Punta Arenas il n'y avait pas une seule vigne. L'évêque demandait l'autorisation d'importer un vin de Patagonie orientale. Un vin datant de l'époque glaciaire. Magellan Station cultivait des vignes sous serres de grande réputation, mais depuis elles avaient disparu. Restaient quelques barriques d'un vin peut-être trop vieux mais à base de raisins.

— Et hors de prix. Comment le prélat pourra-t-il le payer ?

Lienty Ragus téléphona pour demander une entrevue. Il devenait très cérémonieux avec elle, prenait ses distances et elle en souffrait. Elle voulait oublier cette étrange nuit passée avec le patron du radeau où elle avait embarqué lors de la première chasse. Junquil l'avait surprise par sa délicatesse mais aussi par son inépuisable désir. Cette nuit d'amour l'avait réconfortée, rassurée, lui faisant oublier son âge. Elle pouvait encore séduire un homme, exciter un garçon comme celui qui s'était présenté nu et ruisselant d'eau de mer ce même soir.

Elle pria Gus de venir sans faire de manières. Il entra avec un dossier qu'il plaça sous ses yeux. Elle découvrit des photographies de gros bidons en matière plastique. Plus loin ces mêmes bidons étaient fixés sous les radeaux.

— C'est pour la flottabilité, crut-elle devoir expliquer.

— La flottabilité, répéta-t-il sur un ton presque précieux. Elle a bon dos. Ces bidons sont remplis d'acide chlorhydrique pour brûler les Roux qui s'approcheraient des radeaux.

Elle sursauta.

— Reiner n'est pas au courant.

— Ah, oui, fit-il goguenard. C'est pourtant lui qui les a retrouvés dans un dépôt de matériel ferroviaire. Cet acide servait à nettoyer les machines à vapeur entartrées. Un système d'ouverture depuis le radeau fera écouler l'acide en un nuage épais autour de l'embarcation.

CHAPITRE 18

Depuis des heures, ne pouvant dormir, Charlster effectuait des opérations qui l'absorbaient au point qu'il n'entendit pas Louria Finister se lever, faire sa toilette, ouvrir la porte au jeune Simone qui livrait le plateau de leur déjeuner. Elle déposa à côté de l'ordinateur portable une partie de ce repas que le savant avala sans même s'en rendre compte. Depuis quelque temps il soupçonnait une anomalie dans le comportement de ce morceau de Lune, Altaï, qu'il voulait proposer à la colonisation humaine pour reprendre l'expansion des poussières. Il n'en avait soufflé mot à son assistante, ne parvenant pas à détecter de quoi il s'agissait très exactement.

Pour le moment il ne tenait pas compte de la découverte de la jeune femme, la présence inattendue d'un second satellite, artificiel celui-là. Non qu'il doutât de sa réalité, mais il n'apparaissait pas clairement sur les photographies, ressemblant à l'ombre portée du premier, ce qui était tout à fait exclu. Ombre portée sur quel support, sur fond d'espace ? Inadmissible. D'ailleurs, même dans le flou des prises de vues cet objet céleste paraissait plus longiforme qu'Altaï.

Lorsqu'il se leva pour aller au cabinet de toilette il constata, surpris, que la jeune femme avait quitté la cabine. Il se rendit compte également qu'il avait pris son petit déjeuner sans en garder le souvenir. Il n'avait pas envie de retourner à ses calculs, et aurait aimé s'entretenir avec Louria de son travail. Elle se rendait régulièrement dans la salle des ordinateurs de la *Chimère* pour affiner ses hypothèses. Elle, prétendait que ce satellite inconnu et difficile à détecter n'était autre qu'un Bulb, un animal de l'espace. Durant une bonne partie de l'ère glaciaire un autre Bulb avait régi la mécanique des poussières lunaires, les empêchant de floculer pour que persistent sur Terre le froid, la glace et la société ferroviaire qui en découlait... Au sein de ce premier satellite vivant, une fraction des colons en avait décidé ainsi, instituant ce que l'on avait appelé l'Abominable Postulat. Ce principe défendait le statu quo de la glaciation de la planète et de l'existence primordiale du chemin de fer, excluait toute tentative pour revenir à une ère solaire plus acceptable, et préconisait les méthodes les plus brutales pour éradiquer celles et ceux qui refuseraient de souscrire à cette décision. Cette attitude despotique avait été combattue par une autre communauté, celle des Ragus. À l'heure actuelle, les deux représentants les plus connus de cette famille étaient Lienty Ragus, dit Gus et Lien Rag son cousin dont les parents avaient abrégé le nom de famille.

Au sujet de ce frère cadet du Bulb, Louria Finister recherchait dans les

centres d'archives enregistrées la preuve de ce qu'elle avançait. Lienty Ragus, dernier rescapé du Bulb qui s'était englouti dans le Pacifique, devait selon elle posséder la preuve de ce qu'elle avançait. Mais tout comme Charlster elle soupçonnait Opérasque, grand maître des Aiguilleurs et Tharbin, président du Consortium des Bonzes de disposer eux-mêmes de documents. Sans oublier le pape.

Il allait sortir de la cabine lorsque la jeune femme poussa violemment la porte, la referma avec précipitation. Elle haletait comme si on l'avait poursuivie.

— Il y a une émeute, peut-être une révolte de cette nouvelle génération, vous savez les Neveuxgrands ?

Il haussa les épaules d'un air étonné. De colère Louria tapa du pied comme une gamine.

— Mais si, voyons, je vous ai raconté comment... Et puis à quoi ça sert, vous ne vous intéressez pas à tout ça. Pourtant vous avez rencontré Centdix, le chef de ces jeunes gens.

— Ah, oui, ce garçon un peu exalté qui voudrait devenir le maître du Chenal Noir, m'a-t-il avoué alors que nous étions ensemble dans la bibliothèque.

— Voilà. Ils se sont emparés de Tom-Tom, le président du Conseil du Tabernacle, ainsi que de tous les conseillers et prétendent prendre le pouvoir. Mais les effectifs de la navigation n'acceptent pas leur coup d'Etat et refusent de leur obéir. Les Neveuxgrands, armés, font le siège de la passerelle et de tous les postes stratégiques de ce bateau.

— C'est fort ennuyeux, fit le vieux savant, car nous allons prendre du retard pour la rencontre avec Pie XIII. Et notre séjour dans cet horrible endroit que j'appellerai volontiers le Styx, du nom du fleuve des Enfers chez les Grecs, risque de se prolonger encore.

Louria, énervée par ces considérations sans rapport avec la gravité du moment, essaya de lui faire comprendre qu'au-delà du retard pris, ils risquaient leur vie. Déjà des Neveuxgrands l'avaient poursuivie dans les coursives et elle ne leur avait échappé que de justesse. Ils séquestraient les prélats, Tharbin et Opérasque, dans leur cabine.

— Je me trouvais dans la bibliothèque et l'attitude des Simone m'avait intriguée. J'ignore ce qui a pu déclencher ce mouvement insurrectionnel, mais les filles et les garçons de cette génération pourvus d'une taille supérieure m'ont paru bien décidés à aller jusqu'au bout.

— Ce Centdix souhaitait devenir le maître du Chenal Noir pour prélever un droit de passage. Je vous le dis, c'est le Styx, et ce nabot se prend pour le nocher Charon qui exigeait une pièce d'or pour faire traverser ce fleuve infernal.

— Arrêtez avec vos références, cria-t-elle, vous devenez sénile ou quoi ? Je vous parle d'un événement en train de se dérouler et vous me balancez à la figure votre culture à la noix. Vous manquez de réalisme.

— Etes-vous vraiment certaine que cet événement se déroule alors que nous sommes encore en vie ? fit-il songeur. Ne serions-nous pas déjà morts ou sur le point de l'être ?

Elle allait répondre avec rage, mais soudain resta la bouche ouverte et leva le doigt.

— La *Chimère* vient de s'immobiliser. On n'entend plus craquer la banquise lorsque l'étrave la fend. Et les machines sont à l'arrêt.

Charlster découvrit l'étrange silence et ne put s'empêcher de le trouver délicieux, mais n'osa en faire part. Ce navire pourtant bien conçu, très bien insonorisé vibrait quelque peu depuis qu'il descendait le cours de ce fleuve étrange entre deux parois de glace. Il décida de ne pas trop se soucier de ce qui se tramait à l'extérieur, regagna sa table de travail, en réalité une planche qui pouvait se relever pour être plaquée à la cloison.

— Vous n'allez pas vous isoler en travaillant ? fit-elle pleine d'acrimonie, mais aussi d'admiration. Dans l'état où elle se trouvait, jamais elle n'aurait pu s'occuper l'esprit à son travail scientifique.

— J'essaie d'élucider une anomalie d'Altaï, dit-il. Je ne vous en ai pas parlé plus tôt car je doutais, mais peu à peu je parviens à éliminer mes hésitations. Ce satellite naturel, puisque issu de la Lune, tourne sur lui-même plus ou moins vite selon un rythme irrégulier.

Elle avait collé son oreille à la porte et n'avait pas paru entendre, mais son subconscient, peut-être, se chargea de la faire réagir.

— Que venez-vous de dire ?

— Hé, vous écoutiez si cette plèbe vulgaire se déchaînait au lieu de boire mes paroles, mais je veux bien répéter une fois de plus, comme je le ferais pour des élèves peu doués.

Elle oublia cette dernière phrase, se détacha de la porte pour le rejoindre, se pencha en même temps que lui sur l'écran du portable. Ses cheveux noirs frôlèrent la vieille joue de Charlster. Sans être dupe il interprétait ce

rapprochement comme une marque de tendresse filiale. Ses sentiments pour Louria étaient dénués de tout désir physique.

— Mais bien sûr, fit-elle d'une voix triomphante, c'est mon satellite en partie invisible qui influe sur cette rotation. Et qui peut-être le fait sciemment, enfin ce sont ceux qui éventuellement se trouvent à l'intérieur de son corps qui agissent.

Il restait sceptique sur l'existence de colons dans ce satellite inconnu, mais comme il allait le dire des coups violents ébranlèrent leur porte.

— Ouvrez au nom du comité révolutionnaire des Neveuxgrands, hurla une voix juvénile.

CHAPITRE 19

Deux éclaireurs précédaient la *Salamandre* sur la banquise, signalant les difficultés à venir, mesurant l'épaisseur de la glace. Selon celle-ci, le navire pouvait la percuter sinon les explosifs devenaient nécessaires. Les deux hommes marchaient ainsi durant deux heures, étaient remplacés par deux autres lorsque le baleinier se rapprochait. Aussi, c'est avec un retard d'une heure qu'ils remirent l'objet à Kurty.

— Nous avons trouvé ça sur la banquise, coincé par une petite butte de glace, sinon le vent aurait continué de l'emporter. Nous ne savons pas ce que c'est.

Kurty se trouvait sur la passerelle et il examina cette sorte de rouleau d'un diamètre de deux pouces environ, en partie déchiré. La matière en était plastique mais du genre mou. Il ôta sa cagoule protectrice du froid pour mieux scruter la chose, la porta instinctivement à son nez et parut se figer. Il demanda à Liensun d'en déterminer l'odeur et ce dernier n'eut aucune hésitation :

— Explosif. Je ne sais de quelle origine mais l'odeur est toujours à peu près la même. Ceci est l'enveloppe d'une cartouche. Pour faire sauter la banquise c'est le format le plus utile. On fore son trou, on place la cartouche et on la fait exploser. Cette gaine entourait une charge qui a explosé depuis moins de vingt-quatre heures.

— *La Chimère* des Simone, murmura Kurty. Ils sont devant nous. Reste à savoir s'ils nous font face ou s'ils sont coincés. Cette cartouche entraînée par le vent fort prouverait qu'ils progressent dans notre direction, mais ce n'est pas encore certain.

— S'ils étaient coincés dans le sens sud-nord ils auraient, après de si longues semaines, épuisé leurs stocks d'explosifs pour se libérer, fit Liensun. Moi, je parie qu'ils avancent sur nous et que nous aurons du mal à nous croiser. Il faudra faire tout sauter, y compris les nouvelles parois qui sont en train de s'élever, peut-être même les plus anciennes pour élargir une sorte d'alvéole long de cent à cent cinquante mètres, large de cinquante.

— Les Simone disposent de lasers, d'après ce que m'a raconté mon père. Ils seraient efficaces pour user les parois.

Kurty continuait de manipuler la cartouche en réfléchissant, le visage très

sombre.

— Et s'ils voulaient nous forcer à reculer, refusant d'aménager une zone de croisement. Ils disposent d'un armement considérable, et sont des marins avisés après des siècles de navigation ininterrompue.

— Ils ne peuvent tout de même pas nous couler ? Nous risquerions de leur barrer le Chenal.

— Il y a des milliers de mètres sous notre quille, fit Kurty.

— Pourquoi le feraient-ils ? Pour préserver le secret sur les hôtes qu'ils transportent ?

— Qui saurait parmi notre famille, nos amis la cause de notre disparition ? soupira Kurty. Nous avons entrepris une navigation dangereuse et les risques de naufrage étaient au programme.

— Tu es vraiment pessimiste, s'exclama Fleur, qui assistait à leur conversation en silence. Pourquoi vois-tu tout en noir, parce que nous voyageons dans une nuit épaisse ? ajouta-t-elle avec ironie.

Son demi-frère Liensun aurait voulu qu'elle comprenne que, de cet état d'esprit chez Kurty, elle était en partie responsable. Il l'adorait et elle le traitait avec désinvolture comme un bon copain, sans plus. Elle rêvait toujours de son Roux, de Jdriège, son neveu, puisque le père de ce dernier, Jdrien, était son demi-frère également. Elle entretenait l'utopie d'un amour irréalisable mais n'était-ce pas de son âge, pensait Liensun. Il la trouvait vraiment romantique, différente de toutes les filles qui, aux Kerguelen par exemple, se comportaient beaucoup plus librement, changeant de partenaire pour un oui ou un non.

— Que dit la radio ?

— Elle bredouille. Toujours les mêmes parasites, avec des émissions en morse mais rien de vraiment compréhensible.

— Si la *Chimère* était coincée depuis des semaines, le dirigeable n'aurait pu se maintenir au-dessus d'elle faute de carburant. Il a dû renouveler son huile. Le navire des Simone doit en avoir en réserve mais pas suffisamment pour un vol aussi long. Donc ils reviennent vers nous. Je veux bien partir à leur rencontre. Il n'y a éventuellement que vingt à trente kilomètres qui nous séparent ? On peut les franchir en une dizaine d'heures si l'on ménage ses forces.

— C'est tout de même dangereux et quel accueil te réserveront ces gens retirés depuis longtemps du monde ? Ils ont toujours vécu en autarcie, se

méfient des humains qui les dépassent en taille. Leurs réactions dans le passé furent parfois violentes.

— Kurty, peux-tu enfin oublier qu'ils furent les alliés de la Guilde des Harponneurs que ton père combattit avec acharnement jusqu'à sa mort ? Depuis, après une rencontre avec mon père, les Simone et leur président Tom-Tom ont reconnu leur erreur et ont même présenté leurs excuses. Je ne pense pas courir un danger. Pendant que j'irai au-devant d'eux, la *Salamandre* poursuivra sa route.

— Sauf si nous trouvons une zone à la largeur suffisante pour un croisement. Il te faudrait un compagnon. Je peux demander un volontaire.

— Je préfère aller seul. Ce ne sera pas la première fois que je marcherai des heures, voire des jours sur la banquise. Depuis le réchauffement moins souvent, je le reconnais. Mais ça ira quand même.

Lorsqu'elle apprit la décision de Liensun, Ann Suba déclara qu'elle l'accompagnerait et il eut le plus grand mal à la faire renoncer à sa décision.

— Si ce n'est pas dangereux, je n'aurais aucun mérite à t'accompagner. Pourquoi ne pas attendre que les Simone se rapprochent. Nous finirons bien par échanger des messages radio lorsque nous serons à courte distance les uns des autres. Je me méfie de ce peuple issu d'un couple voici peut-être deux millénaires. J'ai l'impression qu'ils se prennent pour une sorte de peuple élu et se méfient des autres humains.

— C'est un peu les arguments de Kurty et je leur trouve un relent de racisme, protesta Liensun. Comme si leur petite taille les rendait suspects. Mon père dit qu'ils sont admirablement organisés, qu'ils cultivent une morale stricte pour justement garder leur dignité :

— Je n'oublie pas leur alliance avec la Guilde et je me méfie de leur complicité actuelle avec les Néos, les Aiguilleurs et les Bonzes.

— Ne compare pas ces gangsters de la Guilde à des gens si différents. D'accord les Aiguilleurs ne nous ont jamais ménagés mais les Simone sont les seuls maîtres à bord de leur navire.

CHAPITRE 20

Lorsqu'elle fut installée dans ce compartiment d'un train en route pour la capitale du Consortium, Talmyr Station, elle ne put s'empêcher d'éclater de rire. La panique de Liu-Tsing apprenant le retour précipité de sa femme à Tomsk en était la principale raison, mais elle était follement heureuse de poursuivre son voyage vers le Nord. Elle saluait enfin sa liberté de femme. Après avoir subi les plus subtiles humiliations de cet ambassadeur pervers. Il avait exigé d'elle le même comportement amoureux qu'avec son patron Tharbin. Moins par appétit sexuel que pour se hisser en quelque sorte au même rang que le chef, en la réduisant à l'état d'esclave soumise. Elle avait attendu son passeport des semaines durant et en quelques heures elle recevait le précieux document, de l'argent, des billets pour le radeau-omnibus et pour le rapide de Talmyr Station. Elle avait compris que sa femme prévenue par un mouchard, peut-être même une ou un employé de l'ambassade, venait se rendre compte des activités suspectes de son mari. Liu-Tsing avait commis la sottise de ne pas lui rendre visite dans les marais de la Vassiougan, où elle séjournait chez ses parents avec ses enfants.

Cette matrone, sur une photo Songe avait découvert une femme obèse de quarante ans, n'avait pas hésité mais par chance quelqu'un avait téléphoné à l'ambassadeur.

En route vers la station de frontière où elle allait prendre son train, Songe avait aperçu les fameux marais et son hilarité avait commencé là, à la vue des étendues immenses de radeaux surchargés d'humus et de récoltes.

Pour la réduire au silence et la voir coopérer à sa propre fuite, Liu-Tsing n'avait pas lésiné et elle occupait un compartiment *single* avec sanitaires, assez étroit où une fois la couchette baissée on circulait difficilement. Mais le chauffage fonctionnait bien et le service était efficace. Le premier jour elle prit ses repas dans sa cabine mais le lendemain se rendit au restaurant réservé à sa classe de voyageuse. Elle déjeuna face à un fonctionnaire central qui lui fit une cour pressante, mais elle sortait de l'enfer imaginé par Liu-Tsing et n'avait guère l'envie de recommencer cette expérience. L'ambassadeur avait fini par basculer dans un érotisme violent, utilisant une baguette pour la fesser. Elle avait apprécié moyennement. Un jour, elle obtiendrait d'Helmatt la juste rétribution de ce qu'elle avait enduré. Il serait ravi d'apprendre qu'elle avait finalement décidé de retrouver Tharbin, même si ce dernier tardait à rejoindre sa compagnie. Au sujet de l'argent, elle apprit que la liasse que lui avait remise son tourmenteur représentait une petite fortune. La monnaie de la

Compagnie du Consortium portait le nom de sibery. On disait un sibery et Songe y voyait la volonté future de Tharbin d'étendre sa domination sur la contrée jusqu'au détroit de Béring. Le réchauffement avait complètement désorganisé l'ancienne compagnie. Les plaines basses étaient encore inondées et la glaciation ne commençait qu'à hauteur du parallèle. Le réseau ferré y était en partie détruit sinon vétuste pour le reste.

Sans ce fonctionnaire obstiné qui revenait sans cesse à la charge, elle aurait effectué un voyage merveilleux, découvrant bientôt que les Bonzes avaient réalisé avec leur efficacité coutumière une reconstruction moderne de leur concession. Les stations qui jalonnaient le parcours paraissaient prospères, bien approvisionnées en nourriture et objets manufacturés. Comme énergie on utilisait le charbon de mines réouvertes, de l'huile de baleine et de phoque. Elle apprit que les troupeaux de la banquise étaient toujours aussi prospères.

Seulement il y avait le froid et il était difficile de le subir à nouveau, même s'il n'atteignait pas les extrêmes de jadis. Le plus souvent il faisait moins quinze en pleine campagne, alors que vingt ans auparavant on devait supporter jusqu'à des moins soixante-dix, et même des moins cent par temps de blizzard.

Ce que Tharbin n'avait pu éviter, était la présence des Aiguilleurs. Leurs uniformes argent et noir apparaissaient dans toutes les stations, preuve qu'ils dominaient le trafic des convois et peut-être même la vie politique de la Compagnie, mais le Bonze malin tolérait cette collaboration, la Caste lui ayant taillé son nouvel empire entre la mer de Kara et celle des Laptev, avec certainement la liberté de poursuivre son expansion vers l'est. La Manu, autrement dit la Manutention, était également présente avec son uniforme rouge, ainsi que la Traction avec ses employés coiffés d'une sorte de toque bouffante de cuisinier. D'un seul coup, elle se retrouvait vingt ans en arrière, en pays de connaissance et se demandait si elle regrettait vraiment les Échafaudages et leur climat tempéré.

Pour se débarrasser de son fonctionnaire assidu elle lui révéla qu'elle devait rencontrer Tharbin, ce qui parut être une sorte de bluff, mais quand elle précisa que l'attendrait à Talmyr Station un certain Ko-Kang qu'elle avait connu dans le temps, l'homme finit par disparaître totalement les jours suivants. Elle ignorait pourquoi le nom de ce Ko-Kang avait autant d'effet, mais pensait qu'il occupait maintenant un poste important.

— J'ai envoyé un message à Ko-Kang, il t'attendra à Talmyr Station, lui avait confié Liu-Tsing au moment du départ.

Ce Ko-Kang avait été initié à la navigation aérienne des dirigeables par Liensun. C'était le neveu d'un Bonze, important personnage. Elle ne l'avait plus revu depuis cette époque.

Elle s'attendait à une sorte de bourgade coincée sous une verrière et s'était trompée sur toute la ligne. Talmyr Station, la capitale, s'étirait le long du réseau nord-sud en une succession de coupoles transparentes reliées entre elles par des tunnels en même matière. Elle découvrait d'immenses cultures ainsi abritées sur la partie droite du réseau de trente voies au moins. La partie gauche était réservée aux industries, aux manufactures propres. Celles qui utilisaient des énergies polluantes étaient isolées en des îlots plus lointains. Ainsi les centrales électriques au charbon. On avait essayé de filtrer les fumées mais elles opacifiaient encore plus le ciel bas. Un ciel aussi croûteux qu'autrefois, aussi démoralisant mais elle s'en moquait.

Lorsque le train ralentit, elle fut surprise par le nombre d'Aiguilleurs debout sur le quai, reconnut à leur insigne leur appartenance à la police ferroviaire. Et lorsque le train s'immobilisa elle aperçut un personnage replet, revêtu d'un costume archaïque, une sorte de smoking et portant un drôle de chapeau, noir également, Ko-Kang. Et à ses côtés, énorme, mafflue, plus bouledogue que jamais, Murmose Bertold, une ancienne connaissance dont elle avait tout à craindre. Venait-elle de tomber dans un piège ?

CHAPITRE 21

La salle du Conseil du Tabernacle était le command-room des opérations de la Loge des Six qui venait de prendre le commandement de la *Chimère*. Enfin pas tout à fait puisque le personnel de la navigation refusait de reconnaître Centdix comme le nouveau président du Conseil. Les Neuxgrands assiégeaient la passerelle et les locaux destinés à ce corps de métier, en vain. Ils résistaient, avaient immobilisé le bateau une fois son étrave bloquée par la banquise, et ils retenaient les informations sur le navire inconnu qui faisait route vers eux.

Parmi les six de la Loge, Doum-Doum, éternel adversaire de Centdix, lui demandait sans ménagements ce qu'il comptait faire désormais.

— Les vieux conseillers sont consignés dans leur cabine et Tom-Tom est même en cellule, ce que je trouve excessif. Nous n'avons pas obtenu la reddition des marins et nous sommes immobilisés.

Les autres membres partageaient les inquiétudes de Doum-Doum, à l'exception de Jol-Jol, folle de Centdix qui l'avait initiée à une forme d'amour sans risques, toutes les filles de la *Chimère* étant censées se présenter vierges au mariage. Des contrôles médicaux étaient parfois effectués si le plus petit doute apparaissait. Tout effrayée de son audace mais ravie d'avoir été choisie par Centdix, la petite jeune fille le couvait d'un regard extasié. Il n'en allait pas de même de Lan-Lan, amoureuse déçue. Elle avait longtemps espéré se marier avec le chef de la Loge, mais comprenait que c'était sans avenir. Aussi se montrait-elle acerbe.

— Cette physicienne, la maîtresse de Charlster, dit-elle avec répugnance, désire te rencontrer. Elle représente tous les étrangers enfermés dans la salle des Conventions. Les prélats, Charlster, Tharbin et Opérasque l'ont désignée comme unique représentante. J'espère que tu ne vas pas recevoir cette putain.

Le mot ne fit pas sensation mais intrigua. Elle était la seule à l'avoir découvert dans un texte fort ancien et elle expliqua qu'il désignait une femme vénale, une débauchée, une moins que rien.

— Puisque ses amis l'ont désignée elle mérite d'être écoutée.

— Notre action ne les regarde pas, fit Doum-Doum avec force. Qu'ils se tiennent tranquilles et tout ira bien pour eux.

— Pour qu'ils se tiennent tranquilles mieux vaut recevoir cette jeune femme, insista Centdix.

Il trouva en face de lui cinq visages désapprobateurs. Celui de Jol-Jol était bouleversé car cette Louria mesurait bien un mètre soixante et son cher amour avait toujours prédit qu'il épouserait une fille de cette taille, pour renforcer encore plus celle des Simone et augmenter leur taille moyenne de quelques dizaines de centimètres.

Centdix était bien décidé à passer outre ces remarques car cette jeune femme le rendait fou de désir. Il avait souvent détaillé ses formes, son allure, la liberté d'expression, soutenu les regards assez provocateurs qu'elle lui dédiait. Mais peut-être agissait-elle ainsi avec tous les hommes. Il estimait que son vieux débris de grand savant ne pouvait pleinement la satisfaire. Peut-être s'imaginait-elle qu'avec sa taille inférieure de cinquante centimètres à la sienne, il ne lui apporterait aucune satisfaction, mais qu'elle consente un essai et elle verrait.

— Dans le fond, la salle des Conventions te conviendra pour une rencontre, persifla Lan-Lan.

Une convention, désignait un mariage dans le langage des Simone. On se réunissait là-bas pour la cérémonie longue et fastidieuse qui consistait surtout en prestation de serment au culte du Tabernacle, avec la promesse de toujours appartenir aux Simone, en respectant les lois édictées. La salle en question était bordée de petites pièces où les couples devaient sans attendre matérialiser leur union, afin que tous les témoins soient rassurés sur la pureté des deux époux. Le garçon devait ressortir en tenant déployé comme un étendard un drap ensanglanté sur lequel la jeune fille avait été sacrifiée. Il y avait quatre cellules avec une grande couchette, car les conventions se déroulaient par quatre à la fois. Telle était la coutume. Et la cérémonie se tenait seulement tous les deux mois. Si la totalité des prétendants faisait défaut on la reportait à quatre mois. Deux mille ans d'isolement avaient pétrifié à jamais les rites.

Centdix continua de régler les questions urgentes, accepta que Tom-Tom fût à son tour consigné dans sa cabine, à condition qu'il ne puisse entrer en communication avec personne. Un commando de Neveuxgrands réussit à s'emparer du local radio, mais l'écoute de celle-ci n'apporta aucun éclaircissement sur l'approche de ce navire inconnu, qui ne pouvait être que le baleinier *Salamandre*.

Quelques heures plus tard, Centdix profita de la dispersion des membres de la Loge pour se rendre dans la salle des Conventions dont la porte était gardée par quatre Neveuxgrands.

Dès qu'il entra tous les regards des séquestrés se fixèrent sur lui, mais bombant le torse il pointa son doigt sur Louria Finister et sans attendre se dirigea vers l'une des cellules. Il tremblait d'impatience, se demandait s'il aurait assez de forces pour abuser d'elle au cas où elle se montrerait réticente. Les jeux pourtant osés avec Jol-Jol le laissaient sur une frustration constante.

Louria Finister entra et resta interdite, ne s'attendant pas à trouver là, occupant presque toute la surface, une grande couchette. Elle n'en comprenait pas la présence.

CHAPITRE 22

Le graveur, l'imprimeur et Lienty Ragus apportèrent les premières maquettes de la nouvelle monnaie baptisée fuego par Yeuse, qui avait pensé que ce nom serait accepté par la population. D'abord pour l'énergie qu'il semblait détenir et ensuite parce qu'il faisait appel à la mémoire collective la plus enfouie. Lienty Ragus ne partageait pas son sentiment, mais elle prétendait que l'appellation très ancienne de Terre de Feu ressurgirait comme une source longtemps perdue.

— C'était le nom de cette pointe extrême de la Panaméricaine, du temps où l'on parlait plutôt d'Amérique du Sud avec les deux Etats mitoyens, le Chili et l'Argentine. Les habitants s'appelaient Fuégiens. J'avais un instant songé à ce nom pour la monnaie mais fuego sonne mieux.

Et après de nombreuses esquisses examinées, elle avait porté son choix sur une flamme stylisée qui ne plaisait pas du tout à Gus.

— Elle me rappelle une image que j'ai détestée sans me souvenir de ce que c'était. Il me semble qu'un État ou une compagnie autoritaire aurait pu adopter ce dessin comme symbole.

— De toute façon, tu dénigres tout ce que je fais, dit-elle.

Elle lui en voulait surtout de lui avoir révélé que les radeaux de chasse emportaient des bidons d'acide chlorhydrique, pour écarter les nageurs Roux des embarcations. Ils n'en avaient plus reparlé et elle n'avait effectué aucune enquête, aucune intervention. Reiner ignorait même qu'elle fût au courant. Il avait été nommé directeur des chasses et des pêches avec le grade d'amiral, ce qui avait fait bondir Benfield, le chef d'état-major, toujours simple général. Agacée, elle avait décidé que ces grades n'étaient qu'une indication sur le salaire afférent.

Pour lancer le fuego on avait fondu des pièces de dix et de vingt en un alliage or et argent. Vingt et quatre-vingts pour cent. Les billets seraient, eux, de cinquante, cent et mille. Lienty avait essayé d'avoir une équivalence et du même coup on avait choisi de la baser sur le vieux système des calories. Dans le temps, le minimum vital était calculé en degrés chauffage et calories nourriture, ce qui donnait du dix-sept/dix-sept cents dans le meilleur des cas. Dans certaines compagnies le niveau de survie était bien plus bas, souvent du dix degrés pour le chauffage et du mille calories pour la nourriture.

— Ici, nul besoin de chaleur avec le climat tempéré, et pour obtenir dix-sept cents calories de nourriture j'ai calculé qu'il faudrait cent fuegos par jour. Ce qui correspond effectivement à la valeur de cent pièces d'un fuego en alliage or-argent.

Les billets plaisaient à Yeuse qui craignait seulement leur facilité d'imitation.

— Les faussaires ne trouveront jamais de presses pour les fabriquer, lui dit l'imprimeur. Elles sont extrêmement rares. J'ai racheté la plus grande partie de celles qu'on trouvait dans le pays.

La radio nationale que seulement dix pour cent de la population pouvaient recevoir, les récepteurs n'étant pas encore fabriqués, commença la campagne de publicité pour le fuego.

Yeuse donna l'exemple et régulièrement elle se rendait dans les rares magasins de Punta Arenas acheter diverses marchandises, payant en pièces pour commencer. Les commerçants les acceptaient volontiers même si leur valeur réelle était inférieure à celle de la marchandise choisie. Mais ils avaient souhaité une monnaie et celle-ci existait.

Lorsque les fonctionnaires reçurent leur paie en billets, il y eut des mouvements de protestation, des grèves. Jusque-là ils recevaient des bons d'achats pour les besoins les plus nécessaires. Un système très compliqué selon la qualification des gens. Les billets simplifiaient la comptabilité mais tous craignaient que les commerçants refusent ce papier. Yeuse mobilisa alors les services de police pour qu'ils interviennent sans attendre, en cas de litige.

— Il faut interdire, pendant un temps, la circulation de l'or sous toutes formes, pièces, lingots, pépites et surtout ces capsules de poudre qui sont une véritable catastrophe pour l'économie, exigea Lienty Ragus. J'ai fait analyser cent de ces capsules. Une seule contenait quatre-vingts pour cent d'or, le reste en cuivre. Et la plus trompeuse n'avait que cinq pour cent d'or.

Des gangs s'étaient spécialisés dans la fabrication de cette fausse monnaie qui, elle, n'était pas remise en question, les gens lui faisant confiance.

— Essayons d'utiliser ces capsules transparentes pour les pièces de dix fuegos et, petit à petit, retirons les autres du marché.

Sur les dix radeaux attendus à une certaine date, aucun n'apparut à l'horizon et le télégraphe optique, créé par Benfield depuis l'îlot du Horn pour communiquer les nouvelles jusqu'à Punta Arenas, n'annonçait pas s'ils étaient en vue dans le détroit de Drake. Reiner commença de s'inquiéter et utilisa une chaloupe à moteur diesel pour partir à la rencontre de cette flottille.

Exceptionnellement, Benfield lui confia un émetteur en bon état de marche, et c'est un message codé que reçut la Présidence. Trois radeaux rescapés d'un affrontement avec les Roux tentaient de rejoindre leur port d'attache à la voile, leur machine ayant été saccagée. Ils ne rapportaient aucun litre d'huile, avaient dû colmater tant bien que mal les bidons percés par les nageurs Roux.

— La nouvelle sera tenue secrète, décida Yeuse, et les trois radeaux n'aborderont que le Horn qui est en zone militaire et interdit d'accès. Nous verrons par la suite ce que nous ferons des marins. Obtenez des patrons des rapports précis.

Telle fut la teneur de sa réponse également codée. Reiner se trouvait au Horn et il précisa qu'un seul patron, Junquil, était à bord du *Présidente Yeuse*. On ne savait ce qu'il était advenu des autres, encore moins des sept autres radeaux.

— Sept radeaux disparus, trois dans un état tel qu'ils ne pourront reprendre la mer, c'est intolérable, déclara Yeuse devant son conseil privé. Nous devons envisager de durcir nos exigences. Nous avons besoin de cette huile et de cette viande. Même si la pêche locale est en pleine expansion, elle est insuffisante et le renouvellement des troupeaux, ovins et bovins, ne fait que commencer. Seule la viande de porc se fait moins rare.

— Qu'envisager ? demanda le plus âgé des conseillers, un Patagon aux longs cheveux et à la longue barbe d'une blancheur de neige. Faut-il débarquer sur la banquise Filchner et créer un comptoir, en réalité un fort avec des soldats et un armement suffisant ? Nous aurons besoin de volontaires pour la garnison.

— Jamaïca, j'ai songé à cette solution, mais souvenez-vous de la Guilde des Harponneurs qui fut détruite de façon sournoise par les Roux. Ceux-ci creusèrent sous les stations d'immenses tunnels et un beau jour les installations furent englouties dans des abîmes énormes. Ils peuvent rester très longtemps en plongée sous la banquise, nous réserver le même sort.

— Dans ce cas, dit Eminenca Rotalia, femme conseiller, faites une installation flottante mais sans bidons.

— D'où sortirons-nous les crédits ? demanda Yeuse en s'efforçant de rester calme. Le *Rewa* pourra bientôt reprendre la mer et le doublage de sa coque interdit tout sabotage sous-marin. Des détecteurs signaleraient d'ailleurs toute tentative terroriste.

— Quand vous dites bientôt, releva Eminenca, c'est pour quand exactement ?

— Deux mois. Nous devons tenir jusque-là.

— Pourquoi ne pas nous tourner vers la chasse aux baleines Solinas qui abondent dans le passage de Drake. Nous éviterions une guerre d'usure avec les Roux.

Celui qui parlait était un Panaméricain du Nord, réfugié à Punta Arenas avec son entreprise de fabrication de farine de poisson. Il achetait une bonne partie de la pêche rentrant au port, surtout les poissons de qualité inférieure. Ces farines nourrissaient les espèces d'une pisciculture lui appartenant en partie.

Depuis longtemps Yeuse y songeait mais elle hésitait, non par fidélité envers les Hommes-Jonas, ces êtres fabuleux qui vivaient justement dans le corps de ces Solinas gigantesques, mais parce qu'elle redoutait la colère de Lien Rag. Naïvement, elle pensait qu'il pouvait tolérer qu'elle spolie les Roux, et enfreigne leur interdiction de chasser sur leur territoire, mais qu'il se montrerait impitoyable si elle touchait aux Solinas. En outre, les Hommes-Jonas, invisibles jusqu'à ce jour, risquaient de réapparaître pour se venger. Elle se souvenait que certaines de leurs baleines, allégées par des vessies d'hélium volaient aussi bien que des dirigeables. D'ailleurs c'est à partir de leur filtre à hélium que les Rénovateurs du Soleil, dont Ann Suba, avaient fabriqué les premiers aéronefs.

— Les derniers radeaux lancés résistent bien aux attaques sous-marines des Roux, lui annonça dès son retour Reiner. Ils ne tarderont pas à revenir.

— L'acide chlorhydrique a joué son rôle, fit-elle, sarcastique.

Il ne sut que répondre. Elle haussa les épaules.

— Je n'approuve pas mais je prétendrai toujours que je l'ignorais. Vous voilà prévenu. Que sont devenus les disparus de la flottille ?

— Les rescapés n'en savent rien. Beaucoup se sont noyés, surtout des patrons voulant défendre leurs radeaux. D'autres ont essayé de rejoindre les banquises avec des moyens de fortune. Ont-ils été massacrés ou bien se trouvent-ils retenus par les Roux ? Par des températures aussi basses comment survivraient-ils ?

CHAPITRE 23

Le *Dragon* lévissait lentement autour de son mouillage, laissant à ses occupants tout le temps de faire un bilan du massacre. Ils avaient déjà relevé une dizaine de corps de Patagons noyés ou morts de froid dans cette eau à trois degrés seulement. On ne pouvait y survivre plus d'une poignée de minutes, quinze au maximum. Certains s'étaient enduits de gras de phoque en vain. Les organes principaux avaient été saisis par la basse température.

Des débris de radeaux se balançaient au gré des vagues, des bidons flottaient bien que percés de part en part, certains éventrés.

— Les Roux ne peuvent utiliser que de l'acier pour obtenir pareil résultat. L'ivoire des morces, les harpons en os de phoque voire de baleine, ne pourraient pas transpercer un de ces bidons, même ceux en matière plastique.

— Le cimetière des cargos de la Guilde leur fournit de l'acier, des outils tranchants, répondit Lien Rag à Farnelle.

Les cadavres étaient enfermés dans des linuels de toile épaisse alourdis de gueuses. On les immergeait tout de suite après. Mais on dut mettre deux canots à la mer pour recueillir tous ceux qu'on apercevait et sur lesquels les goélands trônaient. Il fallait les leur disputer et ces becs aussi dangereux que des ciseaux essayaient de crever les yeux des marins.

Les épaves finissaient par atterrir sur la banquise en un cordon lugubre. Aucun Roux n'était visible, et l'immense troupeau d'éléphants de mer qui s'étirait sur plusieurs centaines de kilomètres, depuis la banquise Filchner jusqu'à celle de Halley plus à l'est, ne paraissait guère perturbé par l'arrivée de ces débris. De grandes nappes d'huile flottaient, apaisant les lames courtes de la baie.

— Ils ne tiraient plus leur gibier au large pour les dépecer mais le faisaient donc sur place, constata Danglov. Ils se sentaient invulnérables ? Voilà qui est le signe d'une ignorance des Roux. Ceux-ci ne capitulent jamais et même invisibles ils sont là, même indifférents ils préparent leur riposte et celle-ci fut effroyable. En gros j'estime qu'une dizaine de radeaux ont été détruits. Ce sont des embarcations montées par une dizaine, voire une douzaine d'hommes. Plus de cent Patagons donc. Nous ne savons pas s'il y a des survivants qui ont pu fuir, retourner en Patagonie ou bien si d'autres sont prisonniers.

— Par moins vingt-cinq, trente degrés à l'intérieur des terres, soupira Farnelle. Aucune chance pour eux. Encore en mer c'est supportable, mais par là-bas...

Lien Rag estimait qu'il leur faudrait observer un délai raisonnable avant de chasser les éléphants. Une sorte de deuil en quelque sorte, mais il savait qu'un marin du *Dragon* ne pourrait se livrer à ce genre d'activité avant deux ou trois jours.

— Je vais débarquer, annonça-t-il, et je marcherai un peu vers l'intérieur. Il est possible que des Roux viennent à moi. Ne suis-je pas le père de Jdrien, leur messie ?

— N'oublie pas, le père de rêve comme ils disent. Pour eux c'est ton clone Jdrièle le père, cette réplique fabriquée à bord du Bulb et qui n'aurait pu engendrer puisqu'il apparut quand Jdrien avait déjà vingt ans. Dans leurs croyances ils sont quelque peu illogiques. Veux-tu que je t'accompagne ? demanda Farnelle sans ostentation.

— J'irai seul. Et ce n'est pas tant notre droit de chasse qui me taraude que de savoir ce que sont devenus les malheureux qui ne se sont pas noyés. Nous avons vingt-deux cadavres, le compte est loin d'être fait.

Depuis la proue il essaya de calculer quelle direction il aurait choisie, si brusquement il s'était retrouvé dans l'eau après le naufrage de son radeau. Il y avait une pointe avancée de la banquise, bizarrement vide d'animaux marins. Il décida d'accoster là-bas avec le plus petit canot du bord. Il emporta quelques vivres et rama vers cet endroit désert. En approchant il aperçut des masses de couleur marron clair, d'autres plus sombres allongées çà et là, pensa qu'il s'agissait de phoques à fourrure. Mais pourquoi étaient-ils ainsi teintés ? Il débarqua non loin de l'un d'eux. C'était un cadavre de Roux. Un jeune Roux de quinze ans, peut-être moins, gisant couché sur le ventre. Doucement, Lien Rag le retourna et se raidit. Le visage de ce garçon du Froid était rongé jusqu'à l'os. La fourrure non seulement avait été mangée mais la chair, les lèvres, le nez. La vision était horrible. Il se pencha, colla presque son visage sur cette chair corrodée, perçut une odeur piquante. Il se releva, regarda autour de lui. Il désirait prélever un fragment de cette chair à vif pour l'analyser plus tard à bord du baleinier, dans le petit laboratoire qui, d'habitude, servait à analyser la viande salée pour savoir si elle ne risquait pas de se corrompre, faute d'une bonne saumure. Le sel était une denrée rare et les Kerguelen devaient en importer depuis la Patagonie orientale. C'étaient de petits trafiquants qui soi-disant l'achetaient là-bas, mais plus sûrement ils le volaient.

Il enferma son prélèvement dans un petit sac plastique et alla examiner les autres corps, ceux de huit Roux et de douze Patagons. Chacun avait succombé

à une aspersion d'acide. Du chlorhydrique à coup sûr, le plus courant. On en trouvait de gros stocks abandonnés, y compris dans l'Antarctique. La société ferroviaire l'utilisait pour dégraisser ses machines à vapeur, depuis la chaudière jusqu'aux cylindres, en passant par les tuyauteries.

Il repéra des traces de pieds nus. En général, les Roux n'en laissaient pas, marchant avec légèreté sur les orteils, jamais sur les talons. Ces traces-là étaient celles d'un homme épuisé qui avait du mal à avancer, à soulever sa jambe. Il y en avait d'autres et à un kilomètre de la mer il trouva son premier cadavre, celui d'un Roux aux pieds rongés par le même acide. Ce n'était pas le visage qui avait été atteint mais le bas de son corps. Et Lien Rag pensa qu'il nageait sous l'eau au moment où l'acide s'était écoulé sur lui. Il n'y avait pas tout de suite prêté attention certainement.

Il en trouva trois autres, également atteints aux jambes ou au ventre, pas au visage. Mais les traces continuaient, se dirigeaient vers des tumulus de glace. Du moins il les considéra comme tels dans le jour glauque, avant de découvrir qu'il s'agissait d'igloos primitifs. Et comme il approchait des Roux surgirent, cinq armés de harpons en os de phoque terminés par une défense aiguisée de morse. Lien Rag s'immobilisa et parla dans leur langue, renforçant comme ils le faisaient chaque mot de signes et de mimiques.

Une jeune femme apparut et s'approcha. Une jolie fille de seize ans environ. Elle lui dit qu'elle avait été la compagne de Jdriège, son petit-fils. Elle ne dit pas petit-fils mais « *fils du fils de toi* ». Il expliqua qu'il avait vu les cadavres et qu'il était bouleversé. Elle lui prit la main pour l'entraîner dans un tunnel. Les Roux ne fabriquaient pas vraiment des igloos comme les Inuits, mais creusaient des abris pour se protéger du vent puisque le froid était leur environnement habituel. Quatre Roux gisaient, encore vivants. On leur avait enseveli le bas du corps sous de la glace, ce qui n'était pas mauvais. Il aurait fallu faire fondre cette glace et en laver les plaies qui rongeaient les chairs. Mais les Roux ne disposaient pas de feu. Il indiqua qu'il fallait beaucoup d'eau pour nettoyer les plaies et la tribu savait comment faire. Ils s'allongeaient et l'on plaçait sur leur ventre des blocs de glace qui, en fondant, gorgeaient leur fourrure d'eau. Il fallait ensuite faire vite, essorer cette même fourrure au-dessus des plaies. Lien Rag en humidifiait des bouts de tissu qu'il avait découpés dans un tee-shirt enfilé sous sa combinaison.

Lorsque la nuit vint, un des blessés dit qu'il se sentait soulagé par ce traitement. Puis un autre, mais entretemps un troisième mourut, l'acide ayant rongé ses intestins. Il s'était ouvert le ventre en nageant sous le radeau, certainement à une ferraille et l'acide avait pénétré dans son corps.

CHAPITRE 24

Doum-Doum et Lan-Lan marchaient côte à côte, poussés par le vent violent du Chenal. L'un et l'autre rumaient leur ressentiment, mais n'avaient pu refuser le commandement de ce groupe envoyé sur la banquise pour rejoindre le bateau ennemi et s'en emparer. Derrière suivaient six Neveuxgrands solidement armés comme eux.

Le bateau ennemi, la *Salamandre* avait délégué vers la *Chimère* un envoyé chargé de négocier avec Tom-Tom, mais Centdix avait décidé de le capturer et de le garder en otage.

— C'est un plénipotentiaire, lui avait alors dit Doum-Doum, et en droit international, leur personne est sacrée.

Ce qui avait fait ricaner Centdix, qui rejetait le droit international et se moquait de son adversaire et de sa manie de lire n'importe quoi. Il avait décidé d'envoyer un commando qui s'emparerait du bateau d'où venait ce Liensun, proclamant devant la Loge des Six :

— Nous avons une occasion inespérée de posséder un autre navire. Ce baleinier est très robuste et va nous servir pour surveiller les accès du Chenal Noir. Il est vrai qu'on ne peut imposer aux Simone de passer leur existence dans l'obscurité la plus noire, un froid vif et un vent déchaîné. Nous pourrions ainsi établir une relève. Nous déciderons du temps que chacun des navires passera dans le Chenal pendant que l'autre naviguera dans des zones plus agréables. Puisque le service de navigation refuse de s'unir à nous, nous devons créer une formation de marins pour piloter notre prise. Je pense que Doum-Doum, en récompense de sa victoire, s'il s'en empare, sera le mieux placé pour en recevoir le commandement avec Lan-Lan comme second.

Cette déclaration fut accueillie avec enthousiasme par les autres membres de la Loge, et ensuite par toute la génération des Neveuxgrands qui formaient la structure de base de ce gouvernement.

Mais il y eut une voix discordante, celle d'un garçon qui suivait un apprentissage de marin, Jim-Jim. Il affirma que d'après le code maritime nul n'avait le droit de s'emparer d'un autre bateau, sinon tous les navires pouvaient automatiquement se lancer à la poursuite du pirate et le couler.

— N'oubliez pas que les Kerguelen ont un autre baleinier et qu'il existe, dans l'hémisphère Sud, des centaines d'embarcations de moyen et petit

tonnage qui pourraient plus tard nous créer de graves ennuis. Surtout lorsque nous croirons nous reposer après avoir été relevés de la garde du Chenal Noir.

Il y eut un froid et Centdix perçut sur les visages l'approche d'une appréhension inévitable après ces paroles. Les Simone gardaient le complexe de leur petite taille et la pensée de devoir affronter une armada d'ennemis les terrorisait. Même ces Neveuxgrands, pourtant imbus de leur supériorité, craignaient les gens plus grands qu'eux.

— Le plus redoutable de ces bateaux sera le baleinier sistership de la *Salamandre*. Peut-être deux ou trois autres, sinon le reste rien que des barcasses qu'un seul missile enverra par le fond. Allez-vous toujours vous comporter comme des humbles pleins de crainte ? Nous sommes un peuple qui a survécu à toutes les difficultés, tous les drames. Nous avons deux mille ans et nous voulons notre place. Nous ne supporterons plus d'être traités avec condescendance, voire humiliés.

Il obtint un succès mitigé, mais succès tout de même. Et c'est ainsi que Doum-Doum se retrouva en train de marcher aux côtés de Lan-Lan, ne sachant trop s'ils allaient réussir la prise d'un navire aussi important que la *Salamandre*, moins bien équipé que leur bateau mais monté par des marins dangereux. Pour chasser le cachalot, pensait Doum-Doum, il faut avoir un courage inouï, n'avoir plus rien à perdre.

Il aurait aimé savoir ce que pensait sa voisine de l'arrestation de ce Liensun Rag. Le garçon était venu avec des intentions pacifiques. Il était armé d'un simple pistolet archaïque pour se défendre contre les goélands, de plus en plus nombreux et agressifs sur le Chenal. Ayant hélé l'homme de veille à bord de la *Chimère*, il attendait tranquillement qu'on le fasse monter à bord. Centdix, dans un réflexe surprenant, l'avait fait arrêter par quatre Neveuxgrands en armes. Ils l'avaient fourré dans une cabine. Cette décision était étrange car elle sous-entendait, chez Centdix, un grand manque de confiance en lui-même. S'il avait été intimement persuadé d'être le nouveau maître des Simone, il aurait montré plus de compréhension, plus d'indulgence. Il s'était justifié en affirmant que tout de suite il avait saisi l'occasion de s'emparer du baleinier, et que dans ces conditions il ne pouvait discuter avec un plénipotentiaire. Il fallait frapper fort et vite. L'homme ne pouvait retourner à son bord.

Lan-Lan enfonça son coude dans les côtes de Doum-Doum et s'égosilla dans l'ouïe de sa cagoule protectrice qui laissait passer le son, non le froid, pour couvrir le hurlement du vent.

— Tu ne sens pas la banquise frémir sous tes pieds ?

Il ne pouvait lui expliquer qu'il portait des triples semelles pour se grandir.

Le cordonnier de bord avait consenti à les rajouter sous celles de ses bottes isolantes.

— Un tremblement. Le bateau en face est en train de fendre la banquise. Elle ne doit pas avoir l'épaisseur habituelle dans ce coin.

— Il faut qu'on discute, hurla-t-il à son tour, dans l'ouïe de la cagoule de Lan-Lan.

Ils essayèrent de former un rond serré pour décider de ce qu'ils allaient faire. Ils craignaient d'être repérés, soit par un radar soit par les projecteurs. Ils souhaitaient passer au-delà du navire et y pénétrer par le gaillard d'arrière où personne ne devait veiller. Il fallait qu'ils en sachent plus sur la situation de leur objectif et Lan-Lan se proposa de partir en reconnaissance avec un garçon. Inutile que le commando en entier prenne des risques.

Doum-Doum se vit dépossédé de son rôle de chef si une fille osait une telle aventure, mais il accepta. Il se demandait si, entre Centdix et Lan-Lan, il parviendrait encore à garder quelque prestige.

Le commando s'installa le long de la paroi de gauche où une sorte de tumulus de glace s'était formé et les protégerait quelque peu, non du froid mais du vent. Parfois, ils étaient presque soulevés de la banquise quand de brutales rafales les saisissaient.

Doum-Doum aurait aimé sonder les jugements de ses compagnons sur cette prise de pouvoir par leur génération, mais craignait de les rendre méfiants. Ils savaient qu'il détestait Centdix et cherchait à le contrer sans cesse. Jusqu'à quel point idolâtraient-ils le nouveau patron de la *Chimère* ?

CHAPITRE 25

L'image apparue dans sa tête d'un petit dauphin inclus dans la paroi de glace ne l'avait pas trompé. Il l'avait reçue comme un choc alors qu'il mourait de faim et suppliait son père de lui venir en aide. À coups de harpon il dégagea le cadavre, le flaira et avec son couteau fait d'une, omoplate de morse il l'ouvrit, en retira le foie congelé, en découpa de petits morceaux qu'il fourrait dans sa bouche. Il arracha aussi le cœur et les filets dorsaux. Il en enfila des blocs sur son harpon. Il pourrait tenir quelques jours et, ragaillardi, il reprit sa marche sur la banquise.

Depuis une semaine il n'avait rencontré aucun cadavre, mais par contre il savait qu'il était bien sur la piste du baleinier à bord duquel se trouvait Fleur. Il en oubliait la mission que lui avait confiée la Voix, s'imaginait embarqué dans la *Salamandre* en compagnie de la jeune fille. Le bateau l'emporterait vers le Nord, mais il évitait de penser à cet instant où il devrait poursuivre seul cette quête qui devait le conduire chez les Hommes du Froid de ce bout du monde. La Voix voulait qu'il les entraîne ; derrière lui pour revenir vers la grande île où la nourriture abondait et où ils ne seraient plus les domestiques des Hommes du Chaud.

Jdriège ignorait si les Roux de ce côté du monde étaient nombreux, s'il devrait marcher longtemps pour les réunir tous et les conduire jusqu'à ce passage étroit. Il imaginait toute une foule suivant leur guide et alors il était fier de lui et de son rôle de messie. Depuis quelque temps la banquise du Chenal Noir était bouleversée, avec des blocs épars mais surtout un sillon central qui paraissait avoir rejeté de chaque côté des masses de glace. Il avait compris que le baleinier s'ouvrait ainsi un passage avec son étrave et que parfois il fallait utiliser les explosifs. Les explosifs il connaissait, puisque il avait vu leur effet quand il était chez son grand-père Lien Rag. En dehors de cette échancrure dans la glace il y avait l'odeur d'huile brûlée et c'était une odeur qu'un Roux ne pouvait oublier, car elle ne faisait pas partie de son quotidien et le surprenait chaque fois. C'étaient les moteurs du baleinier qui brûlaient l'huile de phoque pour avancer, pour entailler la banquise avec force. Il ne sentait l'odeur que depuis trois jours et il y voyait la perspective de rattraper bientôt le bateau et de revoir Fleur.

De l'huile brûlée il y en avait des traces sur la glace et il l'avait sentie sous ses pieds. C'était une matière épaisse et puante qu'il n'aimait guère. Comment pouvait-on transformer ce délicieux lard de phoque en cette horreur ? Ces Hommes du Chaud, ces créatures de cauchemar étaient bien étranges.

Vint le moment où l'odeur devint encore plus forte, Encore plus détestable et où il retrouva des blocs de glace fraîchement soulevés par l'étrave. La chaleur du frottement les avait fait fondre et ils en gardaient un peu d'humidité. Il approchait.

CHAPITRE 26

La rumeur annonça l'approche d'un grand voilier : qui, pour pénétrer dans les chenaux marchait au moteur. Les Patagons n'avaient pas vu depuis longtemps un bateau aussi grand et aussi bien entretenu. Non seulement le télégraphe optique, mais aussi la radio avaient prévenu la Présidence que le baleinier le *Dragon* venait de demander l'autorisation d'accoster aux quais de la capitale. La vigie du cap Horn lui avait répondu qu'aucun remorqueur ne pourrait le prendre en charge, mais le commandant avait affirmé qu'ils se débrouilleraient seuls.

Depuis son bureau Yeuse assista à la manœuvre, pleine d'admiration. Avec une lenteur majestueuse le baleinier évolua parmi toutes ses barques de pêche pour se ranger le long d'une panne flottante. Les badauds, une cinquantaine, attrapèrent les amarres lancées à la volée et les fixèrent aux plots.

Les services sanitaires, en l'occurrence un simple infirmier qui courait sur ses jambes torses, arrivèrent d'abord puis la douane. Il n'y avait aucune taxe à percevoir, Punta Arenas étant un port franc, mais les deux seuls fonctionnaires présents voulurent justifier leur paie.

Mais ces péripéties ridicules n'attirèrent pas l'attention de Yeuse qui ne regardait que son amie Farnelle Apparaissant à l'échelle de coupée. Elle reçut l'infirmier, lui dit quelque chose qui paniqua cet homme, son premier réflexe fut de redescendre sur le quai comme pour s'enfuir, puis il se tourna de tous les côtés avec désespoir, avant de fixer le haut bâtiment de la Présidence comme pour adresser un regard suppliant à Yeuse.

Derrière Farnelle vint Danglov, et Yeuse ne savait si elle devait soupirer de soulagement ou regretter que Lien Rag ne fût pas du voyage, lorsqu'il sortit à son tour d'une coursière. Elle frissonna sans déterminer si ; c'était d'inquiétude ou de cette délicate joie qui la saisissait jadis, lorsqu'elle distinguait sa silhouette parmi d'autres d'un seul coup d'œil. Comment pouvait-elle un seul instant imaginer que Lien revenait uniquement pour passer un moment avec elle, s'enquérir de sa santé, évoquer le passé alors que jusque-là il ne faisait que de courtes apparitions pour lui faire tel ou tel reproche ? Elle pressentait qu'il en serait de même cette fois, mais elle était cependant heureuse de le voir.

L'infirmier, elle croyait se souvenir qu'il s'appelait Pedrano, réapparut. Il avait suivi Farnelle dans le rouf central allongé et de bonne taille, y était resté

quelques minutes, en ressortait désespéré. Il se précipita à la rambarde, fit signe à un des badauds. Ce dernier prit la direction de la Présidence. Peu après un des gardes ! de service l'appela directement.

— Un bonhomme vient de la part du service sanitaire. Il faudrait que vous vous rendiez à bord du bateau : qui vient de s'amarrer au port.

— Merci, dit-elle.

Comme elle revenait à la fenêtre elle aperçut Gus ; qui se dirigeait vers le baleinier. Allait-il saluer ses amis ou bien pressentait-il quelque chose d'insolite ? Elle joignit Reiner qui, ce matin-là, dirigeait une réunion de candidats armateurs dans l'est de la capitale, et le mit au courant de l'arrivée du *Dragon* et de ce qu'elle venait de voir.

— Pedrano, l'infirmier paraît dépassé par les événements. Il m'a fait appeler, ce qui prouve combien il est paniqué...

— J'y vais, répondit Reiner. Je serai sur place dans dix minutes.

À cet instant Lienty Ragus grimpait à bord du navire, embrassait Farnelle tandis que l'infirmier agitait les bras dans tous les sens en parlant sans arrêt. Tout d'abord Gus n'y prêta pas attention puis il parut l'écouter, se tourna vers Farnelle qui semblait confirmer ce que Pedrano venait de débiter, les yeux hors de la tête. Yeuse prit peur. Le baleinier se voilait soudain de couleurs sinistres et d'ailleurs ne l'était-il pas avec sa coque noire, ses superstructures également sombres ?

Avant que Reiner ne le rejoigne, Lienty quitta le bateau et trouva un poste téléphonique à l'amirauté, appellation bien prétentieuse pour le petit local où siégeait le capitaine du port.

— Tu dois venir. Je ne peux t'en dire plus mais il y a certaines mesures à prendre si tu veux que tout se déroule dans la plus grande discrétion.

Y. Pour prononcer ce mot, discrétion, il avait murmuré à cause de son entourage. Le local était petit et il n'avait pu s'isoler pour l'appeler.

— Reiner arrive, lui dit-elle.

— Que ça ne t'empêche pas de venir. Evidemment il est responsable de ça et devra s'en débrouiller, mais tu dois venir.

Depuis la dislocation de la société ferroviaire avec ses tramways, ses lococars personnels ou ses draisines familiales, le seul véhicule utilisé était du genre truck de manutention équipé d'un moteur à huile. Le sien avait été carrossé de bois précieux et doté d'une capote noire, mais elle trouvait

toujours ridicule de circuler dans cette sorte de boîte avec un chauffeur devant elle. Elle ne pouvait aller à pied sans provoquer un rassemblement de quémandeurs de toute nature.

La fameuse amirauté prévenue organisa le service d'ordre, ce qui retarda son arrivée d'une bonne demi-heure. Farnelle l'attendait en haut de la coupée et l'embrassa affectueusement.

— Oui, Reiner est là, répondit-elle à la question inquiète de Yeuse. Gus aussi.

— Où allons-nous ?

— L'infirmerie ne suffisait pas. Il faut dire qu'elle ne comporte que quatre couchettes. Nous avons organisé une sorte d'hôpital dans la salle à manger des officiers avec douze couchettes supplémentaires.

— Je ne comprends pas.

— Nous manquons surtout d'analgésiques forts, du genre morphine. Ces pauvres gars souffrent beaucoup.

Reiner vint au-devant d'elles, le visage décomposé et la bouche tremblante comme s'il allait pleurer. Puis ce fut Gus. Il se contenta de hocher la tête.

— Les Roux en avaient recueilli une trentaine, mais lorsque Lien Rag les a retrouvés ils n'étaient plus que vingt et un et au cours de la traversée sept sont morts. Sur les quatorze, deux seulement ont pu se lever et aller et venir malgré leurs brûlures. L'un d'eux est aveugle, l'autre devra être amputé d'un bras très certainement, expliquait Farnelle.

Yeuse ne voyait qu'une chose, la plupart des hommes alités avaient le visage enfoui sous des bandages épais.

— C'était, paraît-il, un acide très concentré qui avec l'eau de mer a provoqué des réactions effroyables. Nous avons préféré te faire venir car l'évacuation vers un hôpital devra se faire dans la plus grande discrétion, je suppose ? Nous ne tenons pas nous-mêmes à provoquer une émotion populaire pourtant bien légitime.

Interdite, ne pouvant se décider à pénétrer dans la grande cabine, Yeuse s'entendit balbutier :

— Nous n'avons pas d'hôpitaux suffisamment bien équipés pour les recevoir. Il n'y a qu'un train sanitaire qui, pour l'heure, doit se trouver dans le Nord. Je dois avertir Benfield sans tarder.

Un des blessés gémit non loin d'elles.

— Il a été atteint aux yeux, dit Farnelle.

Et puis une voix agressive s'éleva :

— Présidente ? Vous venez voir vos marins chasseurs ? Je suis de l'équipage du *Présidente Yeuse*, Bertico le plus jeune, celui qui se baignait tout nu parmi les requins la fois où vous nous avez accompagnés, celui qui osa se montrer quelque peu indécent. Eh bien, ne vous en faites plus pour moi, Présidente, et vous n'avez plus rien à craindre car l'acide m'a brûlé tout le bas-ventre et il paraît qu'il faudra m'amputer, me châtrer, faire de moi une épave. Finies les jolies filles et les jeunes femmes !

Elle recula, fit demi-tour et remonta sur le pont. Farnelle l'y suivit. L'infirmier les rejoignit.

— Ah, Présidente, je ne savais quoi faire.

Yeuse apostropha son amie :

— Vous m'avez fait venir pour écouter la plainte de ce garçon ? L'aviez-vous fait répéter ? C'était bien monté en tout cas.

— Non, dit Farnelle avec douceur, je regrette. Jusque-là il était calmé par des sédatifs puissants mais il a dû se réveiller et te voir. Son patron de pêche s'en est sorti lui, paraît-il.

Reiner était debout à l'étrave du navire leur tournant le dos. Gus arriva, passa à côté d'elles et descendit sur le quai.

— Lien Rag ne participe pas au tribunal ? fit-elle, la voix hystérique.

Farnelle ne répondit pas. Danglov les rejoignit, les invita à se rendre sur la dunette pour les décisions à prendre.

— Lien Rag, lorsqu'il a aperçu les débris de la catastrophe, a débarqué sur la banquise. Il voulait retrouver les rescapés à condition qu'ils ne soient pas tous morts. Il a découvert des cadavres de Roux et des cadavres de marins patagons, puis dans une grotte de glace des blessés roux et dans une autre les marins chasseurs. Les Roux les avaient soignés de la même façon que les leurs.

Lorsque Danglov se tut, Farnelle dit que Reiner se déclarait seul responsable de cette horreur.

— Il affirme que tu ne savais pas que les radeaux emportaient des bidons d'acide.

— Il me protège, dit Yeuse, mais je le savais. Gus m'avait mise en garde et je n'ai rien voulu savoir ni intervenir. Je n'ai pas à me justifier mais nous avons besoin d'huile et de viande. Les troupeaux de phoques, d'éléphants de mer pourraient nourrir tout l'hémisphère Sud sans danger pour les espèces. Il y a des millions de bêtes sur les plages de glace de l'Antarctique et nous continuerons, quoi qu'il arrive et quels que soient les moyens que nous devons utiliser.

Elle les quitta pour rejoindre Reiner et ils la virent discuter sans colère avec lui. Lien Rag devait se trouver dans sa cabine ou peut-être avait-il profité du passage de Yeuse dans l'infirmerie improvisée pour descendre à terre. Il ne désirait pas la voir, pas tout de suite, non par colère ou mépris mais de crainte de lui apparaître comme un juge silencieux.

— Benfield prendra la direction de l'évacuation des blessés, dit la présidente en revenant vers eux. Les médecins militaires sont les mieux adaptés à ce genre de blessures identiques à des brûlures. Il y a le train sanitaire également qui sera mieux indiqué.

Personne n'osa le dire mais un train pouvait s'éloigner de la capitale, loin des rumeurs les plus folles.

— Je rejoins mon bureau mais vous pouvez me rendre visite à n'importe quel moment de la journée. Je pense que Benfield ne tardera pas.

Elle marcha vers l'échelle de coupée, et Farnelle la rejoignit avant qu'elle ne gagne le quai. Au dernier moment Yeuse eut un petit rire douloureux.

— Lien Rag a voulu m'épargner, je suppose, en évitant de paraître devant moi. Tu peux quand même lui dire que je suis navrée parce que... sa considération m'est précieuse. Oui, sa considération.

CHAPITRE 27

Ce soir-là au dîner Kurty apparut plus sombre que jamais. L'absence de Liensun se prolongeait au-delà de ce qui avait été prévu. D'après le radio et l'écran radar le bateau des Simone n'était plus qu'à une vingtaine de kilomètres. Sans que l'on puisse en connaître la raison, il était immobilisé tandis que la *Salamandre* creusait sa route dans la banquise, et avait gagné entre sept et douze milles depuis le départ du garçon.

Fleur l'interpella sans indulgence sur l'absence de son demi-frère.

— Tu n'aurais jamais dû le laisser aller seul.

— Je te fais remarquer qu'il est beaucoup plus âgé que moi, possède une grande expérience et une personnalité que l'on ne peut contrecarrer dans ses projets. Je n'ai pas à me justifier. C'est lui et lui seul qui a décidé d'aller au-devant des Simone.

Ann Suba mangeait du bout des lèvres, mais buvait beaucoup non seulement de la bière mais de la vodka. La vie à bord devenait chaque jour plus pénible avec les moteurs poussés à fond et les crissements insupportables de l'étrave pénétrant dans la banquise. Parfois, la *Salamandre* devait s'y reprendre à deux, trois fois pour gagner quelques mètres. Elle reculait alors que déjà derrière elle la plaie ouverte dans la glace se ressoudait dans le froid vif, fonçait à plein régime. Avec ce vent puissant on devait atteindre les moins quarante. La structure de ce baleinier résistait admirablement bien aux coups de boutoir qu'il donnait sans arrêt. Les explosifs n'étaient plus utilisés que dans les cas les plus difficiles. Plutôt qu'une étrave tranchante : il aurait fallu un avant plus profilé qui aurait glissé sur la banquise pour la pulvériser de tout le poids du baleinier. Selon le capitaine en second Grathe, le bateau avait atteint le noyau, le cœur de ce Chenal Noir et d'ici quelque temps la banquise perdrait de son épaisseur et de sa dureté.

— Si Liensun tarde encore, que comptes-tu faire ? lança Fleur.

— Nous rapprocher de la *Chimère*. Il est hors de question que j'envoie une patrouille en direction du nord.

— Si moi je décide d'y aller, tu ne m'en empêcheras pas, fit-elle avec colère. Et toi, Ann, abandonnes-tu ton compagnon ?

— Nul ne peut empêcher Liensun de faire ce qu'il a décidé. Moi pas plus

que toi, Kurty ou tous les autres. Je ne pense pas à un accident. Je crains que l'accueil des Simone n'ait pas été des plus chaleureux. La psychologie des nains est complexe. Je me trouvais à bord de la vedette *Titan* lorsque nous rencontrâmes les Simone. Ils nous ravitaillèrent en huile et nourriture.

— Au prix d'un marché odieux, scandaleux, cria Fleur. Tu dis nous mais c'est mon père et les marins qui furent les cobayes, toi, tu t'en tiras assez bien.

— Tiens, tu es au courant malgré tes airs de petite fille sage. Au départ, ils voulaient que je sois engrossée ; par l'un des leurs et que je partage leur vie en leur donnant dix ou douze rejetons.

— J'ai donc une flopée de petits frères et de petites sœurs à bord de cet étrange navire ? soupira Fleur avec un dégoût sous-jacent.

— Certainement, au même titre que Liensun ou Jdrien.

— Ce n'est pas la même chose. Mon père n'a jamais reconnu sa ou ses paternité (s). Pour rien au monde je ne voudrais rencontrer ces gens-là et, quand nous les croiserons, je resterai dans ma cabine, en fermant le tape de mon hublot.

Kurty ramena la conversation sur l'état d'esprit des Simone. Ann Suba parla de leur susceptibilité exacerbée.

— Lorsque nous les avons rencontrés ils n'avaient pas croisé d'humains depuis des générations, mais ils recevaient des émissions radio et savaient que dans notre monde ils seraient considérés comme des phénomènes et des dégénérés. Par la suite, avec le réchauffement ils furent obligés d'avoir d'autres contacts. Le pire fut celui des Harponneurs de la Guilde. Mais ils restent imbus de leur particularité et de leur indépendance. Je me demande si la visite de Liensun, même en délégué pacifique, ne les a pas choqués. Ils sont les premiers à avoir triomphé du Chenal Noir et sur le chemin du retour les voilà face à face avec un bateau qui prétend effectuer le même parcours. Ils savent que dans le monde, les deux hémisphères, ce ne sera pas leur exploit qui sera reconnu et célébré mais le nôtre.

— Et pour une question stupide de reconnaissance universelle ils auraient nui à mon frère ? s'indigna Fleur. Mais j'y pense d'un coup, va-t-il leur dire qu'il est fils de Lien Rag ? Lui présentera-t-on ses demi-sœurs et ses demi-frères, tous de charmants nabots et nabotes.

— Crois-tu que tes parents aimeraient t'entendre t'exprimer avec un mépris pareil, comme si tu te croyais d'une origine supérieure ? lui demanda sèchement Ann Suba. Je n'ai jamais entendu ton père avoir le moindre réflexe raciste.

Fleur rougit, regarda Kurty, espérant un secours de sa part mais le commandant paraissait soucieux. Il écoutait les crissements de l'étrave sur la glace et les jugeait anormaux. Il s'excusa et gagna la passerelle où Grathe prenait son quart.

— Un des moteurs cafouille un peu. On va l'arrêter pour le réviser, rien de grave mais c'est nécessaire. Autre chose, les deux vigies d'étrave signalent que des goélands viennent s'écraser contre la coque, emportés par les rafales. Malgré leur puissance ils ne peuvent pas toujours diriger leur vol. Enfin l'air charrie des odeurs nouvelles. Ce sont des spécialistes des odeurs, des nez comme on dit, chargés de flairer les icebergs en zone polaire. D'après eux ces deux odeurs nouvelles signaleraient la proximité de la *Chimère*.

— Nous en sommes quand même assez loin et un tel vent ne peut que dissocier les particules d'une odeur. Peut-être que Liensun revient avec une délégation de Simone. Ont-ils précisé la nature de ces odeurs ?

— Non, mais on peut le leur demander.

La vigie qui répondit essaya de se montrer aussi précise que possible. C'était un garçon habitué des régions polaires et qui, âgé de quinze ans lorsque la glace recouvrait encore une bonne partie de l'hémisphère Sud, chassait avec ses parents en voyageant dans un traîneau tiré par les chiens.

— Ce qui était interdit par les accords de NYST, mais à l'époque la société ferroviaire devenait moins stricte puisque le réchauffement commençait.

— Où veux-tu en venir ? s'impacienta Kurty.

— Eh bien, il y avait des odeurs de chiens, dans le vent. Mon camarade ne les connaissait pas mais moi je savais bien, pour les avoir respirées.

— C'étaient les seules odeurs ?

— Des relents de matières plastiques et aussi d'huile spéciale pour les appareils divers, lorsqu'on les utilise en plein froid.

— Pour les armes aussi ? fit Kurty alerté.

— Peut-être.

Kurty demanda à Grathe s'il avait entendu dire que les Simone utilisaient des chiens de traîneaux éventuellement.

— Je n'en ai pas le souvenir.

— Je vais demander à Ann Suba qui les a côtoyés assez longtemps jadis.

Elle n'était plus dans la petite salle à manger, pas plus que Fleur d'ailleurs et il alla frapper à la cabine qu'elle partageait avec Liensun. Elle lui ouvrit après qu'il eut frappé une deuxième fois. Elle avait l'haleine chargée d'alcool mais elle restait assez lucide pour répondre.

— Une odeur de chien ? Je sais que les Simone en élèvent. Ils les appellent carolus car ce sont les descendants d'un couple de chiens que les propriétaires de ce yacht possédaient.

— Un élevage de chiens de traîneaux ?

Ann Suba éclata d'un rire perçant qui déplut souverainement au commandant.

— Pas du tout. Ils élèvent ces carolus pour les bouffer. *Ils* en raffolent. Oui, ils les mangent.

CHAPITRE 28

Jim-Jim revint, navré de sa rencontre avec le capitaine Feda-Feda. Ce dernier refusait toute négociation, exigeait que Tom-Tom soit libéré, reconduit dans son rôle de président et que le Conseil du Tabernacle reprenne ses fonctions.

— Il accepte cependant que tu restes conseiller.

— Il est bien gentil, grinça Centdix qui enrageait, car tout allait très mal. Les Simone commençaient de trouver que cette prise de pouvoir n'était pas très sérieuse. La *Chimère* se trouvait immobilisée, encastrée dans la banquise depuis plusieurs jours et la résistance du personnel navigant persistait.

Doum-Doum et Lan-Lan n'avaient pas une seule fois donné des renseignements sur la progression de leur commando, et c'est en vain que Centdix essayait d'entrer en communication avec eux. Le vent puissant n'expliquait pas leur silence. Par contre, à bord du *Vatican-Saint-Jean* c'était différent. Les échanges radio devenaient peu à peu plus audibles et l'on pouvait parler librement. Le commandant du dirigeable exigeait que Mgr Etienne de la Couronne d'Épines vienne lui parler en direct, et Centdix avait beau tergiverser, les menaces de cet aéronef au-dessus de leurs têtes n'étaient pas à mépriser. Il n'ignorait pas que les Néos pouvaient se montrer impitoyables au risque de périr. Le *Vatican-Saint-Jean* pouvait couler le navire avant que celui-ci n'ait pu se défendre. La Loge des Six, réduite à quatre membres, ne cachait pas sa morosité et Centdix ne parvenait pas à leur insuffler une nouvelle confiance.

Il décida de rencontrer ce plénipotentiaire Liensun Ragus. Il ignorait quel était son lien de parenté avec Lien Rag, pensait qu'il s'agissait d'un cousin, ce qui lui rendit son optimisme habituel. Un cousin ? Mais alors c'était aussi le sien, même à un degré éloigné, et peut-être pourrait-il s'en servir. Il ne savait trop comment. Son objectif le plus proche restait cependant la capture de la *Salamandre*. Si jamais il ne pouvait se maintenir à bord de ce navire, il pourrait toujours naviguer à bord du baleinier qui était un excellent bâtiment.

Liensun, enfermé dans une cabine étroite, prenait son temps en patience. On l'avait nourri convenablement et il disposait d'un certain confort. Les jeunes gens armés qui lui apportaient son plateau repas le considéraient plus avec curiosité qu'agressivité, et l'une des filles lui souriait même avec une certaine effronterie. Elle ressemblait à une fillette en retard de croissance pour

son âge.

Avec deux gardes à la porte, Centdix se montra très chaleureux, dit qu'il regrettrait de devoir mettre son visiteur en résidence surveillée, mais il était tombé en pleine révolution. Ce mot étonna Liensun car, apparemment, tout était calme à bord de ce navire.

— Auriez-vous des ennuis avec la banquise ? Vous n'utilisez pas d'explosifs ?

— Nous sommes immobilisés volontairement, répondit Centdix, sans préciser que cet adverbe était à mettre au crédit du personnel navigant et du capitaine, l'irréductible Feda-Feda.

— Notre navire, le baleinier, est toujours en route et vous rejoindra sous quelques heures. Nous devons-donc nous croiser. Il ne m'a pas semblé que cet endroit s'y prêtait si je me souviens bien. Les parois y sont encore plus rapprochées qu'ailleurs. Il nous faudrait au minimum cinquante mètres de large sur cent mètres de long, mais quelques mètres de plus seraient les bienvenus.

Centdix ne répondait pas, et Liensun jugea diplomate de préciser qu'au besoin leur navire pourrait reculer pour trouver un élargissement favorable.

— À moins que vous n'ayez en cours de route repéré vous-même quelque endroit adapté du Chenal. On peut se croiser en se frôlant mais il faut toujours se méfier de la pression des glaces. Il nous sera impossible d'en nettoyer le chenal en totalité, même avec des explosifs multiples. Avec ce froid intense que le vent double le plus souvent, la banquise se reforme à la minute. Vous ouvrez le passage et derrière vous il se referme aussi sec.

Il avait l'impression que ce Simone ne l'écoutait pas. Plus il le regardait, plus il lui trouvait un vague air de ressemblance avec quelqu'un qu'il connaissait.

— Que pensez-vous de ma façon de voir ?

— Dites-moi, répondit Centdix sans même faire allusion à ce que racontait Liensun, quel est votre degré de parenté avec mon père ?

Interloqué, Liensun resta muet. Que venait faire le père de ce Simone dans leur discussion ? En quoi pouvait-il apporter un élément utile ?

— Je ne comprends pas, dit-il sèchement, trouvant ce genre de conversation oiseuse.

— Mais si, voyons. Mon père c'est Lien Rag, autrement dit Ragus, et

vous-même vous vous appelez Liensun Ragus. C'est pourquoi je voudrais connaître votre lien de parenté car éventuellement nous sommes cousins.

Liensun crut qu'on venait de lui donner un coup violent sur la tête et durant quelques secondes tout s'emmêla dans son esprit, avant qu'il n'en retire un vieux, très vieux souvenir. Son père ne s'était jamais vanté du rôle qu'il avait tenu lors de sa première rencontre avec les Simone. Et si vraiment il avait eu le comportement que l'on murmurait, alors il y avait quelque chance pour que ce Centdix fût son fils, donc son demi-frère à lui.

CHAPITRE 29

Lorsque Lan-Lan revint avec son compagnon de reconnaissance, Doum-Doum se demanda pourquoi elle avait choisi Xonios qui n'avait jamais pu doubler son nom à cause de ses origines. Parce qu'il appartenait à la classe des éleveurs de carolus et qu'il empestait le chien. Sa combinaison qu'il utilisait aussi pour s'occuper de ces animaux était imprégnée de leur forte odeur. Les éleveurs étaient situés au plus bas de la hiérarchie sociale et Doum-Doum se demandait comment Xonios pouvait être un Neveugrand. Il pensait que c'était à cause de la joliesse de sa mère, même encore aujourd'hui elle était charmante, qui l'avait fait désigner pour copuler avec les Tontons-grands. N'empêche que Xonios empestait le chien et que Lan-Lan avait dû en avoir la nausée, malgré le vent de plus en plus furieux.

La jeune fille expliqua que le baleinier continuait sa lente progression en taillant la banquise de son étrave.

Il n'allait pas très vite et parfois s'y reprenait à deux ou trois fois pour enfoncer la glace la plus dure.

— Il navigue sans projecteur pour économiser son huile mais il y a deux vigies à l'avant dans un poste. Nous avons réussi à nous glisser le long de la coque pour passer à l'arrière. Nous avons utilisé une faille de la paroi dans laquelle nous nous sommes collés, le temps que le navire dépasse de quelques mètres.

Doum-Doum goguenard faillit lui demander si elle s'était régälée de respirer, même à travers son filtre de cagoule, la bonne odeur canine de Xonios. Une odeur qui imprégnait les siens depuis mille ans, peut-être plus.

— Nous avons utilisé nos lampes par flashes d'une seconde pour ne pas attirer l'attention, et nous avons une idée assez précise de l'arrière du baleinier. Cette partie est entièrement consacrée au halage des cétacés sur le pont. Une rampe mobile descend alors jusqu'à la surface de l'eau et des treuils remontent l'animal mort. À ce moment-là le bateau doit même se cabrer fortement de l'avant, quand le cachalot ou la baleine pèse plus de cent tonnes. Ensuite la bête est sectionnée progressivement et quand son corps a raccourci on relève le plan incliné qui sert de tableau arrière. En ce moment donc, puisque la *Salamandre* ne chasse pas, ce panneau est relevé et se présente comme une paroi, une falaise abrupte impossible à escalader.

Le seul avantage, mais de taille, était que personne ne venait à l'arrière du baleinier en dehors des périodes de chasse. Et Xonios et elle n'avaient surpris aucune présence humaine au-dessus d'eux.

— N'oublions pas que c'est entre trente et quarante individus des deux sexes que nous devons maîtriser, sinon abattre. Dès que nous aurons capturé le commandant il devra nous montrer le rôle de l'équipage et la liste des passagers, que nous ne laissons à personne le temps de se cacher et de nous agresser par la suite. Pour attaquer par l'arrière du bâtiment nous devons trouver une grande faille ou plusieurs, pour nous cacher, le temps que passe le baleinier.

Pour compléter ces renseignements, Lan-Lan traça sur la glace le plan arrière du baleinier que chacun des membres du commando enregistra dans sa mémoire.

— C'est bien joli, fit Doum-Doum maussade, mais comment grimperons-nous à bord ?

— Grâce à ceci.

Elle traça un trait avec une barre en travers.

— C'est un mât, un petit mât d'artimon sur lequel on établit un tape-cul fort utile lorsqu'on débite une baleine et qu'on fait fondre le lard. Sans faire avancer, cette voile maintient une certaine stabilité et empêche de dériver. Nous utiliserons notre grappin attaché à une corde. Von-Von est un spécialiste du lancer de grappin et il nous en a souvent fait la démonstration en l'envoyant dans la mâture de la *Chimère*. Chacun de nous l'a vu grimper ainsi tout en haut du grand mât. C'est ce qu'il fera tout à l'heure, et une fois en haut il nous aidera à le rejoindre.

Mais elle ajouta quelque chose à son croquis, et Doum-Doum lui en demanda la signification.

— C'est la fonderie de chasse à côté de la fameuse rampe. Et jusqu'à la passerelle centrale. Elle est bien entendu déserte et nous pourrons nous y installer sans risquer d'être surpris. De cet endroit nous pourrons tout surveiller, mais surtout nous faire une idée de la passerelle et de l'avant du bateau. Le seul endroit où brille de la lumière c'est le poste de navigation, ce qui est normal, et son reflet éclaire largement une partie du pont. Nous prendrons tout notre temps pour étudier le terrain et lancer notre attaque.

Elle prenait un peu trop d'initiatives, songea Doum-Doum, et s'il la laissait faire, elle le supplanterait dans la direction du commando.

— D'abord, nous devons nous retrouver derrière la *Salamandre* sans que

notre groupe n'ait été découvert, ni même que sa présence soit soupçonnée.

— Imaginez la tension qui règne à bord, répliqua Lan-Lan. Tous sont obsédés à cause du travail de labourage de la banquise par le navire. Ils ne prêtent guère d'attention à l'environnement.

CHAPITRE 30

Les seuls ayant obtenu des cellules avec couchette étaient Charlster et Louria, Etienne de la Couronne d'épines, Tharbin et Opérasque. Les prélats de la délégation devaient coucher dans la salle des Conventions. En les privant de leurs cabines, Centdix cherchait peut-être à les humilier, mais réduisait ainsi en un seul endroit le nombre de Neveuxgrands préposés à leur surveillance.

Ce qui mettait Charlster hors de lui c'était l'absence de son ordinateur portable. On l'avait forcé à le laisser dans sa cabine et il redoutait que ces imbéciles de révolutionnaires ne cherchent à saboter son travail.

— Cette couchette est trop étroite, maugréait-il, je vais m'allonger par terre.

— N'aimez-vous pas vous serrer contre moi ? le provoqua Louria. Suis-je donc si laide et si flétrie ? Faut-il que je me déguise en petite chipie vicieuse pour vous séduire ? Mais où trouverai-je la panoplie ?

— Arrêtez, murmura-t-il. Sachez que je ne couche pas avec mes collaboratrices.

— Tiens, c'est nouveau ça. Et cette Cristella là-bas en Panaméricaine nord, vous faisiez quoi avec elle, vous jouiez à la marelle ?

— Ne me parlez pas de cette fille. Une nymphomane... Mais comment êtes-vous au courant ?

— C'est elle qui a envoyé des fax chez nous pour dire que vous étiez un vieux cochon qui avait abusé d'elle.

— C'est tout le contraire. Opérasque me l'avait adjointe, pensant mieux me surveiller, et elle me violait impitoyablement matin et soir, et si je ne m'étais pas enfui au milieu de la journée elle en aurait profité pour me contraindre.

— Voyez-vous ça, à votre âge ? L'amour à répétition avec une superbe créature, dit-on. Comment faisait-elle pour vous rendre aussi gaillard ?

— Arrêtez sur ce sujet ou je vais vous demander des comptes sur votre entrevue avec ce Centdix. Non mais, quel petit prétentieux ! Un morveux

qu'une taloche renverrait dans son coin si l'un de nos compagnons plus jeune que moi en avait le courage.

— N'étais-je pas votre représentante à tous, ne m'aviez-vous pas désignée ? Avec l'arrière-pensée que je pourrais séduire ce garçon et l'inciter à adoucir notre sort ? Vous êtes tous de beaux hypocrites et les prélats néos les premiers.

— Vous ne paraissiez pas mécontente. Vous êtes restés enfermés près de deux heures dans l'une de ces cellules, précisément celle où dort Etienne de la Couronne d'épines. J'espère que le désordre et certains indices ne le choqueront pas dans son puritanisme.

— Vous aimeriez savoir ce que nous avons bien pu fabriquer ? Je n'ai aucune raison de vous le cacher. Lorsque je l'ai rejoint dans cette minuscule cabine que la couchette, tout comme ici, occupe aux quatre cinquièmes, j'ai cru qu'il allait me sauter dessus tant il était nerveux, rouge et les yeux fous. Mais il est plus timide qu'il n'y paraît et j'ai très vite compris qu'il faisait un complexe d'infériorité à cause de sa taille.

Charlster ricana :

— Un mètre dix c'est toujours du nanisme et jusqu'à un mètre quarante environ.

— La taille de son sexe ! dit-elle tranquillement.

Charlster assis au bord de la couchette se redressa brusquement, heurta le plafond très bas et se rassit en frottant son crâne.

— Il l'a exhibé ?

— Oh, ce n'est pas si simple. Pendant que j'exposais avec sérieux nos revendications les plus légitimes, affirmant que nous n'avions nullement l'intention d'intervenir dans le conflit interne des Simone, promettant qu'une fois dans nos cabines nous nous comporterions tout à fait tranquillement sans chercher les ennuis, lui se torturait l'esprit pour me prouver qu'il était tout à fait normal et que sa petite chose n'avait rien à redouter d'une comparaison avec celle d'un homme de plus grande taille. Et toutes ses réponses à mes questions étaient encombrées par cette ambiguïté. Si je lui disais que nous étions tous des gens de parole, il me répondait que lui-même ne mentait pas sur les dimensions exactes de son souci majeur. Oui, il me dit textuellement ce genre de phrase alambiquée, et il me fallut du temps pour comprendre que son souci majeur était son pénis. Le mot souci revint à plusieurs reprises.

Charlster soupira et se coucha sur le côté, laissant pendre ses jambes dans le vide. Il était fatigué, excédé par cette situation, craignant que sa rencontre

avec le pape ne se réalise jamais. Cette révolte pouvait se terminer par un carnage. Les jeunes Neveuxgrands risquaient de perdre patience si le commandant de la navigation persistait à leur résister.

— Alors je lui ai sèchement dit : montrez-le-moi et je vous donnerai mon avis.

— Vous montrer quoi ?

Puis il réalisa qu'il avait perdu le fil de son récit et se redressa.

— Ne me dites pas...

— Si. Et vous ne me croirez pas si je vous dis qu'il se comporta comme un petit garçon honteux, alors que je croyais avoir affaire à un mâle flamboyant. Je réussis à ne pas rire et lorsqu'il me présenta son souci majeur, je lui affirmai qu'il n'avait pas à redouter la concurrence de ceux qui font plus d'un mètre soixante, qu'il était tout à fait dans les normes et même au-delà. Mais entre nous, la timidité, la peur de se voir confirmé dans ses craintes le diminuaient beaucoup.

— Et ensuite ?

— Rien. Il s'est reboutonné, m'a déclaré qu'il allait réfléchir à nos échanges de vues et m'a plaquée là. Il m'a pourtant semblé que mon appréciation quelque peu épicée de flagornerie avait eu son petit effet et qu'il était pressé d'en faire part à une de ses amies. Car il a filé à toute vitesse.

À nouveau allongé, le savant fermait les yeux. Sa collaboratrice, une fois de plus, le décevait dans le sentiment tout à fait filial qu'il éprouvait à son égard. Depuis que leur entourage s'obstinait à les considérer comme amants et les logeait ensemble dans la même couchette, que ce soit à bord du dirigeable, de la *Chimère* ou ailleurs, il n'avait pas une seule fois éprouvé de pulsions libidineuses à son encontre. Et Louria Finister pensait qu'il n'était qu'un hypocrite attendant le bon moment pour manifester ses désirs. Elle ne cessait de le harceler, joignant certains gestes un peu trop osés à des invitations du regard et de la parole, mais il restait imperturbable, à jamais pétrifié dans un rôle jusque-là inconnu de lui, celui de père.

— Cependant, continuait-elle, je suis certaine que lors de notre prochaine rencontre il aura plus d'initiative. Vous entendez ce que je dis ? Je vais devoir me sacrifier à sa libido pour le plus grand bénéfice de tous.

— Quand ils nous ont forcés à venir ici, j'étais sur le point d'avoir un résultat, peut-être positif, de votre propre thèse sur ce fameux satellite artificiel qui se cacherait derrière Altaï. Pourvu que ces sauvages ne détruisent pas mes calculs.

— Vous étiez intrigué par la rotation irrégulière de ce morceau de Lune, si je me souviens bien ?

— Oui. Si seulement vous pouviez exiger de ce garçon la restitution de mon portable ? Mais je constate que vous n'avez guère eu de résultats à la suite de votre première rencontre.

— J'ai donné à ce Centdix des certitudes qu'il n'avait pas. Que dois-je faire pour vous contenter, me mettre à genoux comme une fille de joie ? Entreprendre un strip-tease infernal, me laisser fouetter au sang ? Savez-vous qu'Opérasque traîne une réputation exécration et que plusieurs jeunes femmes l'ayant fréquenté auraient mystérieusement disparu ? N'avez-vous pas remarqué qu'il me fait une cour discrète, évitant de choquer les prélats. Tharbin lui-même ne serait pas mécontent que j'aie le rejoindre dans sa cabine. Juste avant que les Neveuxgrands ne nous ennuiant, il m'avait parlé d'un grand laboratoire de recherches qui se créait dans sa nouvelle compagnie et, sans me faire de propositions directes, m'a laissé entendre que j'y serais la bienvenue, si je voulais. Mais je suppose qu'avant il me faudrait transiter par sa couche et me frotter à sa bedaine.

— Ma chère Louria, ne pourriez-vous envisager une discussion plus scientifique ? Seriez-vous excitée à cause de ces circonstances dramatiques ? On dit que l'odeur de la guerre rend certaines femmes folles de leur corps. Je vous aurais crue plus distante par rapport à ces préoccupations.

Elle se releva et donna un coup de poing à la cloison qui fit sursauter le vieux savant.

— Mais que voulez-vous à la fin ? Vous voulez que je séduise ce Centdix pour qu'il vous rende votre cher portable, quel que soit le prix que j'aurais à payer. Vous savez ces petits hommes sont toujours plus exigeants que les géants. Vous me voudriez filiale, acharnée au travail scientifique, vous me traitez comme si vous étiez mon père afin de mieux cacher vos désirs.

— Personne n'est parfait. Trouvez-moi une jolie Simone et je pourrai en finir avec mes frustrations.

Elle eut un petit sourire canaille.

— Notre cellule est minuscule et à part tourner le dos devrai-je assister à la rencontre ?

— Si vous y tenez, mais elle ne se produira pas, les Simone sont des puritains coincés.

CHAPITRE 31

Ce triste personnage, Liu-Tsing, l'avait jetée aux loups de la pire espèce en se débarrassant d'elle, effrayé par le retour de sa femme. Maintenant qu'elle avait atteint Talmyr Station, Songe se demandait si elle avait encore quelque chance de rencontrer un jour Tharbin avec lequel elle s'était toujours très bien entendue, et même un peu plus. Elle aurait donné tous les « sibéries » qu'elle possédait pour subir avec plus de soulagement que de contrainte les fantaisies du chef des Bonzes. Ce Ko-Kang, qui l'attendait en gare de la capitale, était devenu le chef tout-puissant de la police secrète de cette compagnie. Les nombreux Aiguilleurs alignés sur les quais avaient été intentionnellement placés là pour impressionner la nouvelle venue. Ko-Kang, après cette démonstration de son pouvoir, l'avait confiée à Murmose Bertold, son ennemie. Des souvenirs fâcheux les unissaient dans la haine de l'une et la terreur de l'autre.

Dans la draisine qui les emportait, une draisine aux couleurs de la Caste, elles n'échangèrent pas un seul mot. Le véhicule pénétra très vite dans une zone interdite où les uniformes noir et argent pullulaient. Un grand train alignait sa cinquantaine de wagons à étages, sur un quai sévèrement gardé. Le siège de la fameuse police secrète.

Une hôtesse Aiguilleur la conduisit à sa cabine, aussi sobre et glaciale d'aspect qu'une cellule de prison. Elle ne reçut aucune explication, attendit, simplement assise sur sa couchette. Murmose avait de bonnes raisons de la détester. Elles avaient partagé le même homme, Liensun, mais dans des conditions différentes. Elle, Songe, avait été sa petite amie dans la joie et le plaisir, Murmose était son esclave sexuelle. Il fut un temps où Liensun, oubliant tous les préceptes moraux et rongé par l'ambition, utilisait cette fille grasse, molle et parfois sale, comme appât pour amener les Bonzes à traiter des affaires avec lui. Puis il avait décidé de l'abandonner, mais elle s'accrocha et il se débarrassa d'elle en la faisant condamner dans la Compagnie de la Banquise, pour ivresse publique et racolage.

Ko-Kang et Murmose se connaissaient depuis toujours, et Songe pensait que Liensun avait même incité cette fille à séduire le jeune Bonze, du temps où ce dernier apprenait le pilotage des dirigeables sous sa direction. Ko-Kang était le neveu d'un très haut personnage du Consortium des Bonzes, et elle se demandait s'il n'y avait pas actuellement une machination secrète pour profiter de l'absence de Tharbin. Absence qui se prolongeait au-delà des délais prévus.

Elle attendit vingt-quatre heures dans un état effroyable d'inquiétude, avant qu'on ne la conduise devant Murmose.

— Où est Liensun ? fut la première question, brutale, sans même un mot de bienvenue.

Songe répondit qu'elle n'en savait trop rien, mais qu'au moment où la Ceinture de Feu cerclait la Terre, Liensun avait rejoint son père dans le Sud en compagnie d'Ann Suba.

— Tu viens des Échafaudages. Helmatt t'a confié une mission que tu n'as pas accomplie auprès de Fangh, ton amant. Un de tes amants car tu couches avec tout le monde, même avec des femmes s'il le faut. Pas vrai que tu aimes ça aussi, les chatteries ?

Dans la bouche lippue cette accusation devenait immonde et soudain Songe se demanda si Murmose n'avait pas des vues sur elle. Jamais elle ne pourrait accepter que cette fille...

— Tu as couché avec Liu-Tsing avant qu'il ne t'envoie ici ?

— Pour obtenir un passeport. J'ai décidé que Fangh n'était plus un bon interlocuteur pour les Échafaudages et que je devais rencontrer Tharbin.

— Pour l'instant Tharbin n'est pas disponible. Tu devras rencontrer simplement Ko-Kang. Je ne crois pas ta conversion à la Caste sincère. Helmatt s'est trompé sur ton compte. Tu n'es qu'une espionne qui essaie de rejoindre l'hémisphère Sud pour renseigner tes amis. Surtout Liensun qui avait pour toi des amabilités qu'il n'avait pour personne d'autre. Sinon pour sa vieille pute d'Ann Suba qui a au moins vingt ans de plus que lui.

C'était faux, seulement dix, mais Songe ne jugea pas prudent de rectifier l'erreur.

— Tu avais bien réussi là-bas, à Markett Station. Tes entreprises étaient florissantes mais Liensun te donnait de sérieux coups de main sans parler d'autres coups.

Comment sortir de ce contexte libidineux, vulgaire, humiliant que la grosse femme se complaisait à diffuser par ses paroles, ses expressions, toute sa personne. Songe se dit que si elle avait eu une arme, elle aurait tiré sur cette monstruosité obscène.

— Tu vas rédiger un rapport sur Liu-Tsing et tu ne cacheras rien de ses turpitudes. Tu détailleras comment il te faisait l'amour, ce qu'il exigeait, ce qu'il ne pouvait accomplir. Tu porteras sur lui des accusations précises. Tu parleras de sa famille, surtout de sa belle-famille qui exploite des cultures sur

radeau. Quand tu auras écrit ce compte rendu, tu le liras pour qu'on enregistre ta voix. Mais ce n'est pas tout, tu nous feras la même chose pour Helmatt avec qui tu as dû coucher.

— Vous savez très bien que depuis cet accident où il fut brûlé aux deux tiers, il n'a plus la possibilité de coucher avec quiconque.

— Je suis certaine qu'Helmatt a d'autres vices que sexuels. Il lui avait demandé de se dénuder devant lui. Elle avait d'abord refusé puis accepté, ne l'avait satisfait que trois fois.

— Je n'ai pas à me plaindre d'Helmatt, dit-elle. Ce n'est pas le même type d'individu que Liu-Tsing.

— Tu le feras quand même. Tu es accusée d'espionnage et si tu es condamnée tu iras pourrir dans un train concentrationnaire qui tourne sans arrêt autour du pôle Nord. Les conditions y sont dures : 6/10.

Elle frémit. Comment survivre par six degrés de température avec mille calories-jour de nourriture. Elle croyait comprendre qu'Helmatt, fidèle aux Aiguilleurs, devait aussi être l'ami de Tharbin. Liu-Tsing ne lui avait pas caché l'estime qu'il portait au vieux patron des Bonzes. Comme elle l'avait soupçonné dès le début, Ko-Kang devait ambitionner de prendre la place de l'absent, aidé par cette horrible Murmose.

Celle-ci paraissait avoir sur l'ensemble de ce train, siège de la police secrète, une mainmise totale. Tout le monde la redoutait. Peut-être faisait-elle une fixation sentimentale sur Ko-Kang ? Y était-elle encouragée par ce dernier, y avait-il quelque infâme accointance intime entre eux ?

— Tu as quarante-huit heures pour établir ces rapports et les enregistrer.

Songe faillit déclarer avec force que jamais elle n'accuserait Helmatt, mais décida de s'en abstenir. Dans quarante-huit heures, Murmose Bertold saurait qu'elle n'avait pas suivi ses ordres et réagirait, mais elle aurait gagné quarante-huit heures de tranquillité.

Elle retourna dans sa cellule et n'eut aucun scrupule à raconter dans le détail sa liaison avec Liu-Tsing. Elle en connaissait la raison. Les Bonzes cultivaient une morale excessive en ce qui concernait les mœurs, même si cette attitude n'était qu'une apparence hypocrite. Seulement la moindre accusation de dépravation pouvait conduire devant un tribunal. Liu-Tsing serait rappelé à Talmyr Station, destitué et condamné. Les Aiguilleurs ne pouvaient qu'approuver cette décision, eux-mêmes observant une grande rigidité de comportement. Et peut-être envisageaient-ils sans regret le remplacement de Tharbin par un homme plus proche d'eux.

Trente-six heures plus tard Songe enregistra ses deux rapports. Celui concernant Helmatt ne révélait qu'une stricte vérité, sans la moindre accusation d'immoralité. Elle n'avait pour cet homme aucun sentiment ni affection, mais elle l'admirait d'accepter de vivre transformé en momie, avec un boîtier électronique pour traduire en une langue métallique les grognements de son larynx détruit par le feu.

Ces enregistrements faits, elle attendit, à la fois sereine et anxieuse, la réaction de Murmose Bertold. Elle essaya de communiquer avec les jeunes Aiguilleuses qui lui servaient ses repas, mais peine perdue. Elles se contentaient de sourire, sans répondre à ses questions les plus anodines.

CHAPITRE 32

Son cousin Lienty Ragus logeait dans une pension de famille située dans un vieux wagon rescapé de la Compagnie. Il occupait un compartiment dont les banquettes se transformaient en couchettes pour la nuit et il lui offrit un repas cuisiné par son hôtesse.

— Tout ce que Yeuse entreprend part d'un sentiment honorable d'humanité envers les populations désavantagées. Si tu veux, nous irons visiter les camps de réfugiés. La misère y est effroyable. Yeuse veut nourrir ces gens-là, relancer l'économie. Lorsque je lui ai apporté les preuves que Reiner faisait embarquer de l'acide chlorhydrique concentré sur les derniers radeaux, elle a refusé de m'écouter. Mais je ne peux l'accuser.

Le matin, deux wagons du train sanitaire militaire étaient venus s'aligner devant le *Dragon* et les brûlés avaient été embarqués avec grand soin, sauf un qui venait de mourir dans la nuit. Les deux wagons attelés à la machine restée en gare avaient été dirigés en dehors de la capitale, mais des médecins et des chirurgiens s'occupaient des victimes.

— Vous levez l'ancre demain, m'a-t-on dit ?

Crois-tu qu'il y ait une place pour moi, là-bas aux Kerguelen ?

— Tu sais très bien qu'il y a toujours une place pour toi.

— J'ai des documents à trier, à étudier. J'ai toute l'histoire du Bulb à écrire, depuis sa capture voici des siècles et son lent voyage vers la Terre qui devait durer un demi-millénaire, je crois. Je me demande si jusqu'au bout les colons venus d'Ophiuchus ont conservé le même idéal en ce qui concernait notre planète. Il y eut scission entre deux groupes à une époque, les Salts et les Sugars qui devaient donner, pour les premiers, les Aiguilleurs et pour les autres les Ragus, Sugar à l'envers, nous autres en réalité. Et nos successeurs seront ton fils Liensun, Fleur.

— C'est une vieille saga désormais sans intérêt pour les plus jeunes. Je ne pense pas que Liensun soit partie prenante de notre héritage et de nos haines. Fleur non plus. Qui se préoccupe des Aiguilleurs et des Ragus de nos jours ?

— Tu te trompes, murmura Lienty. Ils sont encore vivaces, et un peu partout. Dans la Cordillère mais également ici, et je suis persuadé que dans l'autre hémisphère, toute la zone au-dessus du 60^e parallèle est encore sous

leur coupe. Il y règne un froid suffisant pour que les réseaux ferrés se maintiennent en état. Cette histoire que tu m'as racontée, sur un passage entre les deux parties du monde à travers la Ceinture de Feu, m'inquiète. Nos ennemis de toujours pourront l'utiliser pour se répandre aussi chez nous.

— Notre hémisphère est surtout un demi-monde aquatique. Des îles, un bout d'Amérique, la banquise propriété des Roux, peu de choses en somme. Même la pointe de l'Afrique est trop proche du tropique et doit flamber en ce moment.

— L'Antarctique les attirera avec ses réserves minières, son étendue, ses animaux marins. Le troupeau est devenu fantastique. Et il y a non seulement l'Erebus mais d'autres possibilités de géothermie. Je te dis qu'ils viendront, reconstruiront un royaume et les Roux ne pourront rien y faire, même avec leur tactique habituelle. Je me souviens que jadis certains savants cherchaient le moyen de rendre la glace d'une dureté de pierre, infondable, si l'on peut dire. Tous des savants Aiguilleurs. Enfin il y a ce Charlster qui est certainement vivant. Ce qu'il a fait en créant des lucarnes solaires il peut le défaire, je suppose.

Lien Rag lui parla de cette délégation du Vatican partie de l'autre côté à bord du navire des Simone.

— Des rumeurs circulent d'une entente avec les Bonzes, les Aiguilleurs et les Néos, mais qu'en est-il exactement, je n'en sais rien.

— Tu n'iras pas voir Yeuse ? demanda Gus d'un air détaché.

— Elle me croit plein de ressentiment et prêt à la condamner. Je préfère repartir sans l'avoir vue. La dernière fois, pour une malheureuse affaire de profanation de sépulture, je me suis montré trop dur.

— C'était la tombe de ton fils et de sa mère, cette Rousse que tu as aimée.

— La stupidité de cet acte me révoltait et j'espérais que Reiner serait mis de côté. Je sais qu'il n'en est rien et qu'il persévère. L'acide c'est une idée à lui.

— Il est amoureux transi de Yeuse et veut l'aider. Il en oublie sa maîtrise ancienne, du temps où il était un conseiller habile et efficace. Jamais il n'aurait commis de telles erreurs. Des crimes en quelque sorte. Je suis aussi conseiller mais je ne sers à rien et je vais vous suivre aux Kerguelen.

— Nous irons d'abord chasser l'éléphant de mer. Les Roux nous conservent leur confiance et notre quota de chasse est maintenu.

— Je peux aller trouver Yeuse, lui expliquer que tu ne viens pas la voir en

accusateur mais en souvenir de ce que vous avez vécu ensemble. Tu sais, j'ai aussi partagé sa vie, plus brièvement que toi, j'ai connu avec elle des moments terribles mais je ne l'ai jamais oubliée. Je me doute que tu le sais mais je voulais quand même te le confirmer. Que décides-tu ?

— J'hésite. J'ai une compagne que j'aime, Jael, la demi-sœur de Liensun, une fille ravissante et de caractère. J'arriverais vers elle avec mon bagage d'homme heureux, comblé, alors qu'elle est rongée par ses responsabilités ? Ce ne serait peut-être pas juste. Nos vies ont bien divergé et nous sommes si loin l'un de l'autre désormais. Il n'est plus possible de réduire cette distance-là.

CHAPITRE 33

— Tu ne vas pas m’abandonner maintenant, alors que je sens ce bateau tout proche. L’odeur d’huile brûlée n’a jamais été aussi insupportable à mon nez et sur la banquise les traces ne manquent pas. Il y a d’ailleurs d’autres relents, ceux de chien par exemple. Nous avons dans notre pays des meutes de chiens sauvages qui se sont adaptés à la basse température. Jadis on en faisait des chiens de traîneaux. Je sais ce que c’est, j’en ai vu que certains Roux utilisaient, des Roux qui avaient trop fréquenté les Hommes du Chaud et voulaient vivre comme eux. Par la suite ils ont renoncé. Tu ne dois pas m’abandonner parce que je n’ai plus de forces, faute de nourriture solide, une nourriture de Roux, avec de la bonne graisse et de la viande. Je suis faible et je me traîne dans ce couloir de glace, cette nuit épaisse. Je n’ai pas vu la lumière depuis des semaines et je crains que mes yeux ne puissent supporter la plus petite lueur, une simple étincelle.

Mais l’esprit de son père restait silencieux et lointain. Il aurait aimé qu’un peu de chaleur envahisse son corps, mais il n’avait pas mangé depuis deux jours et n’avait pu capturer un seul de ces goélands criards et agressifs qui le narguaient, donnant de leurs ailes des coups d’éventail à son crâne. Il n’avait eu l’image d’aucun animal inclus dans la banquise ou dans les parois. Il n’avait pas eu la force de creuser un trou pour pêcher avec son harpon.

Il se releva, s’appuya contre la paroi et essaya de concentrer ses dernières forces et d’accomplir encore quelques pas. Le baleinier était à sa portée, peut-être pas à une heure, et à son bord il trouverait de quoi se nourrir. Il y avait Fleur, il y avait Liensun et Kurty qui le connaissaient et lui porteraient secours. Il aurait pu crier mais avec ces moteurs enragés ils ne l’entendraient certainement pas.

— Je veux continuer, cria-t-il, pour l’esprit de son père, et au même moment il perçut un léger bruit tout proche, brandit son harpon, toucha quelque chose de mou et sans la moindre hésitation, faisant pivoter la perche il en enfonça le côté tranchant au hasard. Il y eut un cri, celui d’un manchot. Un manchot, sans la moindre erreur, le plus souvent entre trente et soixante kilos de viande et surtout de graisse et celui-là, qu’il souleva au bout de son harpon, faisait un joli poids.

Il crut le saisir mais encore vivant le manchot lui pinça cruellement le bras et il l’étrangla, lâchant son harpon. Il arracha les plumes du cou et mordit dans l’artère tandis que ses mains détachaient le duvet rugueux du ventre. Un duvet

entartre de sel, semblait-il. La bête avait dû nager sous la banquise longtemps, en sortir, profitant de l'ouverture de la couche de glace par l'étrave de la *Salamandre* pour échapper au courant qui l'emportait.

CHAPITRE 34

La première pensée qui vint à l'esprit de Grathe fut comme un cauchemar éveillé. Il se revit dans les entrailles du Bulb au cours d'une invasion des loupés, ces créatures disgraciées créées par des généticiens sans scrupules. Lorsque le commando des Simone s'abattit en partie sur la passerelle, le reste se répartissant les cabines, les matelots de quart, le capitaine en second en restèrent frappés de stupeur, et ces nouveaux venus dont la taille ne dépassait pas le mètre s'emparèrent aisément de la passerelle. Le timonier et le navigateur étaient tout aussi effarés que leur chef.

Les trois hommes ligotés et assis contre la cloison du fond, Doum-Doum éprouva le vertige du triomphe dans ce qu'il avait de plus délirant. Il venait avec quelques Simone de capturer trois Hommesgrands, trois créatures géantes, la plus petite mesurant au moins un mètre soixante-quinze. Un triomphe en quelques secondes, sans un coup de feu, sans éclats, dans un silence impressionnant. Les commandos qui l'accompagnaient se regardaient incrédules, se trouvant même vaguement ridicules avec leur surarmement. Il leur avait suffi d'apparaître pour que ces ennemis réputés dangereux succombent à leur vue. Ils continuaient de braquer leurs armes inutiles sur ces trois stupides créatures entravées, figées comme du bétail à l'abattoir.

— Je n'en avais jamais vu, murmura le timonier, comme pour s'excuser de sa passivité au moment de l'attaque.

— Moi non plus, ajouta le navigateur. J'en avais juste entendu parler.

— Taisez-vous, hurla Doum-Doum, imbu jusqu'à l'ivresse de son pouvoir. Taisez-vous ou je vous abats.

C'étaient donc des Simone et non des loupés, songea Grathe avec soulagement. Durant quelques instants il avait douté de son équilibre mental, cru que venus du fond des mers, de l'épave du Bulb, les loupés qui avaient hanté son enfance, son adolescence et son âge adulte étaient remontés tels des revenants pour le tourmenter. Vers l'âge de cinq ans un groupe de simiéanthropes, mélange de caractères humains et simiesques, avait voulu l'enlever certainement pour le dévorer, mais les adultes de son groupe avaient réussi à les mettre en fuite. Il n'avait jamais oublié cet incident et en gardait une terreur constante de l'anormalité physique.

Les autres membres du commando obtenaient eux aussi un succès total

grâce à l'effet de surprise. Les marins endormis dans l'entrepont étaient sous la menace de deux Simone, les occupants des cabines, dont Fleur, Kurty et Ann Suba ne pouvaient plus en sortir, et les hommes de quart se trouvaient encerclés, sommés de poursuivre leur travail. Lan-Lan envoya un message exultant à son chef qui en éprouva du dépit. Il l'avait chargée de la partie la plus difficile de l'attaque, prétextant que s'emparer de la passerelle de commandement lui revenait car c'était l'action la plus ardue. Mais personne n'avait été dupe, conquérir le reste du baleinier aurait pu tourner à la défaite.

Doum-Doum examina le chadburn mais n'y toucha pas. Il redoutait que l'interphone reliant la passerelle à la salle des machines ne se manifeste. Il n'avait pris aucune décision quant aux mécaniciens, dans les fonds du navire.

Avisant une bouteille isolante contenant du café il s'en servit un gobelet, la tendit à ses hommes comme s'il s'agissait d'un butin de choix. Et tous burent avec une grande fierté cette boisson chaude destinée aux Hommesgrands. C'était le couronnement de leur triomphe.

Seulement dans son euphorie Doum-Doum oubliait que la *Salamandre*, au moment de leur attaque, poursuivait sa route en fracassant la banquise de son étrave, et que cette manœuvre exigeait que des ordres en conséquence soient donnés depuis la passerelle. Lorsque la banquise résistait, il fallait inverser le pas des hélices, prendre du recul pour mieux foncer dans la glace. Ce qui impliquait les actions simultanées du capitaine de quart, du navigateur et du timonier. De plus des indications étaient envoyées au chef mécanicien qui forçait ou réduisait le régime des moteurs.

Pour l'instant, le baleinier ouvrait son passage d'un seul élan, mais soudain un noyau dur le paralysa et les moteurs s'emballèrent. Hériquel, le chef-mécanicien, réduisit leur nombre de tours et demanda par l'interphone ce qui se passait.

Cette voix venue des tréfonds du navire pétrifia Doum-Doum. Il ne faisait pas partie du service de navigation de la *Chimère*, et il n'était comme tous les autres que technicien du Tabernacle. Jamais il ne s'était soucié du pilotage, d'ailleurs ceux de son groupe méprisaient quelque peu les « marins », s'estimaient de qualité supérieure puisque chargés du culte du Tabernacle. Et le capitaine Feda-Feda passait pour un rustre aux yeux des Neveuxgrands, qui allaient jusqu'à s'étonner qu'il puisse être autorisé à doubler son nom. Pour eux il était au même niveau social que les éleveurs de carolus.

— Alors, capitaine Grathe, que décidez-vous ? Nous restons bloqués ou bien nous culons pour mieux couper en deux cette saleté de banquise.

Doum-Doum eut un regard désespéré vers ses hommes qui ouvraient de grands yeux sans rien comprendre. Grathe qui jusqu'ici avait la tête baissée

entre les genoux la releva.

— Il faut répondre, dit-il. Le chef-mécanicien est vite énervé sinon...

Il redoutait qu'Hériquel furieux ne remonte de la salle des machines pour l'interpeller. Il y avait entre les deux hommes un contentieux d'animosité fait de la méfiance du mécano envers l'homosexualité de Grathe, et chez ce dernier un dédain profond pour un individu qui se croyait autorisé à le juger pour ses comportements intimes. Il ne souhaitait pas qu'il remonte jusqu'à la passerelle et se fasse stupidement capturer. Il devait le prévenir discrètement que la situation était nouvelle, inquiétante. Mais comment en persuader un être aussi peu subtil que le chef-mécanicien ?

— Répondez-lui ou je liquide tout le monde, fit Doum-Doum entre ses dents, vexé de ne trouver que cette menace pour résoudre l'affaire.

Grathe se releva et malgré ses chevilles entravées sautilla jusqu'à l'interphone, désigna du menton le levier à baisser pour la réponse. Comme Doum-Doum ne réagissait pas, un des Simone le fit et son chef lui lança un regard malveillant. Comment pouvait-il avoir l'audace de comprendre plus vite que lui ?

— Chef ? fit Grathe, et déjà c'était surprenant.

Jamais il ne lui donnait son titre, il l'appelait par son nom. S'il était malin Hériquel commencerait à s'interroger sur ce ton respectueux nouveau.

— Chef, nous allons marquer une pause-café. La *Salamandre* est fatiguée et va prendre quelques heures de repos.

— Vous avez bu ou quoi, rugit le chef-mécanicien, toujours désinvolte avec ses supérieurs.

Kurty seul l'impressionnait.

— Mais voyons, chef, vos petits moteurs ont également besoin de se reposer. Ils tournent depuis des heures, les pauvres, et un peu de repos leur fera du bien. Bonne nuit, chef.

Il fit signe au Simone de remettre la manette en position neutre mais Doum-Doum, blessé par l'initiative de son inférieur, s'en occupa.

— Sur le trait rouge, dit Grathe. Sinon le chef-mécano va nous agoniser d'insultes. C'est bien ce que vous vouliez ? Que le bateau s'immobilise ? Les manœuvres pour briser la banquise sont excessivement compliquées et je ne puis les commander ainsi ligoté. Nous allons justement marquer un temps de repos.

Ce qui était faux. Avant de rejoindre sa cabine Kurty avait exigé que l'on poursuive la route pour rejoindre au plus vite la *Chimère*, afin d'avoir des nouvelles de Liensun.

Maintenant c'était au chef-mécanicien de jouer. Furieux des réponses de Grathe, et aussi de l'interruption des communications, il devait être en train d'appeler directement Kurty dans sa cabine. Et ce dernier, même s'il était sous surveillance, parviendrait peut-être à lui faire comprendre que des inconnus venaient de s'emparer de la *Salamandre*. Comme Hériquel était passionnément attaché au baleinier, il ne manquerait pas d'agir. Avec prudence cette fois, peut-être.

CHAPITRE 35

Le *Dragon*, ayant effectué une excellente campagne de chasse qui ne dura que quelques jours, regagna les Kerguelen. Lien Rag espérait avoir des nouvelles de la *Salamandre*, et surtout de son équipage et de ses passagers. La pensée que Fleur puisse être en danger alors qu'il était dans l'impuissance de lui porter secours, le rendait fou d'inquiétude. Mais Jael, qui venait d'accourir sur les quais lorsqu'on signala l'approche du navire, ne put que hausser les épaules lorsque du pont il lui adressa un hochement de tête interrogateur. Il sauta à terre dès que les amarres furent frappées.

— Toujours rien, dit-elle. Je suis folle d'angoisse.

— Nous avons un visiteur, un vieil ami.

Elle aimait beaucoup Gus et ce dernier appréciait son caractère sensible. Ils s'étaient connus lorsque Gus, Grathe et le docteur Isaïe aujourd'hui décédé, vivaient à bord de l'ice-tanker, recueillis par Lien Rag avant que le Bulb disparaisse à jamais dans l'océan.

— Toi aussi, tu as de la visite, un certain M^{gr} Joseph de l'Enfant Roi. Il arrive de la petite île d'Alone où le pape a installé son nouveau Vatican.

— Mais comment est-il venu jusqu'ici ?

— À bord d'un navire qui l'a déposé avec sa suite et a continué sa route vers l'ouest. Je suppose qu'il se rend auprès de Yeuse en Patagonie.

— Une suite nombreuse ?

Gus les rejoignait, embrassait tendrement Jael. Ils remontèrent ensuite vers la demeure de Rag où la jeune femme avait installé le prélat et sa suite, en réalité trois personnes.

— Il n'y avait pas dans l'île un endroit digne de ces visiteurs. Je n'apprécie pas beaucoup les Néos mais j'ai pensé qu'il était diplomatique de bien les recevoir.

Elle ignorait la raison de la visite du prélat qui se révélait être un hôte discret et peu difficile à contenter. Ils avaient visité l'île et accepté de dire la messe dans l'une des églises de l'archipel. Une communauté néo assez importante existait dans les Kerguelen et dans Cooktown.

Lien Rag demanda à Gus de rester à ses côtés pour la première rencontre avec ce Joseph de l'Enfant Roi.

— Tu es un observateur attentif. Tu me diras ce que tu penses de cet homme et du message qu'il apporte. Il n'est pas venu les mains vides.

— Il va te demander la création d'un diocèse dans l'archipel.

— Nous en discuterons.

M^{gr} Joseph était un homme sec au visage ravagé, de rides mais très joyeux, très bon enfant et il offrit à Lien Rag un coffret contenant des bouteilles de vin.

— Elles nous ont suivis depuis l'ancien Vatican en Transeuropéenne. Le Saint-Père vous les envoie en vous souhaitant de les apprécier.

Puis sans chercher à finasser comme certains de ses confrères, Joseph de l'Enfant Roi fit part de l'inquiétude du pape au sujet de sa délégation embarquée sur le bateau des Simone, dévoilant ainsi ce qui était resté secret jusque-là.

— Les prélats devraient être revenus à Alone depuis plusieurs semaines. Nous savons que votre baleinier, la *Salamandre*, a également entrepris sous le commandement de Kurty la traversée de ce passage étrange dans la Ceinture de Feu. Voyageuse Rag me dit que vous n'en avez pas de nouvelles. Nous en sommes désolés. Croyez-vous que l'un et l'autre de ces bâtiments aient pu avoir de graves ennuis, ou pire : qu'une catastrophe se soit produite ?

Lien Rag préférait vider son esprit de ce genre de craintes. Il précisa que Kurty était le meilleur marin qui soit mais que le Chenal était une épreuve difficile à franchir.

— Je suis autorisé à vous donner d'autres précisions, dit le délégué du pape avec un sourire un peu confus. Je devais auparavant vous sonder au cas où vous auriez des informations. Non que nous voulions garder les nôtres secrètes, mais elles nous paraissent si effarantes que nous espérions qu'elles seraient démenties. Nous avons reçu un message en morse du dirigeable *Vatican-Saint-Jean*. Vous ne devez pas ignorer qu'il survole la *Chimère* pour la traversée du Chenal. Faute de repères il ne peut s'en écarter, reste à l'aplomb car les instruments électroniques de bord sont détraqués par l'atmosphère de ce passage. Seuls les radars ont parfois des échos satisfaisants mais la radio est très perturbée. En bref, il semble qu'une junte se soit emparée du pouvoir à bord de ce voilier des Simone. Depuis, le bateau est immobilisé en pleine banquise du Chenal et la délégation ne donne pas de nouvelles. Le commandant du dirigeable est fort inquiet sur le sort de nos

frères. Il a pu nous envoyer ce message en morse mais il était en partie tronqué. Nous avons dû le reconstituer tant bien que mal et nous n'avons peut-être pas tout compris.

— Mais qui aurait pu s'emparer du commandement de la *Chimère* ? s'étonna Lien Rag. Y avait-il des pirates embusqués dans le Chenal Noir, en attente d'une proie bien hypothétique ?

— Il s'agit d'un événement interne, entre Simone. Avant qu'il ne se produise, les prélats embarqués avaient accès à la radio et même si elle ne fonctionnait pas normalement, il y eut des enregistrements faits à bord du dirigeable qui furent ensuite décryptés. Frère Etienne de la Couronne d'épines, chef de la délégation, nous parle dans ses messages de jeunes gens impatients. Il les appelle Neveuxgrands. Il s'agit d'une génération qui, contrairement à la chute irrésistible des Simone vers une taille de plus en plus réduite, serait beaucoup plus grande. L'un d'eux mesurerait même un mètre dix et d'ailleurs aurait adopté ce chiffre comme nouveau nom. Nous ne sommes certains de rien mais cette génération aurait manifesté contre le pouvoir établi, ce Conseil du Tabernacle dirigé par un certain Tom-Tom.

Lien Rag craignait une allusion à sa responsabilité de jadis dans la naissance de ces jeunes gens de la nouvelle génération activiste. Mais le père Joseph était trop habile pour y faire référence.

— Nous pensions, continua-t-il, que votre dirigeavion, ce merveilleux engin volant, pourrait partir en reconnaissance vers le Chenal Noir.

— Nous manquons d'huile pour le faire voler.

— Il suffirait que vous rejoigniez Alone pour obtenir toute celle qui serait nécessaire.

— Mon fils Liensun et Ann Suba sont ses meilleurs pilotes, dit Lien, et ils accompagnent Kurty. Je sais piloter cet appareil mais je ne saurais en tirer le meilleur parti. La pensée que mes enfants sont peut-être menacés par ces Neveuxgrands va m'inciter à prendre les commandes. À nos risques et périls à tous.

— Sa Sainteté vous en sera grandement reconnaissante.

CHAPITRE 36

Depuis les révélations de Liensun sur leur lien de sang, Centdix traînait cette information comme un boulet, partagé entre la satisfaction d'avoir un Hommegrand dans sa famille, mais c'était le cas de tous ceux de la génération des Neveuxgrands, et la crainte que ce demi-frère ne le considère qu'avec condescendance puisqu'il était de petite taille et aussi son cadet. Il ne l'avait pas autorisé à quitter sa cabine et d'ailleurs il était parti brusquement. Il ne savait que faire, voulait se débarrasser de ce sentiment agaçant d'avoir des comptes à rendre à son aîné. Dans les familles Simone l'aîné avait tous les droits et faisait régner sur les autres enfants un pouvoir despotique. Désormais, chaque fois qu'il donnait un ordre, Centdix redoutait que ce Liensun ne lui rappelle qu'il devait d'abord en référer à sa personne.

Une autre source d'ennui était le silence de Doum-Doum et de son commando. Avaient-ils réussi à s'emparer du baleinier ou bien avaient-ils été repoussés ? Leur silence s'expliquait s'ils étaient prisonniers de ces gens-là, et la Loge des Six réduite à quatre commençait d'attendre des initiatives.

Seule la jolie Louria Finister lui apportait quelque répit dans ses responsabilités. Il n'en revenait pas d'avoir eu l'audace de lui exposer son principal souci, et ce n'était pas une formule de style. Elle l'avait entièrement rassuré et chaque fois qu'il le pouvait, il essayait de renforcer leur intimité. Il ressortait de ces entrevues en tête-à-tête les sens en feu et devait recourir aux soins de Jol-Jol pour les apaiser, mais ce n'était pas facile. Depuis qu'il était à la tête de la rébellion il ne passait plus ses nuits auprès du Tabernacle, devait veiller pour faire face à toutes les attentes des Simone. Ces derniers se lassaient de la situation et surtout de cette immobilisation en pleine banquise du Chenal Noir. Ils exigeaient que la *Chimère* reprenne sa route et sorte au plus vite de cet enfer. Il pressentait que d'ici un jour ou deux le peuple deviendrait menaçant et essaierait de renverser les Neveuxgrands.

— Centdix appelle Doum-Doum, lui dit sèchement Jim-Jim, à la conférence du matin suivant. Nous devons savoir ce qu'il en est de leur tentative.

— Oui, ajouta Seg-Seg, allons au centre radio pour l'appeler. Il devra bien nous répondre.

— Les ondes voyagent mal, essaya de tergiverser Centdix. Mais ils ne voulaient rien entendre. Et le radio, un garçon de son âge qui ne faisait

cependant pas partie de leur génération de Neveuxgrands, affirma que l'émetteur de Doum-Doum était muet depuis pas mal d'heures.

— Par contre celui de la *Salamandre* devrait fonctionner. Hier, ils essayaient d'entrer en contact avec nous mais un réglage devait être fait. Depuis, plus rien.

Depuis que Doum-Doum, Lan-Lan et les autres devaient investir le bateau, Centdix espérait secrètement qu'ils avaient tous été faits prisonniers. Il ne supporterait pas d'entendre le compte rendu triomphant de son rival de toujours en cas de réussite totale.

Et soudain une réponse arriva du baleinier. C'était un des membres du commando, Xonios, celui qui puait le chien, qui s'occupait de l'émetteur de bord.

— Tout va bien. Nous avons capturé le bateau et son équipage. Je fais prévenir Doum-Doum qui se trouve sur la passerelle. Il y a une liaison interne avec l'émetteur que je vais connecter.

— Nous attendons, dit Centdix. Mais les autres émerveillés par cette conquête, Jol-Jol y compris, exigèrent que Doum-Doum la leur confirme. Et au bout de deux minutes le Neuveugrand leur parla. Il le fit d'abord sobrement mais sa voix vibrait.

— Oui, nous sommes maîtres de ce merveilleux bateau qu'est la *Salamandre*. Nous avons réussi cet exploit sans effusion de sang car nous avons habilement manœuvré. Nous attaquer aux Hommesgrands était bien autre chose que de nous en prendre à Tom-Tom et son Conseil. Nous espérons que pendant notre absence vous avez réussi à convaincre le capitaine Fedafeda de capituler et d'obéir à nos ordres.

— Puisque tu as désormais une expérience de combattant, rétorqua Centdix fou de rage, reviens régler son compte à ce capitaine entêté.

— Quoi, il résiste toujours ? Mais qu'attendez-vous pour le contraindre ? N'a-t-il pas une femme et deux enfants ? Menacez-le de vous en prendre à eux. Il y a des tas de moyens d'en finir avec la résistance insupportable du service de navigation. Moi, je ne peux vous aider car je dois maintenir mon autorité sur ce bâtiment. Nous allons soigneusement imposer notre domination et dès que nous le pourrons nous reprendrons la route pour vous rejoindre. Mais nous estimons que nous méritons amplement de recevoir ce baleinier en récompense de notre action glorieuse. Pour la première fois les Simone, huit Simone, ont vaincu près de cinquante Hommesgrands.

— Oui, c'est superbe, dit Jim-Jim. Vous ne l'aurez pas volée cette

récompense, mes amis.

Centdix s'étranglait. Il avait le projet de devenir le maître de la *Salamandre* dans le cas où il devrait abandonner son ambition à bord de la *Chimère*. Doum-Doum était en train de le dépouiller de son bien.

— Nous devons soumettre cette question au Conseil des Neveuxgrands auparavant, dit-il. Puis soudain inspiré il ajouta qu'une grande fête les réunirait tous à cette occasion. Une fête qui pourrait tourner à son avantage, pensait-il.

— Les Simone vont te faire un triomphe, fit-il onctueux.

CHAPITRE 37

Cette lueur blanchâtre lui rappela un ancien souvenir d'enfance, lorsque pour la première fois dans une baie de la banquise il avait surpris des baleines faisant jaillir leur lait pour nourrir leurs petits. Il les observait depuis une falaise de glace lorsqu'il vit l'eau d'un bleu-vert se teinter progressivement de blanc. Il en était de même avec cette nuit épaisse du Chenal, là-bas dans le fond, et il sut que c'était une lumière du baleinier qui se reflétait de parois en banquise et devenait ce halo laiteux. Il força son allure, bientôt il rejoindrait le bord, retrouverait Fleur et aussi son frère Liensun. Ce dernier ne paraissait pas toujours heureux de le voir et le garçon le sentait réticent à son égard. Par contre Fleur, fille de son grand-père, s'épanouirait d'un sourire merveilleux et à cette pensée son cœur battait plus vite. Il savait que les Roux ne connaissaient pas en général ce genre d'émotion et il pensait que sa part de rêve, ce quart d'origine Homme du Chaud, lui avait apporté cette chaleur différente de celle du corps et capable de rendre fou de joie ou de douleur.

Cette lumière fut suffisante pour qu'il découvre la *Salamandre* immobile et il se souvint que depuis longtemps ses moteurs ne transmettaient pas à la banquise ses pulsions régulières. Il ralentit et se dit qu'il devait s'arrêter pour mobiliser son esprit et essayer de comprendre la raison de ce silence. Un silence incomplet puisque à l'intérieur du navire, dans les profondeurs de son ventre, les moteurs continuaient de battre, mais ne transmettaient pas leur puissance à ce grand ensemble. Il était si impatient de retrouver Fleur qu'il faillit commettre l'erreur fatale de ne pas marquer une halte.

Malgré sa hâte il s'accroupit dans la limite de l'ombre et concentra tous ses sens, pour essayer de percevoir le mystère de ce ralentissement des activités de bord. Il avait gardé de son séjour auprès de Lien Rag une foule d'informations sur tout ce que les Hommes du Chaud pouvaient imaginer de faire, constamment, durant des heures, stupidement, pensait-il. Il était si simple de chasser une heure ou deux pour ensuite manger, confectionner les boules de chair et de graisse à enfiler sur un tendon de phoque. Après quoi on pouvait consacrer son temps à la paresse, aux jolies filles et aussi à l'écoute de la Voix quand celle-ci se manifestait. Mais les Hommes du Chaud ne connaissaient que fièvre, allées et venues, discussions interminables, disputes. Peut-être s'étaient-ils tous disputés à bord du grand bateau et se boudaient-ils, ce qui expliquait qu'il n'entende personne.

Il s'approcha, ne parvenant pas à créer des images sur ce qui se déroulait, pas plus celle de Fleur que celles des autres personnes.

Puis il eut une vision qu'il jugea inintéressante au premier abord, celle d'une corde qui pendait à l'arrière du navire, arrière vers lequel il se dirigeait d'ailleurs.

Il atteignit cette corde, leva les yeux. Elle était accrochée plus haut par un grappin. Il en avait déjà vu. Mais que faisait-elle là, à qui, à quoi avait-elle servi ? Il se demanda si quelqu'un ne l'utilisait pas pour descendre en secret sur la banquise, juste en dessous de la cicatrice que laissait le bateau après son passage en force dans la glace. Celle-ci se refermait avec un gros bourrelet en guise de couture. Il secoua cette corde, entendit tinter le grappin sur la vergue, mais personne ne parut s'en émouvoir et il se hissa jusqu'au pont, ce plan incliné relevé par des treuils. Il s'accroupit et sa volonté essaya de forer la masse de la passerelle. À cet endroit il y avait une cloison et des baies vitrées de faibles dimensions.

Il ne reconnut aucune des personnes qui, soudain, esquissèrent leurs silhouettes dans sa tête. Celles-ci naissaient au fur et à mesure que son regard insistait puis s'évaporaient. Il dut revenir sur l'une d'elles avec insistance car elle ne lui paraissait pas complète. Ou bien elle était en réduction. Il eut beau insister, il obtenait toujours l'image floue d'un homme de petite taille. Il existait chez les Roux des hommes et des femmes pas plus grands que des enfants de deux à trois ans. Y avait-il dans l'équipage ou les passagers de la *Salamandre* une personne aussi petite ? Et puis elles furent plusieurs. Trois en tout. C'était vraiment étrange.

CHAPITRE 38

Certes, il y avait une énorme foule pour le lancement du *Rewa* rénové entièrement, mais Yeuse ne voyait que le groupe des contestataires réunissant les parents des morts et des blessés des radeaux de chasse. Ils réclamaient le dédommagement pour les brûlés par l'acide chlorhydrique lors de la dernière campagne phoquière. On leur avait attribué des bons pour des aliments, quelques billets de mille fuegos, mais ils jugeaient que c'était insuffisant et la présidente pensait qu'ils avaient raison.

Elle essaya de les oublier, préféra se concentrer sur l'inauguration de ce bateau remis à neuf, essayant de ne pas trop songer au Kid qui avait lui-même baptisé ce navire, un cargo à l'époque, du nom d'une petite fille appartenant au peuple des Hommes-Jonas. Une petite fille qu'il avait recueillie un jour sur le fameux viaduc de la banquise du Pacifique et qu'il avait chérie passionnément, avant de la rendre à son peuple. Devenue grande, Rewa n'avait jamais oublié son père adoptif.

Reiner l'attendait en haut de l'escalier de coupée, mais regardait les manifestants qui s'agitaient de plus en plus.

Comme une pierre jetée dans une eau calme et qui soudain l'anime d'ondes concentriques, la colère de ces pauvres gens gagnait peu à peu les badauds les plus proches qui se mettaient à vociférer. La police était mobilisée ainsi que la troupe sous le commandement direct de Benfield.

— Bienvenue à bord, Présidente.

L'équipage était aligné sur deux rangs avec en tête de chaque file les officiers par ordre de grade décroissant. Le commandant s'appelait Eldoreto mais la surprise de Yeuse fut grande lorsqu'elle découvrit, sous l'uniforme de maître des équipages, c'est-à-dire bosco, Junquil l'ancien patron du radeau *Présidente Yeuse*. Elle rougit légèrement tout en lui souriant.

— Mes félicitations, Junquil, vous méritez amplement cette promotion puisque vous avez réussi à ramener le radeau de la mer de Weddell.

— Merci, Présidente. Serez-vous de notre première campagne de chasse ? demanda-t-il, avec dans la voix une familiarité qui fit froncer les sourcils de Reiner, et étonna le commandant Eldoreto.

— Hélas non, mon ami.

— C'est fort dommage, dit-il. Ce sera une campagne magnifique avec un tel bâtiment. Nous bénéficions de conditions excellentes et je dispose d'une belle cabine. Rien à voir avec l'habitacle du radeau.

— C'est très bien, bosco, trancha le commandant agacé. Nous aurons l'occasion de juger vos compétences tout à l'heure.

— La présidente sait si elles sont de qualité, répliqua Junquil, avec une certaine outrecuidance.

Durant le reste de la visite, Yeuse ne put rompre avec son trouble sensuel. Junquil l'avait aimée comme si elle n'avait eu que vingt ans, l'avait pour ainsi dire adulée. Et elle-même, fascinée par ce corps musclé, épais, avait retrouvé des élans qu'elle avait crus morts en elle. Junquil avec son côté fruste et naïf à la fois lui avait redonné une nouvelle jeunesse.

— Nous avons une grande capacité dans les soutes, lui précisait Reiner sèchement. Il s'était immédiatement rendu compte qu'entre le nouveau bosco et Yeuse existait un lien, pas uniquement tressé par les souvenirs d'une chasse aux phoques. Il soupçonnait une intimité, une relation secrète.

— Le phoquier pourra ramener cinq mille tonnes net d'huile et de viande. Dans une proportion de quatre sur cinq pour l'huile. Les frigos conserveront la viande qui pourra être vendue fraîche dès le retour. L'aller et le retour ne prendront que quinze jours, la chasse une semaine. Dans trois semaines le *Rewa* accostera ici, plein à ras bord. Et je me permets de vous rappeler que nous songions à la construction de tankers qui feraient la navette entre la mer de Weddell et la Patagonie, tandis que le *Rewa* séjournerait plusieurs mois à proximité du troupeau de la banquise.

— Nous attendrons que ce phoquier ait fait ses preuves avant de prendre une décision dans un sens ou dans un autre.

— Deux tankers seraient rapidement construits à peu de frais, en utilisant les anciens wagons-citernes qui rouillent dans les entrepôts ferroviaires. Chacun peut emporter cinquante tonnes de liquide. Nous pourrions les accoupler et obtenir des tankers de deux mille tonnes environ. Pour le moral de la population il serait excellent de voir accoster sur ce quai, toutes les semaines, une telle quantité d'huile et de viande.

Elle ne répondit pas, suivit le commandant qui voulait lui montrer les machines. Elles utilisaient les mêmes moteurs que fabriquaient les ateliers du Kid dans l'île du Titan. Des moteurs en céramique inusables. Ils n'avaient nécessité que des réparations légères.

— Ce sont de merveilleuses machines, se félicitait Eldoreto, mais nous

avons eu du mal avec les flexibles de transmission. C'est un système extraordinaire qui supprime l'arbre d'hélice pour alimenter directement les turbines de propulsion. Mais l'huile, même animale, corrode les joints et nous n'avons pas dans la Patagonie les matériaux nécessaires. Nous avons fini par les trouver mais c'est ce qui a retardé la mise à l'eau.

Il y eut une petite réception dans le mess des officiers et Yeuse faillit s'étonner que Junquil ne fût pas invité, croyant à une mesquinerie de Reiner qui se doutait de quelque chose. Mais elle se souvint qu'un bosco n'est qu'un officier subalterne, plus proche des marins que de la famille des officiers. Cependant son conseiller avait bien vu qu'elle cherchait quelqu'un et compris de qui il s'agissait.

— Vous avez paru surprise de voir ce Junquil, dit-il en lui apportant un cocktail. Ai-je eu tort d'avoir aidé à la promotion ? Je pensais qu'ainsi se calmeraient les revendications des anciens braconniers.

— Vous avez bien fait, mais l'intention est, semble-t-il, sans effet puisqu'il y a ces manifestants. Que décidez-vous pour les anciens braconniers ?

— Fermons les yeux. Ils peuvent à leurs risques et périls ramener huile et viande qu'ils vendront sur un marché parallèle. Celui-ci servira de dynamique au marché officiel que ce phoquier offrira.

— Pour ces gens-là, le risque de tomber entre les mains des Roux sera très grand. Ces derniers, voyant qu'ils ne peuvent s'attaquer au *Rewa*, reporteront leur haine sur ces radeaux mal équipés. Et s'il y a des victimes le ressentiment de ces familles deviendra encore plus fort.

— Présidente, je ne fais pas de morale en politique et en économie surtout. Nous avons besoin d'offrir très rapidement au moins dix-sept cents calories en nourriture et nous sommes loin du compte. C'est à peine si nous pouvons distribuer onze cents calories.

Elle aurait aimé que Lienty Ragus assiste à cette inauguration, mais il l'avait quittée. Lien Rag, durant son bref séjour à Punta Arenas, avait estimé inutile de la rencontrer et elle se retrouvait seule avec un Reiner que l'âge rendait insensible, encore plus jaloux. Ce qui pouvait être flatteur l'irritait au contraire. Un Junquil pouvait lui rendre des désirs de femme, un Reiner la confinait dans une autodéfense permanente. Jamais elle ne lui avait accordé seulement un baiser. Elle n'aurait jamais pu faire l'amour avec lui, même du temps où elle était prodigue de son corps et de ses caresses. Elle en avait aimé de plus insipides, de plus stupides mais avec lui elle aurait eu l'impression de commettre tout à la fois un adultère et un inceste. Elle ne savait comment expliquer ce tabou qu'elle avait établi entre eux. Et cela depuis vingt ans.

Elle s'était laissé aimer par Gus, dans une relation proche de celle de l'épouse ayant à cœur de faire son devoir. Aurait-elle pu recommencer, avec Lien Rag, une romance qui durant si longtemps les avait enchantés même s'ils se séparaient souvent pour de longues années ? Peut-être n'avait-elle besoin que d'hommes comme Junquil, voire quelques garçons admiratifs.

Lorsqu'elle repartit la foule avait été dispersée par la troupe et des banderoles et des pancartes gisaient au sol. Curieuse inauguration !

CHAPITRE 39

Le Simone qui avait été chargé de surveiller les occupants des cabines particulières se nommait Moury-Moury, et il assumait cette garde avec discipline, ne cessait de vérifier que les portes soient bien verrouillées. Il avait une grosse responsabilité, estimait-il, car dans cette coursive logeaient les personnages les plus importants de ce baleinier, à commencer par le capitaine Kurty qui, au début, réveillé de son bref sommeil, avait tenté de se défendre. Il avait fallu trois Simone pour en venir à bout et un pistolet appuyé sur sa tempe pour le calmer. Moury-Moury s'était chargé de fermer le tape de son hublot et d'emporter la clé.

Il arrivait au bout de la coursive, allait se retourner lorsqu'il crut que le plafond dégringolait sur sa tête. Il s'écroula et Jdriège se pencha sur lui, effaré de tout cet armement que trimbalait le petit homme. Il était tout attendri par sa taille, par son visage enfantin tandis qu'il le dépouillait de son fusil automatique, de son pistolet à micro-missiles, de ses grenades et de son poignard. Il examina ce dernier, hésita à le garder mais fit un tout de ce matériel pour aller le jeter par le hublot de la cabine vide où il se cachait jusque-là.

Les clés étaient sur les portes mais il ne voulait d'abord ouvrir que celle de Fleur. Il ne libérerait les autres que plus tard et d'ailleurs il ignorait qui ils étaient. Il commença de flairer chaque battant, s'accroupit pour humer le sol et opta pour la deuxième cabine sur sa droite, en tourna la clé mais préféra à tout hasard rabattre la porte à la volée, redoutant qu'un Simone ne soit affecté à chaque cabine. La porte heurta un obstacle qui émit un cri de surprise et, enchanté, il identifia la voix de Fleur. Elle essaya de rabattre la porte puis comme une furie, brandissant un des pieds de sa couchette qu'elle avait dévissé, elle se rua sur lui avant de découvrir qui il était.

— Jdriège... Mais comment ?

Malgré le chauffage coupé la température n'était guère en dessous de zéro et elle était stupéfaite de le voir aussi à l'aise qu'au-dehors par moins trente, ignorait qu'il concentrait son esprit pour supporter cette chaleur.

— Tu as pris des hormones ?

Il l'étreignait, la plaquait contre sa douce fourrure, enfouissait son visage dans le creux de son cou. Elle se laissa aller à cette folie tendre, ferma les

yeux mais la force dure qui à travers son pantalon ouatiné agressait son ventre la réveilla.

— Jdriège !

Lors du séjour du garçon aux Kerguelen elle avait affronté ce désir qui se manifestait sans nuances à l'état brut, et elle avait voulu lui faire comprendre qu'une fille du Chaud ne pouvait être confondue avec une jeune Rousse sans préjugés. Elle s'était trouvée assez lamentable de répéter : « d'autant plus que je suis ta tante », ce qui laissait le jeune Roux indifférent.

Déjà après analyse de ses réactions, elle en avait conclu qu'elles ne manquaient pas d'ambiguïté. Elle aimait se frotter à sa fourrure, essayait de croire que c'était par pure tendresse.

Jdriège, lui, comprenait que l'amour avec les filles du Chaud c'était peu de chose. D'ailleurs les Roux ayant vécu chez les hommes du rêve lui avaient ôté ses naïvetés à ce sujet.

— Attends, fit la jeune fille en s'écartant de lui.

Elle regarda dans la coursive, vit le Simone étalé à plat-ventre sur le sol, sans ses armes. Elle alla saisir ses chevilles, le tira à l'intérieur de sa cabine, expliqua à Jdriège qu'il fallait l'attacher et le bâillonner et ensuite délivrer les autres.

— Kurty le commandant et Ann Suba. Mon frère, ton oncle, est parti rejoindre le bateau des Simone, il n'est pas revenu et nous sommes inquiets.

Mais Jdriège se moquait bien du sort des autres. Seule Fleur l'intéressait et elle le laissa l'attirer vers lui, soupirant, ne sachant trop où était l'urgence. Elle ne pouvait crier, le repousser, parlementer pour qu'il songe également à libérer Kurty et Ann et à la reconquête de la *Salamandre*. Mais cette fois Jdriège plaqua sa main sur son pénis avec un petit sourire moqueur.

Elle se révolta.

— Tu crois que moi, ta sœur, je vais me coucher là et te laisser faire alors que les Simone nous ont envahis ? Tu te trompes, hurla-t-elle un peu trop fort, cherchant à échapper à son propre trouble.

Elle le repoussa, sortit dans la coursive, se dirigea vers la porte de Kurty, se retourna et comprit que dans l'état où se trouvait Jdriège elle ne pouvait prendre le risque de libérer le commandant de bord. Il aurait découvert un Jdriège nu et en érection, lui si jaloux.

— Tu me compliques la vie ! lança-t-elle, énervée. La relève va peut-être

arriver et nous serons face à une bande de Simone surarmés. Tu as bien vu tout leur matériel. Ils sont plus dangereux que tu ne penses.

Elle choisit de libérer Ann Suba, mais pour laisser le temps à Jdriège de retrouver son calme elle entra en même temps, la trouva qui se réveillait et qui s'assit éberluée, ayant peut-être un peu trop bu.

— Tu as pu venir jusqu'ici ?

— Jdriège, je ne sais ni comment ni pourquoi, est à bord et vient d'assommer notre sentinelle. Habille-toi, il faut faire vite.

— Libère Kurty, d'ailleurs tu aurais dû commencer par lui. Il saura que faire.

— Je me suis trompée de porte, mentit la jeune fille, qui, en ressortant, vit Jdriège enfin présentable, enfin presque. Ann Suba qui la suivait ne vit que ça et se mit à rire.

— Rares sont les hommes ainsi capables de songer à la bagatelle alors que le danger est tout autour. Tu l'affoles vraiment.

Fleur ne supportait pas qu'on intervienne dans sa vie mais elle tourna la clé de la porte de Kurty. Ce dernier était ligoté sur sa couchette depuis sa rébellion et elle trancha ses liens avec le couteau dont il lui indiqua la cachette. Elle y trouva aussi un mini lance-missiles qu'elle lui apporta. Ses liens tranchés il se leva, frotta ses chevilles en se baissant mais lorsqu'il se releva il vit Jdriège dans l'encadrement de la porte.

— C'est à lui que nous devons notre libération, se hâta de dire Fleur.

— C'est ça qui l'excite ? ne put s'empêcher de constater Kurty, qui le regretta aussi vite.

Il détestait avoir ce genre de réflexion et observait constamment une grande pudeur.

Jdriège s'approcha la main tendue, se souvenant des usages des Hommes du Chaud et Kurty la serra brièvement. Fleur lui expliqua que leur gardien était dans sa cabine, réduit à l'impuissance.

— J'ai calculé qu'ils se relevaient toutes les deux heures. Et nous devons disposer d'une quarantaine de minutes. Les autres fois ils arrivent à plusieurs, au moins trois. C'est une fille à la voix sèche qui les commande.

CHAPITRE 40

Tandis que deux policiers Aiguilleurs la tenaient, Murmose la frappait en plein visage et dans le ventre. Elle lui avait presque vomi dessus, un jet brutal que la grosse femme avait évité en jurant abominablement. Ensuite elle avait ordonné que les gardes obligent Songe à se pencher sur le plancher, lui collant elle-même le visage dans ses vomissures en appuyant brutalement sa botte de tout son poids sur sa nuque.

— Lèche tes ordures sinon je t'écrase la tête.

Elle crut que cette folle allait le faire et obéit, mais l'écœurement la fit à nouveau tout rejeter et c'est alors que Ko-Kang entra. Il n'apprécia pas le spectacle et ordonna aux gardes de la laisser se relever, désigna la porte à Murmose qui sortit en la claquant.

— Reconduisez-la dans sa cabine et envoyez une infirmière auprès d'elle.

Ko-Kang ne vint la voir que lorsque elle eut été soignée avec efficacité par une jeune infirmière très douce. Cette dernière diagnostiqua le nez cassé et deux dents fortement ébranlées, plus des hématomes au visage et au bas-ventre.

— Je ne savais pas que Murmose vous haïssait autant, dit le Bonze en guise d'excuses. Dans le fond Helmatt n'a guère d'importance, car les Échafaudages sont trop éloignés et trop difficiles d'accès depuis qu'on ne peut plus les atteindre par le sud. Je sais que l'observatoire au sommet de leur montagne est excellent, mais je comprends que vous ayez refusé d'accabler Helmatt.

Ce couple renouvelait le vieux tandem du méchant et du gentil, mais Songe n'était pas assez naïve pour se laisser convaincre.

— Ce que vous avez écrit et enregistré sur Liu-Tsing est bien suffisant. Nous l'avons fait rappeler et en principe il devrait débarquer cette nuit dans notre capitale. Mais je crains qu'il n'ait choisi de se réfugier au Sud et de rejoindre Fangh.

Il s'assit en face d'elle, parut fasciné par le pansement qui recouvrait son nez, en réalité une sorte de gouttière rigide qui devait lentement remettre l'os en place.

— Pourquoi cette haine chez Murmose ?

— Vous le savez bien.

— Liensun, son terrible amant, le vôtre aussi ?

— Tharbin aussi. Liensun s'occupait d'un ensemble de serres et certains venaient uniquement pour Murmose à laquelle il avait appris tout ce qu'une prostituée doit savoir. Je sais que Tharbin fut de sa clientèle.

— Mais qu'est-ce qui les attirait ? demanda-t-il, dégoûté.

La méprisait-il vraiment pour sa laideur, son obésité, sa crasse ? Ou bien jouait-il la comédie ? Songe, malgré ce que lui avait fait endurer cette fille, la plaignait. Elle ne trouvait jamais que des partenaires de ce type, toujours prêts à la mépriser après l'avoir exploitée.

— Vous pensez qu'elle aimerait cacher cette relation-là ?

Songe ne répondit pas, regrettait déjà d'avoir raconté une chose dont elle n'était pas tout à fait sûre.

— Mais vous-même, murmura Ko-Kang, vous donniez toute satisfaction à Tharbin. Pour obtenir des moteurs, des transports de marchandises, voire des dirigeables.

Elle répondit d'un signe de tête. Parler arrachait à son nez cassé des ondes douloureuses qui agressaient son cerveau. Elle se demandait si elle n'avait pas un traumatisme crânien. De sa botte Murmose l'avait plaquée rudement au sol de tout son poids, au moins cent-dix kilos.

— Pourriez-vous en faire le récit détaillé ? demanda-t-il.

Elle ferma les yeux, épouvantée. Il n'était venu que pour cela. Sachant que Murmose allait la massacrer, il l'avait laissée faire un moment avant d'intervenir. Et maintenant c'était Tharbin qui était visé. Elle comprit que tout le reste n'avait été qu'une préparation psychologique. Liu-Tsing leur importait peu. Ils l'avaient laissé épancher sa rancune. Pour Helmatt elle avait refusé de l'accabler et ils en avaient pris prétexte pour la torturer. Parce que c'était une confession sur les mœurs sexuelles de Tharbin qu'ils souhaitaient, exigeaient sinon, Ko-Kang pressentait-elle, l'abandonnerait à Murmose et cette fois n'interviendrait pas.

— Mais rétablissez-vous d'abord. Vous ne reverrez pas Murmose, du moins pour l'instant. Quand vous vous sentirez mieux vous étudierez la possibilité d'exposer ce qui vous a choquée chez Tharbin lors de vos relations amoureuses.

Il se leva, lui tapota la main et sortit. Elle ferma les yeux, essayant de ne pas pleurer, mais savait qu'elle ne résisterait pas une seconde fois à la sauvagerie de Murmose, et qu'elle dénoncerait Tharbin. En réalité, il n'avait que des désirs communs à bien de ses partenaires. Il était peut-être plus passif qu'actif, aimait qu'elle lui donne du plaisir sans s'imaginer qu'elle pouvait souhaiter en bénéficier aussi. Elle devrait inventer d'autres dépravations imaginaires. La révélation de leurs relations ferait déjà scandale, un chef des Bonzes ne pouvant se laisser aller ainsi à la luxure. Leur moralité était une exigence de stoïcisme et de désintéressement pour les appétits sensuels, quels qu'ils soient, et cet ascétisme allait jusqu'à mépriser les arts, la littérature, les joies de la table. Aucun, elle le savait fort bien, n'avait jamais respecté ces préceptes mais tous s'indignaient de la moindre mise en cause, source de scandale.

L'infirmière revint et lui fit prendre un sédatif. Songe lui parla de l'éventualité d'un traumatisme crânien mais la jeune femme la rassura sur ce point.

CHAPITRE 41

L'entrevue avec le pape rappela à Lien Rag de très anciens souvenirs. Il avait connu Pie XIII lorsque ce dernier n'était qu'un missionnaire du nom de frère Pierre. Certains disaient père Pierre, et le religieux effectuait son sacerdoce parmi les Roux, à l'époque où il croyait qu'ils avaient une âme. Puis le Vatican avait ; décrété le contraire, et le futur pontife avait abandonné le Peuple du Froid pour tenter une évangélisation en Compagnie de la Banquise, mais le président Kid l'en avait dissuadé.

— J'ai confiance en vous, dit le pape, même si vous n'avez jamais eu la foi. Je crains pour ma délégation car mes meilleurs évêques et cardinaux se trouvent dans cette folle aventure. Pensez-vous pouvoir les retrouver ainsi que votre fille, votre fils et aussi votre baleinier ?

— Là où votre dirigeable *Vatican-Saint-Jean* a en somme échoué, puisqu'il dépend étroitement des balises ou des repères que la *Chimère* lui communique. Je ne vois pas ce que le dirigeavion pourra faire.

— Les Simone ont réussi à franchir la Ceinture de Feu dans le sens sud-nord, pourquoi échoueraient-ils au retour ? À cause d'une révolte de jeunes gens impatients de remplacer leurs aînés ? Nous ne sommes pas impliqués dans cette revendication.

— Les passagers de la *Chimère* sont plus nombreux au retour qu'à l'aller cependant.

Pie XIII sourit d'un air serein.

— Les nouvelles vont vite dans une partie de la Terre où les échanges médiatiques sont pourtant lents et laborieux.

— Vous avez toujours eu le secret des émissions radio à longue distance, fit remarquer Lien Rag. Nous ne sommes pas aussi bien équipés que vous, mais nous parvenons tout de même à nous procurer des renseignements divers. Je sais que Tharbin qui dirige le Consortium des Bonzes, Opérasque, grand maître Aiguilleur, le professeur Charlster sont en route vers cette île d'Alone pour une rencontre au sommet. Et je suis persuadé que le thème de cette conférence ne me conviendra pas du tout et que je serai certainement appelé à en combattre la réalisation. Si vous parvenez à élaborer un projet.

Cette fois, le pontife appréciait médiocrement. Il recevait Lien Rag en

dehors de tout cérémonial. Tous deux étaient assis autour d'une table ronde et buvaient un vin que cultivaient jadis en Transeuropéenne des moines viticulteurs dans d'immenses serres.

— On me dit que votre cousin Lienty Ragus vous accompagne. Est-ce lui qui trouva le chemin de ce satellite tournant autour de la Terre ?

— Oh, vous savez fort bien que ce chemin portait le nom de Voie Oblique, car les navettes quittaient la Terre selon un axe incliné plus favorable à leur mise en orbite. Votre prédécesseur a combattu cette croyance en la Voie Oblique et sa recherche, et j'ai même été victime de cette décision si vous voulez bien réanimer vos souvenirs.

Le pape avala une gorgée de ce vin un peu sirupeux, ferma les yeux comme s'il priait puis les fixa sur Lien.

— Nous pourrions conclure un accord. J'ai besoin de vous car nos deux autres dirigeables sont hors d'usage. Nous avons de l'huile pour votre dirigeavion qui en consomme beaucoup moins que le *Vatican-saint-Jean* par exemple. Je vous propose une alliance objective pour aller au secours de mes évêques. En échange je vais vous faire une proposition, mais avant tout répondez à ceci : êtes-vous satisfait de la situation actuelle, climatique entre autres ?

— J'attendais autre chose du renouveau solaire, avoua Lien Rag, autre chose que ces brumes constantes, cette Ceinture de Feu, cette absence d'ozone.

— Bien ! En l'état des choses je vous propose donc d'être le quatrième membre de notre conférence, le professeur Charlster n'étant qu'un consultant et non un chef de puissance étatique ou confessionnelle.

CHAPITRE 42

Lorsque les lumières s'éteignirent sur la passerelle, les Simone présents furent pris au dépourvu et Doum-Doum ne comprit pas tout de suite ce qui se passait. Il sortit sa lampe portative, éclaira ses otages toujours alignés contre la paroi du fond. Il ordonna à Grathe de remettre le courant électrique.

— Je n'y peux rien, dit ce dernier. Quand le navire est à l'arrêt la consigne est de couper l'alimentation de la passerelle. Le chef-mécanicien exécute la consigne.

— Appelez-le pour lui ordonner de rétablir le courant.

Tout le baleinier était plongé dans la plus grande obscurité et les Simone, dispersés un peu partout, devaient s'affoler. Grathe se redressa, sautilla jusqu'à l'interphone sous le rayon de la lampe de Doum-Doum, demanda qu'on branche l'appareil.

— Chef ? Vous m'entendez, chef ?

Mais personne ne répondit.

— Le chef a quitté son poste puisqu'on n'a plus besoin de lui.

C'était intolérable, mais l'un des Simone de la suite de Doum-Doum murmura qu'il aurait fallu s'emparer de la salle des machines. Le chef du commando y vit une mise en cause et dans un réflexe malheureux frappa ce trublion d'un coup de crosse. Le garçon s'écroula ! et les deux autres se précipitèrent pour le relever.

— Laissez-le, hurla Doum-Doum, furieux d'avoir commis cette erreur. Surveillez les prisonniers.

À ce moment-là un rayon de lumière traversa le pont en direction de la passerelle et Doum-Doum braqua son arme.

— Halte ou je tire !

— C'est moi, Lan-Lan. Moury-Moury a disparu ainsi que toutes les clés des cabines, fit-elle haletante, en atteignant le haut de l'échelle. C'était la relève et la coursive était vide. Pourquoi n'éclairez-vous pas la passerelle ?

— Où est Xonios ?

— Il surveille les hommes de quart, les vigies, ceux de la cambuse. Et aussi la radio. Écoute, Doum-Doum, nous avons besoin de renfort. Nous ne pouvons tout maîtriser et les mécaniciens sont toujours libres. Tu dois appeler Centdix pour qu'il nous envoie au moins quatre Neveuxgrands de plus.

— C'est toi qui me conseilles ça, toi qui as été l'humiliée comme moi par cet orgueilleux de Centdix ? Il sera trop fier de voir que nous avons besoin de lui. Nous devons lui prouver que nous pouvons nous en sortir seuls.

— Nous ne pouvons rester ainsi immobilisés. Il faut obliger les mécanos à poursuivre leur travail. Lorsque nous aurons rejoint la *Chimère* tout sera plus facile.

— Xonios a-t-il d'autres messages de... de notre bateau ?

— Je ne crois pas. Je voudrais bien résoudre l'énigme de la disparition de Moury-Moury. Tu sais ce que je pense ?

Il se pencha vers elle alors qu'elle avait la même taille, marquant ainsi sa qualité de chef. Elle murmura :

— Il a emporté toutes les clés, s'est enfermé dans la cabine de la fille, la plus jeune, pour la violer. Je le connais, tu sais, il est un peu obsédé. Il a déjà eu des histoires avec mon amie Gala-Gala. Il voulait la violer. Personne n'en a rien su parce que les parents de Moury-Moury ont dédommagé mon amie.

Doum-Doum haussa les épaules. Gala-Gala avait certainement tout inventé pour couvrir sa faute grave. Elle avait trop excité Moury-Moury et ce dernier avait cru pouvoir aller plus loin. Lan-Lan, qui aurait tout accepté de Centdix se comportait généralement en puritaine.

— Je vais faire enfoncer la porte de cette cabine-là, décida-t-elle. Il faut que nous sachions.

— Attends que j'aie appelé le radio. Comment fait-on ? demanda-t-il à Grathe, toujours debout devant l'interphone.

Le capitaine en second indiqua quelle touche appuyer et Doum-Doum appela Xonios, mais il ne répondit pas.

— Il ne peut pas être partout à la fois, soupira Lan-Lan.

Et Doum-Doum y vit une nouvelle insinuation critique. Jamais il ne demanderait l'aide de Centdix. Il conserverait la propriété de la *Salamandre* pour lui et son commando. Il allait se débarrasser de tous les marins mutilés en les débarquant sur la banquise du Chenal. Qu'ils se débrouillent pour survivre. Puis il sourit, il leur ordonnerait de rejoindre la *Chimère* où les

Simone les accueilleraient, mettant Centdix dans l'embarras. Tout ce qu'il fallait, c'était concentrer ses forces contre les mécaniciens.

— Le radio est toujours en place pourtant, fit Lan-Lan perplexe. Xonios l'a enfermé dans son local. Il devrait répondre. Je retourne vers ces cabines et j'en profiterai pour contrôler si les marins au repos sont bien surveillés dans leur entrepont.

C'est avec regret que Doum-Doum la vit repartir avec ses compagnons. Il avait le pressentiment désagréable qu'il allait échouer dans sa tentative de rester maître de ce navire. Normalement il aurait dû faire appel à Centdix, et en s'abstenant il compromettrait ses chances. Existait-il un moyen d'obtenir des renforts sans avoir l'air d'être dans de grandes difficultés ? Il fit signe à Grathe de rejoindre le timonier et le navigateur, toujours assis le long de la cloison. Dans le rayon de sa lampe il crut les voir sourire et serra les dents.

Le Simone qu'il avait frappé s'était relevé et frottait ; sa joue endolorie, le regard plein de ressentiment. Quelle sottise indigne d'un chef, se reprochait Doum-Doum. Si jamais les choses tournaient mal et qu'ils soient tous, les Neveuxgrands, mis en accusation, ce geste de brutalité pèserait lourd dans la décision des juges. Sous aucun prétexte on ne pouvait frapper un membre de la communauté Simone. Avec les dépravations sexuelles c'était un cas d'exclusion et d'abandon sur une terre hostile.

Lan-Lan, pendant ce temps, avançait prudemment dans la coursive des cabines, balayant les portes de son rayon lumineux. Elle crut sentir un courant d'air, se retourna pour voir si les deux autres la suivaient, ne découvrit que Karm-Karm qui la regarda tranquillement.

— Ou est Grave-Grave ? chuchota-t-elle.

Karm-Karm se retourna :

— Mais il me collait. Il m'a même marché sur le talon y a pas deux minutes.

— Tu n'as pas senti comme un courant d'air ?

— Si, mais la porte étanche de la coursive est restée ouverte.

— Justement une autre issue a dû s'ouvrir.

Elle promena le rayon de sa lampe sur les portes de cabines inoccupées.

— Grave-Grave a peut-être eu un besoin, fit-elle en montrant avec sa lampe le logo d'un sanitaire. Il doit être là-dedans. Peux-tu ouvrir ?

Comme Karm-Karm hésitait, elle précisa sèchement :

— S’il est en train ce n’est pas à moi, une fille, de le vérifier, non ?

L’autre obéit et éclaira le local de sa lampe, découvrit effectivement Grave-Grave assis sur le siège qui le regardait fixement.

— Excuse-moi.

Juste comme il allait refermer son ami bascula en avant et s’écroula sur le sol. Il eut à peine le temps de remarquer que Grave-Grave n’avait plus d’arme sur lui et en reculant crut se heurter à Lan-Lan.

— Il faut sortir d’ici.

Jdriège surgit soudain, le souleva sous les aisselles, de toutes ses forces et sa tête heurta une poutelle transversale du plafond assez bas, moins de deux mètres. Lan-Lan ne se débattait plus entre les mains de Kurty et d’Ann Suba.

— Maintenant on les emporte tous dans les soutes et on remontera avec le chef-mécanicien et ses aides. L’effectif de ce commando d’envahisseurs est réduit de plus de la moitié, dit Kurty.

— Ensuite il sera important de savoir qui les a envoyés pour s’emparer du baleinier, annonça Ann Suba. Et, bien entendu, qu’ils nous disent ce qu’est devenu Liensun.

Surtout parce que Kurty paraissait gêné par la nudité de Jdriège, ce dernier avait accepté d’enfiler un de ses caleçons. Mais tous se posaient la même question : comment le jeune Roux pouvait-il supporter la relative clémence de la température ?

CHAPITRE 43

Toujours dans le souci de ne pas disperser ses compagnons dans des surveillances trop nombreuses, Centdix avait fait transférer Liensun dans la salle des Conventions. La première personne que le fils de Lien Rag découvrit, en grande discussion avec un des prélats revêtu de ses habits sacerdotaux, fut Charlster. Ce dernier sursauta en le voyant entrer et fut pris de panique. Liensun l'avait embauché quinze années auparavant pour diriger les recherches sur le réchauffement. Liensun lui avait promis de lui envoyer ce qu'il exigeait comme paiement, des jeunes filles adolescentes, voire impubères, mais en réalité il n'avait obtenu que trois prostituées jouant les fausses ingénues. Plus tard, il avait découvert que Songe, une amie de Liensun payée par Opérasque, avait déniché ces trois professionnelles.

Il pensa que le garçon allait dénoncer ses turpitudes devant tous ces gens prisonniers des Simone, ses vices impardonnables.

— Excusez-moi, bafouilla-t-il, pour en finir avec M^{gr} Etienne de la Couronne d'épines.

Il choisit d'aller de lui-même à la rencontre de Liensun qui sourit avec indulgence au vieillard. Il ne paraissait pas avoir changé et, soudain, lui vint la pensée que le vieux génial se dopait grâce à ses connaissances fabuleuses dans tous les domaines. Y compris la pharmacopée.

— Je ne comprends pas que vous soyez également prisonnier de ces petits hommes, fit Charlster.

— Moi, je savais que vous aviez rendez-vous avec le pape en compagnie de Tharbin que je connais...

Il adressa un signe de tête au chef des Bonzes qui lui dédia un regard méfiant. Liensun l'avait si souvent dupé qu'il ne savait que penser de sa présence.

— Et je suppose que le grand personnage là-bas, à l'air austère, n'est autre que le grand maître Opérasque. Vous savez, mon cher, que j'ai craint pour votre vie quand vous disparûtes de Lacustra City, en compagnie de ces trois jeunes femmes. Je ne sais comment vous vous en êtes sorti mais vous paraissez ne pas avoir subi les atteintes des années.

Charlster eut un vague sourire, soucieux de savoir ce que les gens qu'il

avait connus étaient devenus, notamment Ann Suba qui l'avait si souvent accompagné dans ses missions d'exploration en dirigeavion, pour vérifier l'épaisseur de la couche de brume et les ravages du Soleil. Ils avaient découvert ensemble la dégradation de la couverture d'ozone et compris les premiers que la Terre allait être soumise à un climat excessif, avec des chaleurs inhumaines à proximité de l'équateur. Leurs prévisions s'étaient réalisées bien au-delà.

— Vous voici au cœur de votre création, fit Liensun ironique, ce Chenal Noir. Ce passage entre les deux hémisphères est vraiment un endroit effroyable.

— Comme la raie culière entre deux fesses, ricana le vieillard presque hargneux.

Il pensait que Liensun jouait avec son angoisse, mais qu'il finirait par évoquer à voix haute ses goûts anormaux pour les fillettes.

C'est alors qu'Opérasque, le visage impassible mais l'esprit agité par l'arrivée de ce personnage, s'approcha d'eux. Il reconnaissait Liensun pour avoir examiné son dossier et ses photographies détenus par les archives des Aiguilleurs. Il y était classé comme opposant à la Caste, susceptible d'être acheté ou du moins amadoué par des concessions économiques. Son père, Lien Rag, avait été l'ennemi numéro un des Aiguilleurs. Comment ce glaciologue de seconde classe avait-il compris que tout ce système ferroviaire, ce climat glaciaire n'étaient imposés que par la volonté de quelques-uns. Il avait découvert le mystère de la Voie Oblique, celui du satellite Bulb régissant la destinée de la Terre depuis des siècles. Il avait su exalter la détermination des Rénovateurs du Soleil sans jamais appartenir à cette organisation. Opérasque avait devant lui le fils de celui qui avait détruit le bel ordre ferroviaire et mis en danger la Caste elle-même. Il ne pouvait l'oublier mais les temps n'étaient plus les mêmes, et la nécessité de retrouver un milieu plus favorable à la reprise en main de la planète exigeait des compromissions provisoires qui, plus tard, pourraient être révisées, dénoncées.

— Opérasque, dit-il. Liensun Rag ?

— Notre véritable nom de famille est Ragus, précisa le garçon avec un sourire glacé. Par prudence les parents de mon père le raccourcirent en Rag, mais j'ai repris le nom en entier car il fut et reste glorieux. Vous le savez fort bien, voyageur Opérasque, pour reprendre l'ancienne formule de politesse devenue obsolète.

L'Aiguilleur ne s'attendait pas à une mise au point aussi brutale. Le garçon réputé corruptible avait-il endossé une nouvelle personnalité plus intransigeante ?

— Les vieilles luttes, les vieilles rancunes sont aujourd'hui mises de côté, répondit Opérasque en faisant un effort. Nous sommes en face d'une situation climatique menaçante qui, si nous ne la maîtrisons pas, risque d'atteindre les rares régions encore habitables. Le professeur Charlster ne me démentira pas ?

Ce dernier resta silencieux. Il se demandait soudain s'il n'aurait pas dû opter pour ce groupe de femmes et d'hommes qui lui avaient toujours marqué déférence et sympathie, même si Ann Suba ne lui avait jamais pardonné ses errements sexuels. Il demanda de ses nouvelles, éveillant par sa question la curiosité de l'Aiguilleur. Il savait quelle scientifique c'était, elle qui avait participé à toutes les aventures des Rénovateurs du Soleil scientifiques, dont la découverte des filtres à hélium calqués sur ceux des baleines Solinas, l'invention des dirigeables. Ah, réunir cette femme et Charlster pour précipiter ce retour vers une nouvelle période glaciaire, quel triomphe pour lui, de quoi lui faire attribuer le titre de Maître Suprême de la Caste.

— Elle vit aux Kerguelen mais poursuit ses recherches fondamentales, dit Liensun, qui ne crut pas nécessaire de préciser qu'elle se trouvait non loin de là, dans le baleinier la *Salamandre*.

M^{gr} Etienne de la Couronne d'épines, intrigué par l'intérêt que suscitait cet inconnu, se permit de rejoindre le trio, se présenta avec une grande amabilité.

— Vous êtes le fils de Lien Rag ? C'est extraordinaire. Mais comment vous retrouvez-vous avec nous autres, pauvres otages d'une jeunesse un peu trop impétueuse ?

— Le baleinier la *Salamandre* essaie de franchir ce Chenal Noir et se trouve à une vingtaine de kilomètres au sud. Nous devons donc croiser la *Chimère*, ce qui ne pouvait se faire qu'avec le plein accord des deux commandants de bord. Je fus envoyé pour en discuter et suis tombé en plein bouleversement politique.

CHAPITRE 44

Lors d'un dernier vol, sous le commandement d'Ann Suba et de Liensun, le dirigeavion avait connu quelques avatars avec le filtre à hélium. Le couple avait dû le réviser car Lien Rag n'avait aucun ennui avec cet appareil. Il avait embarqué des quantités de fuphoc qui devraient lui permettre des semaines de vol à petite allure. D'ailleurs il n'avait nulle envie de forcer la vitesse de l'appareil dont les moteurs vieillissaient.

Grâce aux indications des techniciens d'Alone, Jael, Gus et lui avaient trouvé aisément l'entrée de ce Chenal Noir qui se signalait à hauteur de l'Antarctique Est par des nuées noirâtres et la couleur sombre de son violent courant tranchant sur le vert de la mer. De loin on aurait pensé qu'il s'agissait d'une zone de pluies ou de neige, mais c'était bien le début de la périlleuse traversée de la Ceinture de Feu. Lienty Ragus affinait ses observations au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans une nuit goudronneuse. Les nuits de l'ère glaciaire que tous avaient vécues n'avaient jamais eu cette texture serrée. Lien Rag pensait que ce n'était pas seulement un phénomène exceptionnel, mais une véritable mort qui régnait sur une bande de vingt à cinquante kilomètres de large, le long d'un méridien proche du 120^e est. Comme si un être surnaturel et facétieux avait d'un large pinceau tracé une épaisse ligne d'encre effaçant tout.

Plus de repères visibles et une navigation aux instruments ardue. Gus, dès le départ des Kerguelen, avait imaginé un procédé inédit, une sonde thermodynamique couplée à un anémomètre et un loch.

— Puisque nous savons que cette nuit étrange provoque du froid, du grand vent et un fort courant, ces trois éléments nous serviront à diriger notre route. Nous pouvons voler à très basse altitude pour que ces trois appareils nous fournissent les renseignements adéquats. Le loch plongera dans le courant au bout d'un long câble. Plus haut nous aurons la sonde dynamo thermique et enfin l'anémomètre. Je sais que c'est très aléatoire comme système car le câble peut s'accrocher et casser, mais nous devons en prendre le risque.

— N'oublie pas, lui dit son cousin Lien, que le Chenal n'est pas un canal rectiligne mais se contorsionne en méandres divers. Au début nous pensions, d'après ce qu'en avait dit Kurty, qu'il s'agissait d'un véritable labyrinthe, par chance il n'en est rien.

Les résultats des premiers jours furent honnêtes. Le dirigeavion naviguait à

soixante, quatre-vingts kilomètres-heure et l'attention était telle que les deux hommes se fatiguaient beaucoup. Jael, à force d'insister, obtint enfin le droit de piloter pendant que l'un ou l'autre se reposerait deux heures. Mais arrivèrent vite des difficultés non prévues, l'apparition des parois de glace au centre desquelles coulait, rétréci, le courant puissant du Chenal Noir, les énormes glaçons annonçant la banquise à venir. Les sondes ricochaient d'une falaise à l'autre, envoyaient de fausses données et finissaient par se briser. Gus avait prévu large en pièces de rechange, mais doutait qu'ils puissent aller jusqu'au bout en utilisant ce moyen-là. L'élévation des falaises avait contraint le dirigeavion à prendre de la hauteur, et le loch, par exemple, n'enregistrait plus la vitesse du courant.

— Ce vent furieux qui malheureusement pour nous n'est pas régulier, mais souffle en rafales, nous laisse un bénéfice de vingt kilomètres si j'avance à cent vingt. Ma dépense de fuphoc augmente alors de quarante pour cent. Si je branche un projecteur dont le pinceau suivra les contours du Chenal j'atteins les cinquante pour cent. Nous effectuerons en somme quatre cent quatre-vingts kilomètres-jour. Mettons cinq cents. D'après mes calculs, en tenant compte de ces paramètres, du vent et du courant la *Salamandre* devrait se trouver à deux mille kilomètres en amont. Car pour elle, le bénéfice de son avancée en brisant la banquise est de moins de dix kilomètres-heure, peut-être à peine cinq. Dans quatre à cinq jours nous devrions donc, si tout va bien, la survoler et je peux me permettre de gaspiller du fuphoc.

Le faisceau se reflétant à la fois sur la banquise apparue et sur les parois donnait parfois des sueurs froides à Gus chargé de la navigation. Jael le secondait. Ils pouvaient à tout moment confondre le sommet des falaises avec la banquise et s'égarer dans des directions diverses. L'essentiel n'était pas vraiment de suivre le Chenal de façon obsédante mais de découvrir des traces du baleinier et d'économiser le fuphoc. Tout égarement se payait en consommation inutile et lorsque Gus et Jael se trompaient, Lien Rag entrait dans des colères folles. Commençait à le ronger le dilemme du point de non-retour, et il surveillait ses jauges avec parfois, dans le regard, une supplication pour que le chiffre visible à l'instant ne soit remplacé par un autre beaucoup plus inférieur, donc alarmant.

Il y avait de légères fuites dans les ballonnets d'hélium. Le filtre consommait gros. Mais dans l'ensemble le dirigeavion avait un meilleur comportement que n'importe quel dirigeable, et Lien Rag trouvait son sort préférable à celui du commandant inconnu de *Vatican-Saint-Jean*. Cet aéronef survolait pour sa part la *Chimère*, de retour après une traversée triomphale du Chenal Noir et une escale en hémisphère Nord.

CHAPITRE 45

Sa lampe ne donnant plus de lumière, Doum-Doum avait emprunté celle d'un de ses hommes. Il ne savait que faire. Lan-Lan n'avait pas reparu et Xonios ne se trouvait pas dans le local de la radio. Lorsque toutes les lampes seraient mortes, les plongeant dans l'obscurité, leur situation serait intenable.

— Vous avez bien des batteries électriques. On ne pilote pas un tel bateau sans avoir la possibilité d'éclairer la passerelle, cria-t-il à l'adresse de Grathe.

— Appuyez sur le bouton rouge à côté de l'interphone. Si les batteries sont chargées cet endroit s'éclairera.

Doum-Doum se précipita, dut se hausser sur la pointe des pieds pour atteindre ce bouton, ce qui l'humilia devant ces Hommesgrands, témoins de son handicap. Mais aucune lumière ne s'alluma et il frappa le pupitre de son poing.

— Il y a peut-être un coupe-circuit général, proposa un de ses hommes, qui se permit de faire fonctionner sa torche.

Doum-Doum allait la lui arracher des mains pour économiser sa charge lorsque son rayon accrocha un tableau électrique général.

Le Simone prit un tabouret, grimpa dessus et après un rapide examen baissa une manette et deux lumières s'allumèrent. Deux veilleuses bien faibles mais suffisantes pour distinguer les silhouettes des occupants de la passerelle.

— Toi, dit Doum-Doum à celui qu'il avait frappé et qui lui en gardait rancune, va voir du côté de la radio et demande à Xonios de m'appeler.

Le garçon se bougea avec une extrême mauvaise volonté. Il mit un temps fou pour descendre l'échelle, et lorsqu'il alluma sa lampe pour se diriger, Doum-Doum étouffa de rage. Non seulement les choses, les Hommesgrands mais ses propres amis le défiaient.

— Vous entendez ? vint chuchoter un des hommes à son oreille.

— La coque qui racle contre la banquise.

— Non, il y a eu un hurlement. Comme celui d'un loup rouge. Croyez-vous qu'ils pourraient sauter à bord ? Après tout ils ont pu descendre du nord le long de ce chenal pris dans les glaces.

L'interphone grésilla. C'était Xonios. Il ne laissa pas à Doum-Doum le temps de parler.

— Nous partons tous rejoindre *Chimère*, ce qui se passe ici est trop mystérieux. Vous devriez en faire autant. Lan-Lan et tous les autres sont déjà sur la banquise.

— Remontez tous à bord, je vous l'ordonne. Je suis le seul à décider ce qu'il faut faire.

Il se rendit compte que la communication était coupée et que ses deux Simone avaient tout entendu.

— Je crois que c'est tout ce qu'il reste à faire, dit l'un d'eux. Tu devrais nous suivre, Doum-Doum.

Dans l'habitable radio, Xonios, assis devant l'interphone essuya le sang de ses lèvres éclatées. Cette espèce de sauvage de Roux l'avait frappé en pleine figure. Son nez avait saigné mais c'était surtout sa bouche qui le faisait souffrir.

— Parfait, dit la fille qui portait une combinaison isotherme. C'est exactement ce qu'il fallait dire.

— Il y a deux Simone qui s'apprêtent à descendre l'échelle de passerelle et un troisième qui en retient un par le bras. Il ne veut pas qu'ils partent.

— Doum-Doum, murmura Xonios, la main sur sa bouche. C'est lui Doum-Doum, le chef du commando.

— Pourquoi sentez-vous aussi fort le chien ? lui demanda Fleur.

— Un des Simone vient de dégringoler en voulant s'arracher à la poigne de ce Doum-Doum, constata Kurty qui observait la scène avec des lunettes à infrarouge.

À ce moment Ann Suba arriva pour annoncer que Hériquel et les mécanos avaient délivré l'équipage au repos, et qu'il n'y avait plus un seul Simone en liberté, à l'exception de ceux de la dunette de navigation.

— En voici deux pour Jdriège, dit Fleur mutine. Il va les prendre sous ses bras comme des gosses turbulents.

— N'oublions pas que ce Doum-Doum est là-haut avec trois otages dont mon capitaine en second, fit Kurty sèchement. Ce n'est peut-être pas le moment de plaisanter.

La jeune fille haussa les épaules, sortit de la radio pour voir Jdriège guetter

les deux Simone depuis le toit du roof. Il leur tomba dessus d'un coup et ce fut terminé.

— Crois-tu qu'il va falloir négocier ? demanda Ann Suba à Kurty.

— Tu as vu leur armement ? Doum-Doum peut résister des jours et tout faire sauter avec ses grenades. Pour lui la situation est désespérée, si ce que nous a raconté ce Xonios est vrai. Il a perdu son commando et ne peut rejoindre la *Chimère* pour affronter son chef et rival, ce Centdix qui a pris le pouvoir. Ces gens qui ont le dos au mur sont terriblement suicidaires. Il faut empêcher Jdriège d'intervenir. Nous devons ruser, le surprendre sans qu'il ait le temps de tuer Grathe, le timonier et le navigateur.

Hériquel arriva avec le bosco et une poignée de marins armés de harpons. Ce fut le chef-mécanicien qui proposa de remettre la *Salamandre* en route.

— Nous devons synchroniser nos actions. La surprise de ce type ne durera que quelques secondes. Vous devrez être prêts à intervenir.

— Nous attaquerons en trois endroits, l'échelle habituelle, que les Simone ont toujours utilisée sans savoir qu'il y en avait une autre de secours sur bâbord, et il y a aussi la trappe de visite des connexions électriques, local qui communique avec celui de l'alternateur de secours. Il faut un marin filiforme pour passer là.

— Moi, dit Fleur.

Kurty haussa les épaules.

— J'en ai assez de tes grands airs, cria-t-elle. Je vais le faire.

— Elle a exactement le gabarit, intervint Hériquel.

Vous ne trouverez aucun marin assez fluet pour passer par la trappe en question.

Doum-Doum, seul sur la passerelle, venait de décider de mourir en faisant sauter cette partie du baleinier.

Il n'avait pas su organiser sa victoire, s'était laissé emporter par une stupide autosatisfaction. Il ne retournerait pas rendre des comptes à Centdix. Il ne s'humilierait pas. Il allait même lui gâcher la vie et ses ambitions en paralysant la *Salamandre* dans cet endroit. Toute circulation sur le Chenal Noir serait interrompue et la grande masse des Simone qui, jusque-là, était restée passive, se révolterait. Centdix serait banni et cette pensée le réjouissait, lui faisait envisager sa mort prochaine comme une chose simple.

— Désolé pour vous trois, fit-il d'un ton joyeux. Mais je vais tout faire sauter. Voyez-vous, ces grenades que je porte à la ceinture ont une force destructrice impressionnante. Une seule peut creuser un entonnoir de plusieurs mètres sous nos pieds. Nous les utilisons pour fragmenter la banquise et le résultat est prodigieux. Nous les fabriquons nous-mêmes comme bien des armes.

— Attendez, dit Grathe. Nous pourrions nous entendre et je vous donne ma parole que je respecterai nos accords. Vous pourriez être conduit dans un endroit de votre choix.

— Il me serait impossible de vivre en dehors de mon milieu. Nous sommes ainsi les Simone, viscéralement attachés à notre famille ethnique et à notre *Chimère*.

— Devons-nous mourir parce que vous ne voulez pas perdre la face ? fit Grathe. N'allez-vous pas avec ce crime entacher la beauté de votre sacrifice ? Ne serait-ce pas plus romantique, plus épique de mourir seul dans l'embrasement de ce bateau ?

Surpris Doum-Doum trouva dans ces paroles un bon sens inattendu. Mais comment libérer tous ces Hommesgrands sans risquer d'être pris au piège de sa clémence. Juste à ce moment-là les moteurs de ce baleinier rugirent d'un coup et le bâtiment recula brutalement, le déséquilibrant. Une trappe, invisible jusque-là, s'ouvrit et un être effrayant, avec une tête en forme de grosse bulle apparut, tandis qu'à bâbord une porte sautait et qu'un sauvage presque nu plongeait sur lui, le clouait au sol avec une force surhumaine.

— Tue-moi, hurla Doum-Doum. Je ne veux pas rester en vie après tant de honte.

Fleur ôta son intégral et lui éclata de rire au nez.

CHAPITRE 46

Éperdument reconnaissant que le garçon n'ait fait aucune allusion à ses perversions, Charlster décida de remercier Liensun en lui présentant Louria Finister, son assistante, qui se trouvait dans leur étroite cabine. Elle ne supportait pas de rencontrer tous ces hommes, les prélats y compris, qui la dévoraient des yeux. Était-ce la promiscuité, le désœuvrement, l'angoisse de leur sort qui les rendaient aussi libidineux ? Leurs regards l'agressaient constamment et bien que fort libre de mœurs, elle n'en pouvait plus.

Le vieux savant entra le premier, la trouva allongée sur la couchette mais dans une tenue décente. Le plus souvent elle ne gardait qu'un sous-vêtement, aimait avoir les seins libres. D'autres fois elle ne portait rien du tout.

— Je veux te présenter un ami, dit-il, du moins une très vieille connaissance.

— Un ami ? Ici ? Mais d'où sort-il ? S'il s'agit d'un vieil ami, il doit avoir ton âge, non ?

— Tu te trompes. Il s'agit de Liensun Ragus. Tu as dû entendre parler de lui. C'est le fils de Lien Rag. Voici des années il créa Lacustra City, une réussite extraordinaire. C'est un garçon très intelligent, qui connut de grands succès, économiques surtout.

— Des succès amoureux aussi ? Comment se trouve-t-il soudain à bord de ce sale bateau ?

— Il te l'expliquera.

Si elle fut surprise, elle le cacha sous une ironie grinçante.

— Lorsque Charlster m'annonce quelqu'un je me méfie toujours, qu'il en fasse l'apologie ou qu'il le dénigre.

D'un coup d'œil Liensun jugeait l'étroitesse du lieu, la dimension de la couchette qui, bien qu'appropriée à la taille des Simone, ne laissait guère de place pour se mouvoir. Il imaginait Charlster chevauchant cette jolie fille là-dessus.

— Faites connaissance, murmura le vieux physicien. Je dois m'entretenir avec Opérasque.

Lorsqu'il fut sorti, Liensun dit que, jadis, Charlster montrait plus de jalousie lorsqu'il vivait auprès de jolies filles. Il n'osa ajouter fillettes mais Louria le précisa.

— Les petites gamines, voulez-vous dire ?

— Je comprends sa conversion, répliqua-t-il souriant. Je peux m'asseoir sans empiéter sur votre intimité de couple ?

— Que savez-vous de notre intimité ? Vous croyez que je fais l'amour avec lui ? J'aurais peut-être aimé, mais lui a décidé que je pourrais être sa fille en même temps que sa meilleure collaboratrice. Et il a élevé ces deux obstacles à la hauteur d'un tabou. J'en viens même à me dire qu'il vous a amené ici et nous a laissés seuls en espérant que nous ferions quelques galipettes, qui me rendraient ensuite moins rêveuse. Détrompez-vous si vous aviez des idées et sachez qu'être respectée par le vieux Charlster me donne des regrets. Nous sommes bien d'accord ?

— Tout à fait. Dois-je maintenant me retirer ?

— Pas avant de m'avoir expliqué d'où vous sortez. Êtes-vous magicien pour apparaître d'un seul coup dans notre microcosme de gens caducs, excepté Opérasque et moi-même ? Plus le jeune prélat Eloi de la Compassion, qui ne cesse de rougir en me voyant et cache la réalité de sa confusion sous sa soutane.

Il lui fit le récit qu'elle attendait, survolant les différentes péripéties de cette odyssée dans le Chenal Noir, jusqu'à son arrivée sur la *Chimère*. Il préféra ne pas préciser que Centdix n'était autre que son demi-frère. Chaque fois il éprouvait une gêne à devoir expliquer dans quelles circonstances son père, Lien Rag, avait dû engrosser la mère de Centdix et quelques autres Simone. Mais Louria réfléchissait avec une rapidité extraordinaire qui faisait d'elle une chercheuse hors pair.

— Mais ce Centdix pourrait être votre demi-frère ? Je connais toute l'histoire grâce à Charlster.

— C'est mon demi-frère, en effet, soupira Liensun, mais je préfère ne pas insister sur cette parenté. Je ne vois pas d'autre solution que de tenter d'en finir avec cette situation qui fait de nous des otages. Lorsque je suis entré dans cette salle des Conventions, la vue de tous ces vieillards m'a découragé. Bien sûr, il y a Opérasque, mais il ne paraît pas pressé d'en finir et ce jeune prélat qui, à la seule pensée de s'insurger, doit éprouver le besoin de se confesser. Vous êtes quelqu'un qui n'a pas froid aux yeux. Centdix doit vous trouver à son goût. Je le crois puceau car les Simone ont des conceptions rigoureuses des relations sexuelles.

— Disons qu'il a connu certains plaisirs qu'une fille complaisante peut accorder sans perdre sa virginité. J'ai eu ses confidences. Peut-être souhaitait-il que je remédie à sa frustration. Je ne cache pas que je fus tentée car ce genre d'expérience ne m'épouvanterait pas. Je n'ai pas encore eu d'amant de la taille d'un enfant de six, sept ans. Mais j'ai craint que le postulant ne devienne ensuite exigeant. Passe pour une folie mais plusieurs fois par jour avec un vieux gamin, non merci. Si je comprends bien je deviens l'appât avec mes appas. Ne prenez pas cet air catastrophé, mais je ne pouvais laisser passer l'occasion de plaisanter aussi stupidement. Je passe successivement d'un état de grande intelligence à celui de simple d'esprit. C'est nécessaire pour libérer mes soupapes.

— De mégalo en autocritique, autrement dit. C'est à peu près ça. Vous allez le séduire et essayer de provoquer un scandale.

— Ça ne pourra se passer ici. Il prendra ses précautions. C'est un malin. De plus, il se sent menacé de tous côtés, ses amis Neveuxgrands commencent à ne plus le supporter et le peuple des Simone est fatigué, épouvanté de ce séjour qui n'en finit pas dans ce lugubre endroit.

— Vous avez insinué que Centdix libérerait ses tensions entre les mains d'une fille complaisante. Très intéressant !

— Pas uniquement les mains, je suppose. Une certaine Jol-Jol qui nous sert souvent les repas.

— Dès que vous aurez un rendez-vous avec Centdix, je me chargerai de lui faire entrevoir la désolante duplicité de son partenaire. Oui, je sais, il faudra faire coïncider le jour où elle nous sert et celui de votre secrète rencontre avec Centdix. À nous deux, nous sommes de grandes intelligences ne l'oubliez pas, nous devrions réussir.

— Dans ce cas il faut agir tout de suite, car Jol-Jol apportera les plateaux de midi en compagnie de deux Simone armés jusqu'aux dents.

— C'est peut-être la même Simone qui me servait lorsque j'étais consigné et isolé dans une cabine ? Elle savait que j'étais le demi-frère de Centdix et me traitait avec beaucoup d'égards.

— Centdix vient deux fois par jour nous rendre visite. Il me snobe un peu depuis que je n'ai pas répondu à ses invites. Aujourd'hui si tout va bien je lui ferai signe. J'espère que cette jeune Simone éplorée mais pleine de ressentiment interviendra avant mon sacrifice. Mais que se passera-t-il ensuite ?

— À vous l'initiative de cette suite. Hurlez, amutez, qu'il y ait scandale.

Poussez Jol-Jol à vous accompagner dans un duo de vierges effarouchées.

CHAPITRE 47

D'abord, le récepteur sonar enregistra d'étranges ultrasons que Gus essaya d'analyser lorsqu'il en eut le diagramme. Pendant que Jael pilotait, Lien Rag y jeta un coup d'œil mais ne put en expliquer l'origine. Puis le système d'écoute transmit d'autres sons de grande fréquence.

— Les moteurs de notre baleinier sans le moindre doute, s'écria-t-il. Je les ai souvent écoutés lorsqu'ils étaient sur le banc des ateliers de réparations et que nous essayions tous d'en découvrir les anomalies. La *Salamandre* est toute proche. Ouvrez un hublot, vous entendrez directement ce bruit mécanique et en calculant le temps avec l'enregistrement vous pourrez établir la distance. Non seulement ses moteurs tournent mais ils enragent contre la banquise.

Une heure plus tard les différents projecteurs du dirigeavion balayaient le pont du baleinier et, émues, les trois personnes apercevaient de minuscules silhouettes agitant les bras. Peu après le premier dialogue radio put être établi.

Le dirigeavion ne pouvait descendre plus bas dans ce canyon étroit où le baleinier luttait contre la banquise, son étrave la faisant voler en éclats lourds de plusieurs tonnes. Les trois occupants de l'appareil apprirent la raison de la dernière immobilisation. Le message décrypté par les services de Pie XIII disait donc vrai. C'était Ann Suba qui s'était directement installée à l'émetteur pour discuter avec Lien Rag. Il avait fallu réduire les régimes des différents moteurs pour éviter les interférences, mais parfois la communication faiblissait, disparaissait. Ainsi la présence de Jdriège à bord de la *Salamandre* fut-elle perçue et ce n'est que par la suite, lorsque Ann le cita, que Lien Rag sursauta.

— Mais que fait-il parmi vous ?

— Il nous a expliqué que la Voix lui a ordonné de rejoindre les tribus du Nord et de les ramener dans l'Antarctique. Il affirme que l'esprit de son père Jdrien l'habite et le protège. Que sans lui il n'aurait jamais réussi à nous rejoindre. Il se passe quelque chose d'étrange dans son anatomie. Il contraint son corps à supporter les hautes températures. Disons jusqu'à un maximum d'une dizaine de degrés au-dessous de zéro, durant deux à trois heures. Je pense que son organisme sécrète une cryohormone négative qui le rend insensible au chaud. Mais il faudrait une analyse plus poussée.

— Qui se trouve autour de toi ? murmura Lien Rag.

— Je suis là, papa, et aussi Kurty et Jdriège, intervint sa fille, moqueuse. Si tu veux compter fleurette à Ann, nous allons sortir de ce local qui est vraiment très étroit et empesté encore le chien.

— Comment ça le chien ? demanda Lien Rag, perplexe.

— C'est Jdriège qui nous a permis d'en finir avec les Simone. Tout le commando est prisonnier. Il a fallu mettre les menottes à Doum-Doum, leur chef, qui voulait se suicider. Ils affirment que Liensun est en bonne santé et que Centdix n'osera pas tuer son demi-frère, car tous les Simone, y compris les Neveuxgrands se révolteraient. Ce Centdix est donc aussi mon petit frère ? Le seul qui pourrait libérer Liensun et leur bateau, c'est Jdriège. Tu devrais l'embarquer à ton bord pour le déposer à proximité de la *Chimère* et le laisser faire. À lui seul, comme dit le chef-mécanicien, il vaut dix hommes.

Fortement agacé par l'enthousiasme de Fleur au sujet de l'intervention de Jdriège, Kurty finit par s'emparer du micro, disant qu'il devait des comptes à son patron et président Lien Rag. Il le rassura, les Simone n'ayant fait aucun dégât.

— J'ai l'impression que ces garçons sont soulagés et qu'ils n'ont pas envie de retourner auprès de Centdix tant qu'il sera au pouvoir. Ce dernier a effectué une sorte de putsch contre le président Tom-Tom et le Conseil du Tabernacle, qui détenaient la direction de la *Chimère*. Nous avons repris la route du Nord mais nous ne progresserons que de trois kilomètres-heure en moyenne, à cause du courant. Nous approcherons des Simone dans un peu moins de dix heures. La vie de Liensun est tout de même en suspens si les Neveuxgrands, comme ils s'appellent, se voient perdus. Ici ce Doum-Doum aurait fait sauter la passerelle avec Grathe, un navigateur et un timonier en otages.

Fleur boudeuse quitta le local radio suivie par Jdriège qui ne la lâchait plus d'un pas.

— Je ne pense pas que l'action d'un unique sauveteur soit la bonne solution, murmura Kurty à l'adresse de Lien Rag.

— Il faut quand même faire quelque chose. Repasse-moi Ann.

Elle ne comprit pas tout de suite ce que Lien Rag voulait lui faire dire. Il usait de circonlocutions qu'elle ne déchiffrâ qu'au bout de quelques instants. Elle faillit éclater de rire devant cette manifestation soucieuse d'un père trop affectueux. Lien Rag s'était montré plus indifférent pour Jdrien et Liensun.

— Tu veux savoir si ta chère petite Fleur s'est montrée sage ? Tu sais, son enthousiasme envers Jdriège n'implique pas qu'elle perde la tête. Je la crois

sinon raisonnable mais plus calculatrice que tu ne penses. Et coquette comme pas deux.

Du coin de l'œil elle vit que Kurty la désapprouvait d'une moue. La jeune fille, entre ses deux amoureux, naviguait avec une extrême rouerie et elle était certaine que Lien Rag se faisait du souci pour peu.

— Le vent nous fait dériver, dit Lien Rag. Je dois remonter à votre hauteur.

CHAPITRE 48

Lorsque, encadré par des Neveuxgrands qui ne faisaient pas partie de la Loge des Six et hué par la population, Centdix fut poussé dans la salle du Conseil, il découvrit avec stupeur qu'assise à la place présidentielle se trouvait la doyenne du Tabernacle, en compagnie de Jim-Jim et de Seg-Seg. Tous les Neveuxgrands étaient dans la partie réservée aux spectateurs. Il chercha vainement Jol-Jol pour la foudroyer du regard. Il comparaissait devant ces gens-là à cause d'elle qui l'avait surpris avec cette Femmegrande, Louria Finister. Tous deux étaient déshabillés et il n'avait même pas eu le temps de cacher sa nudité lorsque Jol-Jol s'était mise à hurler comme une folle, alertant ses compagnons de génération et tous les Simone.

— Nona-Nona, dit la doyenne, lorsqu'il fut debout devant elle, essayant de ne pas trahir sa peur, se disant que le froid seul le faisait grelotter car il ne portait qu'un caleçon enfilé au hasard.

— Nona-Nona, vous êtes accusé d'immoralité flagrante en compagnie d'une étrangère bien plus âgée que vous.

— Je récusé cette cour, lança-t-il d'une voix trop haut perchée. Je suis le président du Conseil du Tabernacle et seuls mes pairs peuvent examiner ma conduite.

— Mais nous sommes là, tes pairs, dit Jim-Jim tandis que Seg-Seg approuvait d'un signe de tête. Et nous avons prié Jila-Jila de diriger cette cour. Lorsque le président est accusé d'un crime quelconque, c'est la doyenne du Conseil qui dirige les débats.

— En outre, ajouta Jila-Jila, je t'accuse d'avoir dirigé un complot pour t'emparer illégalement du pouvoir et d'avoir compromis la solidarité des Simone.

Centdix se retourna vers les Neveuxgrands assis dans la salle. Aucun ne lui adressa un regard de sympathie. Tous étaient comme figés, d'une gravité inattendue. Il était allé trop loin, il avait lassé, avait éloigné de lui ses amis et toute la population. Personne ne le défendrait. Il comprit que Jim-Jim l'avait toujours trahi. Il aurait dû se méfier de ce Neveu-grand qui suivait des cours de navigation et fréquentait donc les marins. Jusqu'à Jol-Jol qu'il avait rendue jalouse, méfiante et qui n'avait pas hésité à le dénoncer.

— C'est faux, hurla-t-il, lorsque Jila-Jila soutint qu'il était en train de

forniquer avec cette Femme-grande quand la jeune fille avait ouvert la porte de la cabine.

Il ne mentait pas. Louria Finister, une fois enfermée avec lui, avait exigé qu'il se déshabille avant elle. Disant qu'elle désirait jouir de son strip-tease. Flatté il l'avait crue, comme un imbécile, mais avait exigé que chaque fois qu'il ôterait un vêtement elle en fasse ensuite autant. Jamais il n'avait eu le temps de s'unir amoureusement à elle.

Ce fut une Jol-Jol, à la fois haineuse et en larmes, que la doyenne fit comparaître pour l'interroger. La jeune fille se laissa aller à une accusation mensongère, et quand Jila-Jila lui demanda avec tact de préciser le spectacle qu'elle avait vu, elle se tourna vers Centdix, pointant son doigt.

— Il était obscène, cria-t-elle, tel un carolus mâle se préparant à une saillie.

— Ce n'est pas la première fois qu'elle me découvre ainsi, répliqua Centdix venimeux, demandez-lui ce que nous faisons dans la salle du Tabernacle.

— Nona-Nona...

— Mon nouveau nom est Centdix.

— Il n'a pas été homologué par le Conseil, trancha la doyenne. Nona-Nona, tes accusations sont odieuses. Nous les avons prévues et nous avons fait examiner Jol-Jol qui est toujours une jeune fille innocente. Tout ce que tu peux inventer sur elle risque de se retourner contre toi.

Il faillit donner les détails les plus scabreux, mais le regard impitoyable de la doyenne l'effraya et il se tut. Jol-Jol se retira et témoignèrent les Neveuxgrands, les Simone arrivés sur les lieux du délit alertés par les cris de Jol-Jol. Centdix comprit qu'il avait perdu la partie. Le verdict ne fut pas immédiat. Jila-Jila expliqua qu'il fallait réunir le Conseil du Tabernacle présidé par Tom-Tom pour la légalité du procès.

En tant que doyenne de ce conseil, elle pouvait, par contre, se prononcer sur le putsch que l'accusé avait fomenté contre le pouvoir légitime. Et de ce fait, Jim-Jim et Seg-Seg descendirent de l'estrade puisqu'ils étaient avec les six de la Loge considérés comme complices.

Une fois établi le crime de coup d'État, Jila-Jila continua par une mise en accusation de l'administration désastreuse de Nona-Nona.

— Notre chère *Chimère* se trouve immobilisée, coincée dans ce Chenal Noir depuis des semaines. Un commando fut envoyé sur ce bateau étranger piloté par des Hommesgrands pour s'en emparer, mais depuis hier au soir

nous n'en avons plus de nouvelles. Pourtant la radio de cette *Salamandre* fonctionne régulièrement sur toutes les fréquences, puisque nous avons pu surprendre une communication avec un appareil volant à l'aplomb de ce baleinier. Que sont devenus Doum-Doum, Lan-Lan et tous les autres ? Sans la moindre hésitation Nona-Nona les a envoyés vers un danger dont il avait conscience, peut-être vers la mort. À ce propos le témoignage de Jim-Jim est très révélateur. Il fait partie des accusés mais sa bonne volonté lui sera créditée au moment du verdict.

Ce fourbe affirma que Nona-Nona détestait Doum-Doum et avait voulu s'en débarrasser, espérant en secret que les marins du baleinier détruiraient le commando.

Lorsque Jila-Jila avait été contactée par Jim-Jim pour juger Centdix, elle partageait le sort de tous les membres du Tabernacle. Elle avait accepté de présider le tribunal à condition que la séance se déroule en toute discrétion, pour éviter la réaction des parents des inculpés et tous les Simone. Mais le bruit s'était répandu dans tout le navire qu'un changement inattendu venait de se produire, et les Simone s'étaient regroupés au-dehors de la salle du Conseil. Quelqu'un avait dû sortir pour les informer car les parents des membres du commando Doum-Doum entrèrent en force, bien décidés à s'emparer de Centdix pour lui faire subir un mauvais sort. Il fallut que les Neveuxgrands, à la demande de la doyenne, s'interposent. Là-dessus Tom-Tom à la tête de son Conseil fit irruption sur l'estrade par une porte latérale, et son apparition fut accueillie par des acclamations. Ceux qui se pressaient à l'extérieur voulurent aussi entrer et ce fut une ruée énorme qui balaya la salle.

Tom-Tom avait beau s'égosiller, il ne parvenait pas à rétablir le calme. Les parents des disparus de la *Salamandre* se battaient avec les Neveuxgrands qui, par respect, ne se défendaient que mollement. Tout le monde hurlait, exigeait le bannissement immédiat de tous ces bandits commandés par Nona-Nona.

Le pire, pour ce dernier, n'était pas la crainte du verdict qui l'exilerait à jamais loin des siens, mais la confiscation de son nouveau nom. Il redevenait Nona-Nona, ce nom stupide que lui avait donné sa mère lorsqu'il était né, parce qu'elle espérait qu'il atteindrait la taille extraordinaire pour un Simone de quatre-vingt-dix centimètres, n'osant imaginer un chiffre plus proche des cent. Et il avait dépassé ses espérances avec son mètre dix. Et maintenant on niait qu'il fût le plus grand de tous, on l'effaçait, on l'oublierait. Il n'existerait plus.

On l'entraîna vers l'estrade, on le fit sortir par le côté, on le conduisit le long d'une coursive. En chemin son escorte croisa le capitaine Feda-Feda et son état-major. Ils passèrent sans un regard pour Centdix, même pas une expression de triomphe ou de mépris sur leur visage. Comme il le craignait, il

n'existait déjà plus dans la mémoire des Simone. Il était rayé à jamais et ce serait un délit que de prononcer son nom. Même sa mère devrait s'en abstenir. Elle n'obtiendrait même pas le droit de lui dire adieu. Il rejoindrait dans la déchéance la douzaine de personnes qui avaient été de la sorte exclues de la grande Famille depuis qu'il était né.

Alors qu'on le descendait pour le mettre aux fers, la sirène d'alerte résonna dans tout le navire. Quatre coups brefs indiquant que des ennemis envahissaient la *Chimère*.

CHAPITRE 49

Contrairement à la *Salamandre*, la *Chimère* était brillamment éclairée et les lampes, les projecteurs ne laissaient aucune zone d'ombre sur le pont et les superstructures. La banquise du Chenal dans laquelle le navire était encastré était aussi illuminée. De très loin Lien Rag, qui pilotait le dirigeavion, aperçut ce halo blanc et n'eut aucune peine à s'approcher en gardant deux cents mètres d'altitude. Lienty Ragus avait repéré le dirigeable *Vatican Saint-Jean* bien au-dessus du canyon, à huit cents mètres. Sa grosse masse était sensible au violent courant d'air qui s'engouffrait dans le Chenal Noir. Pour le moment la structure dirigeable de l'appareil de Lien Rag n'était qu'en partie remplie d'hélium, mais les moteurs devaient lutter contre une dérive importante. Il s'y reprit à plusieurs fois pour venir à l'aplomb du pont arrière de la *Chimère*. Kurty, Hériquel examinaient avec attention l'endroit où ils pourraient être largués dans une nacelle pouvant emporter quatre hommes.

— Le vent va nous déporter selon un angle de quarante à soixante degrés, dit Kurty. Il faut que l'aplomb du dirigeavion en tienne compte. Nous allons envoyer une première équipe qui opérera dans les conditions les plus critiques. Par la suite avec un filin elle pourra permettre un largage plus aisé.

En tout c'étaient seize hommes qui allaient débarquer sur le pont arrière, tous volontaires. Des gabiers, des mécanos et des harponneurs. Y compris Jdriège.

Kurty s'embarqua dans la nacelle avec trois compagnons et le largage commença. Mais Lien Rag n'ayant pas le doigté de Liensun ou d'Ann Suba pour piloter le dirigeavion rata deux fois l'approche. Il en avait des sueurs froides. Kurty comptait utiliser un grappin au bout d'une aussière pour accrocher n'importe quelle aspérité, mais chaque fois la nacelle se plaçait presque à quatre-vingts, quatre-vingt-dix degrés.

Lien Rag mettant son amour-propre au rebut laissa la place à Ann Suba qui éprouva les mêmes difficultés. À tout moment avec les pannes brutales de vent, la nacelle risquait de s'écraser contre la coque du navire.

Kurty désespérait en finir lorsqu'une silhouette apparut sur le toit du gaillard arrière et fit signe qu'on lui lance le grappin. Ils ne reconnurent pas tout de suite Liensun mais pourtant ce n'était pas un Simone.

Dans le dirigeavion ce fut Ann qui sursauta, en reconnaissant son

compagnon sur l'écran qui donnait des images de la tentative.

— Liensun ? Il a réussi à se libérer ?

Lien Rag s'approcha. C'était bien son fils. Un sourire de fierté naquit sur ses lèvres sèches. Son fils venait de saisir le grappin, se laissait pendre de tout son poids, mais avait quand même du mal à ne pas s'envoler avec. Il put enfin le crocher à une filière de protection. Le câble de celle-ci parut vouloir s'arracher à ses chandeliers mais le tout résista et enfin la nacelle rejoignit le toit. Dans le vent fou furieux, il était inutile d'essayer de communiquer autrement que par signes Liensun essaya de faire comprendre à Kurty que la situation était redevenue normale et qu'il était inutile de débarquer d'autres hommes armés, mais la nacelle fut treuillée, déroulant l'aussière de grappin pour un deuxième largage.

Et puis une sirène lança ses appels puissants, une caméra ayant filmé toute la scène. Un observateur Simone avait aperçu ces étrangers descendant du ciel et donné l'alarme. Mais dans l'état actuel et la pagaille qui régnait à bord les Simone de combat ne réussirent pas à se regrouper. Certains jeunes se précipitèrent les mains nues, mais à la vue des Hommesgrands armés, reculèrent. Liensun partit à la recherche de Tom-Tom qui ne parvenait pas à se dégager de la foule des Simone et surtout des parents des disparus. Il avait beau leur hurler qu'un danger menaçait leur navire, rien n'y faisait. Liensun réussit à trouver son chemin, surgit sur l'estrade où sa haute stature créa la stupeur et un début de panique. Malgré leur courage et leur farouche volonté d'indépendance, les Simone présents eurent un mouvement de repli dans le silence soudain revenu. Liensun leva les bras en signe de paix.

— Je vous en prie, nous n'avons pas de mauvaises intentions. Dès que nous aurons rencontré le président Tom-Tom nous quitterons votre bord aussitôt.

Le vieux président s'approchait, vraiment confus que ce garçon ait été fait prisonnier par Nona-Nona, son demi-frère en plus. Il ne savait comment s'excuser mais Liensun lui chuchota à l'oreille que ses amis, le croyant en danger, venaient de débarquer sur le gaillard arrière et qu'à tout moment la situation pouvait devenir explosive.

Le président le comprit sur-le-champ et dans un geste instinctif lui prit la main, lui leva le bras.

— Mes chers amis... Je vous présente un des fils de Lien Rag. Tous ici vous savez qui est Lien Rag qui, avec ses hommes d'équipage, nous permit de retrouver un sens à notre vie. Sans eux notre jeunesse aurait connu des jours difficiles. Ce garçon était venu chez nous comme représentant pacifique d'un bateau que nous devions croiser, mais les inconscients qui avaient pris le

pouvoir le retinrent prisonnier. Ses amis, légitimement, ont alors décidé de venir le libérer et en même temps nous libérer nous autres, du Conseil du Tabernacle. Nous avons eu la chance de nous débarrasser avant leur intervention de ces usurpateurs dirigés par Nona-Nona. Ces gens venus à notre secours sont ici, sur le pont arrière et je vous demande de ne pas vous en offusquer. Ils savent désormais que tout est rentré dans l'ordre. Ils vont réembarquer mais peut-être conviendrait-il de leur offrir avec nos remerciements une courte réception.

— Dites-leur, murmura Liensun à son oreille, que tous ceux du commando Doum-Doum sont sains et saufs.

Après une seconde d'hésitation, les Simone applaudirent et hurlèrent de joie. Finalement Lien Rag débarqua, décida que les hommes de Kurty et d'Hériquel réembarqueraient sur-le-champ dans le dirigeavion qu'Ann Suba pilotait. Kurty resterait pour discuter avec le capitaine Feda-Feda de la navigation, des conditions du croisement et lui-même expliquerait aux prélats, à Tharbin, Opérasque et Charlster que Lien Rag avait été chargé par Pie XIII de les conduire dans l'île d'Alone, le nouveau Vatican.

— Il va falloir les remonter dans la nacelle, confia-t-il à Liensun. Ces gens-là, surtout les Néos, ne sont guère familiers de ce genre de transport. Crois-tu qu'ils accepteront ?

— Ils commençaient tous à trouver le temps bien long et lequel voudrait rester dans ce lugubre Chenal ? Mais quand je verrai M^{gr} Etienne de la Couronne d'épines dans cette nacelle de largage, j'ai l'impression que ce ne sera pas triste.

CHAPITRE 50

Contrairement à ses craintes, Ko-Kang ne se manifesta pas à la date limite où elle devait remettre ses accusations contre Tharbin. Elle questionna en vain son infirmière, les hôtesse de cet immense train de la Sécurité ; Personne ne répondait à ses questions. Elle demanda à rencontrer le Bonze mais ne sut si sa demande avait été transmise.

Son nez cassé allait beaucoup mieux et on lui retira cette gouttière rigide qui avait maintenu les os en place. Elle avait encore un œil cerné de violet mais se sentait beaucoup mieux.

Huit jours passèrent ainsi et un soir un certain Namhai se présenta à sa cabine-cellule. C'était un gros homme jovial avec une barbe torsadée qui lui arrivait presque à mi-poitrine. Il s'inclina profondément, lui dit qu'il n'était que l'humble secrétaire en troisième position de l'honorable Tharbin. Il venait s'enquérir de sa santé.

— Le nonce apostolique des Néo-Catholiques nous a annoncé une excellente nouvelle. Voyageur Tharbin est enfin parvenu dans l'île d'Alone en compagnie du grand maître Opérasque et de la délégation pontificale.

La traversée du fameux Chenal réunissant les deux hémisphères demanda plus de temps que prévu et fut bouleversée par de nombreux incidents.

— Le nonce apostolique ? fit-elle sans comprendre. Le Chenal ?

— M^{gr} Louis du Saint-Sépulcre, murmura Namhai avec une nuance indéfinissable dans la voix.

Respect et aussi crainte ? Elle ne sut en démêler les expressions. Le gros homme accepta de s'asseoir du bout des fesses sur l'unique chaise de cette cellule, oublia de préciser ce qu'était ce chenal entre les deux hémisphères.

— J'attendais la visite du voyageur Ko-Kang, dit-elle avec une extrême prudence.

Cette formule de politesse, voyageur, lui apparaissait totalement archaïque mais la Compagnie du Consortium des Bonzes survivait au réchauffement, se conformait aux règles et usages de la société ferroviaire qui avait si longtemps dominé la Terre.

— Voyageur Ko-Kang doit observer une longue interruption dans son travail. Nous pensons qu'il lui faudra beaucoup de temps pour se remettre de son malaise.

— Je devais aussi rencontrer Murmose Bertold, osa-t-elle poursuivre.

Namhai eut une expression fugitive de dégoût, si brève que Songe douta l'avoir surprise.

— Voyageuse Murmose ne fait plus partie de ce service. Elle a été mutée à l'intérieur du petit cercle polaire.

N'en croyant pas ses oreilles, Songe dut finalement en conclure avec un frisson que Murmose se trouvait enfermée dans le train concentrationnaire qui tournait sans arrêt autour du pôle Nord.

— M^{gr} Louis a reçu un long message radio de son chef de délégation, auquel voyageur Tharbin fut autorisé à ajouter ses recommandations. Je me trouvais en congé dans la petite station de Vitkitz lorsque je fus rappelé dans la capitale. Voyageur Tharbin désirait m'entretenir.

Il n'était donc pas aussi peu important qu'il avait semblé le dire au début de sa visite. Il comprit qu'elle s'en étonnait, et avec un sourire aimable lui expliqua que les deux secrétaires au-dessus de lui avaient malheureusement interrompu leurs fonctions. Elle crut comprendre qu'ils avaient été éliminés par Ko-Kang, peut-être de façon définitive.

— L'honorable représentant local des Aiguilleurs, le voyageur Silon en poste dans cette capitale, m'avait toujours honoré de son amitié et désormais nous veillons ensemble au bon fonctionnement de la Compagnie. Il y eut quelques désagréables perturbations mais tout va pour le mieux.

Elle se demandait ce que cet homme aimable lui voulait. Passé les premiers moments où elle l'avait trouvé amusant, elle éprouvait de nouvelles craintes. Cet air bonhomme, cette barbichette tressée faisaient illusion. Le troisième secrétaire, devenu le principal collaborateur de Tharbin, dirigeait la Compagnie du Consortium en attendant le retour de son patron. Ko-Kang avait été éliminé, Murmose fourrée en train de concentration, que venait-elle faire dans ces bouleversements internes ?

— Vous avez été soumise à une pression intolérable, accompagnée de violence que je réproouve formellement. Je crois qu'on vous a arraché des confessions qui, dans ces conditions, ne reflètent pas toute la vérité.

Cette fois, elle comprit enfin. Il s'agissait de ce qu'elle avait raconté et enregistré sur les mœurs sexuelles de Liu-Tsing, ambassadeur de Toms Station. On ne lui avait pas caché que c'était un allié inconditionnel de

Tharbin.

Elle désigna son visage et Namhai inclina la tête d'un air navré. Ce faisant sa barbichette balaya son genou.

— J'ai été torturée, dit-elle, et pour en finir j'ai accepté de raconter n'importe quoi. Je suis désolée d'avoir dû accuser des personnes estimables pour me tirer d'affaire, mais si j'avais résisté plus longtemps je ne serais plus en vie à l'heure actuelle.

— Je comprends fort bien, fit Namhai. Ni l'un ni l'autre n'étaient dupes. Ils mentaient allègrement, avec beaucoup d'aisance comme s'ils échangeaient des propos badins.

— Je suis prête à reconnaître que j'ai calomnié une certaine personne que j'avais rencontrée dernièrement dans une autre compagnie.

Suave, Namhai lui sourit en secouant la tête. Du coup elle ne comprenait plus ce qu'il souhaitait. Il ne paraissait pas satisfait.

— Cette personne, finit-il par susurrer, a été rappelée dans cette station et se trouve mise en disponibilité. Nous pensons, le voyageur Silon et moi-même, que l'enregistrement que vous fîtes de ces accusations doit être détruit.

— Je n'ai pas à m'y opposer puisqu'il me fut imposé.

— Par contre, soupira Namhai, nous estimons, toujours voyageur Silon et moi-même, que le texte rédigé de votre main laissa transpirer quelques révélations malheureusement révoltantes. Et nous vous demandons si éventuellement vous persisteriez dans vos déclarations. Elles ne seront pas diffusées pour ne pas gâcher le retour du voyageur vénéré Tharbin, une fois cette si importante conférence avec Pie XIII terminée. Nous allons demander à Liu-Tsing de retourner à Tomsk Station et d'y reprendre son poste de représentant du Consortium.

Le gentil Namhai, parvenu par hasard au sommet de sa fonction, ne souhaitait pas que Liu-Tsing, vieux compagnon de route de Tharbin, se trouve encore à Talmyr Station lorsque le chef arriverait de l'hémisphère Sud. On allait utiliser ses aveux pour le renvoyer auprès de sa femme et de ses enfants, en le priant d'adopter un profil bas dans l'avenir et de refuser, le cas échéant, toute promotion que Tharbin pourrait lui proposer.

— Vous allez quitter cet endroit pour rejoindre un charmant compartiment au centre urbain, que nous avons réservé pour vous. Nous connaissons votre habileté dans le commerce international et justement nous cherchons quelqu'un qui puisse travailler dans ce domaine. Je ne vous cache pas que ce sera un emploi fort bien rémunéré. Notre nouvelle monnaie, le sibéry se porte

merveilleusement bien et nos voisins l'acceptent comme monnaie d'échange. Vous pourriez, par exemple, renforcer nos relations avec nos voisins de la Transeuropéenne. Du moins de ce qu'il en reste, car seules les zones scandinaves ont été épargnées par le réchauffement.

Le chantage se faisait plus feutré, plus hypocrite aussi. Finies la brutalité de Murmose et les menaces de Ko-Kang. On attendait d'elle qu'elle fournisse un document contre Liu-Tsing, et elle n'avait aucune raison de refuser de l'authentifier. Il n'était plus question de compromettre Tharbin, bien sûr, ni Helmatt. Elle n'osait demander quels sentiments Namhai pouvait bien avoir pour le maître des Échafaudages.

— Je maintiens mes accusations, fit-elle sèchement.

Le petit homme empoigna sa barbichette comme s'il allait l'arracher de joie, mais se contenta de la lisser.

CHAPITRE 51

Lorsque le dirigeavion se posa sur le petit terrain mal entretenu des Kerguelen, la nouvelle du retour du président se répandit rapidement dans l'archipel. Farnelle qui, depuis deux jours avait débarqué à Cooktown, prit avec pas mal de personnes, dont les journalistes des petits journaux locaux, la route de l'aéroport.

Lien Rag avait assisté durant trois jours à la conférence souhaitée par le pape, mais la découverte du projet *Permafrost* l'avait indigné. Il avait espéré que les représentants des Aiguilleurs, des Bonzes et des Néos envisageraient une solution moins radicale pour rendre la Terre habitable, faire disparaître la Ceinture de Feu et atténuer le réchauffement. Il était certain que l'on pouvait rétablir en différents endroits la couche d'ozone, mais parmi ces gens-là personne n'y songeait. Charlster lui-même n'était obnubilé que par la découverte d'un fragment de Lune, Altaï, qu'il espérait pouvoir coloniser d'ici quelque temps. Même le pape souhaitait le retour de l'ère glaciaire et de la société ferroviaire. Dans une homélie longue et caricaturale de la componction néo, avait estimé Lien Rag, il avait vanté les mérites de l'ancienne société tyrannique. Il avait également critiqué les mœurs actuelles, le fait que la Terre fût livrée désormais aux forces obscures, et regretté que ses missionnaires soient le plus souvent méprisés quand ils n'étaient pas persécutés.

— Voilà, expliqua Lien Rag, qui débarquait avec Lienty Ragus et Jael, j'ai rompu avec ces gens-là. Je n'étais qu'un invité surprise en quelque sorte. La récompense du pape pour avoir sauvé sa délégation.

Il avoua que son cousin Gus lui avait conseillé de ne pas céder à ses impulsions, mais il n'avait pu se contenir. Il savait qu'il avait eu tort, que le pape devait dévoiler certains des secrets détenus par le Vatican, que des gens comme Tharbin et Opérasque attendaient impatiemment.

— Je n'ai pas eu un comportement de responsable politique, je le reconnais. Ce qu'attendent ces gens-là c'est le moyen d'atteindre Altaï, car de là-haut ils pourront plus aisément modifier le comportement des poussières lunaires. Ils les empêcheront de floculer pour les répandre à nouveau en une couche uniforme ou presque, tout autour de la Terre, et nous ramener vingt ans en arrière. Ce que Charlster a obtenu avec le Chenal Noir risque de se produire pour la Terre tout entière, car le vieux savant malgré son génie est incapable de maîtriser ces mécaniques spatiales.

— Tu veux dire qu’une obscurité totale et un froid pire que celui que nous avons connu, pourraient à jamais enfouir la planète dans une mort lente ? Personne n’y survivrait longtemps, s’écria Farnelle effrayée. Ce sont des apprentis sorciers.

— L’adjointe de Charlster, Louria Finister doit détenir un renseignement qu’elle a failli laisser échapper. C’est une fille très forte dans son domaine mais aussi très imbue d’elle-même. Et si Charlster n’était pas arrivé au moment où elle allait me faire ses confidences, j’en saurais beaucoup plus, notamment sur ce bout de Lune, Altaï.

— En réalité, fit Jael avec un rire pas très convaincant, elle draguait Lien. Elle était tout émue de se trouver face à l’homme qui avait bouleversé complètement la vieille société ferroviaire, avait osé se révolter. Sans ma présence elle l’aurait carrément séduit, j’en suis certaine.

— Nous avons filé en cachette, expliqua ensuite Gus, car le service de sécurité du pape nous surveillait étroitement, et à partir du moment où Lien Rag s’est élevé contre l’abominable projet *Permafrost*, la surveillance s’est renforcée. De plus, l’entourage technique du pape s’intéressait d’un peu trop près au dirigeavion. Tout comme Tharbin et Opérasque. Je reconnais que nous devons éviter d’être retenus là-bas.

— Mais alors, dit Farnelle, la lutte va reprendre contre ces nostalgiques de l’ère glaciaire et des trains qui sillonnaient la planète, du froid toujours difficilement maîtrisé, de la nourriture contingentée, des exactions policières et des gros richards qui profitaient en toute impunité des meilleures conditions de vie ?

— Je suis peut-être trop âgé pour prendre la tête de cette révolte, fit Lien Rag, qui écarta les protestations de ses amis. Je ne cherche pas à me faire plébisciter, mais il y a Liensun, Kurty, Fleur, Gdami...

Farnelle secoua la tête, lucide.

— Gdami serait plus heureux sur une planète recouverte de glace, comme ton fils Jdriège, comme les Roux. Il y a ceux qui veulent reconquérir un pouvoir absolu et d’autre part ceux qui cherchent simplement à survivre. Nous ne pourrions mobiliser tout le monde contre les Aiguilleurs, les Bonzes et les Néos comme autrefois quand les Roux, écrasés par le régime dictatorial, étaient nos alliés.

Beaucoup plus tard ils évoquèrent le Chenal Noir, les Simone, ceux de la *Salamandre* : Fleur, Liensun, Ann Suba, Kurty et Jdriège évidemment. Les deux navires avaient réussi au prix de gros efforts et de nombreuses explosions à se croiser, et chacun poursuivait sa route vers le sud et vers le

nord. La présence de Jdriège à bord préoccupait toujours autant Lien Rag.

— Yeuse a inauguré son nouveau phoquier, le *Rewa*, qui désormais fait des ravages en mer de Weddell. Les Roux ne savent comment l'en empêcher.

Lien Rag écoutait ces échanges avec en tête la pensée que tout cela devenait dérisoire, face à la menace que les décisions de la Conférence d'Alone feraient peser sur leur vie. Combien de temps faudrait-il à Charlster pour réaliser *Permafrost* ? Et même s'il mourait, cette Louria Finister semblait décidée à poursuivre son travail. La pensée de reprendre une longue lutte l'effrayait.

FIN